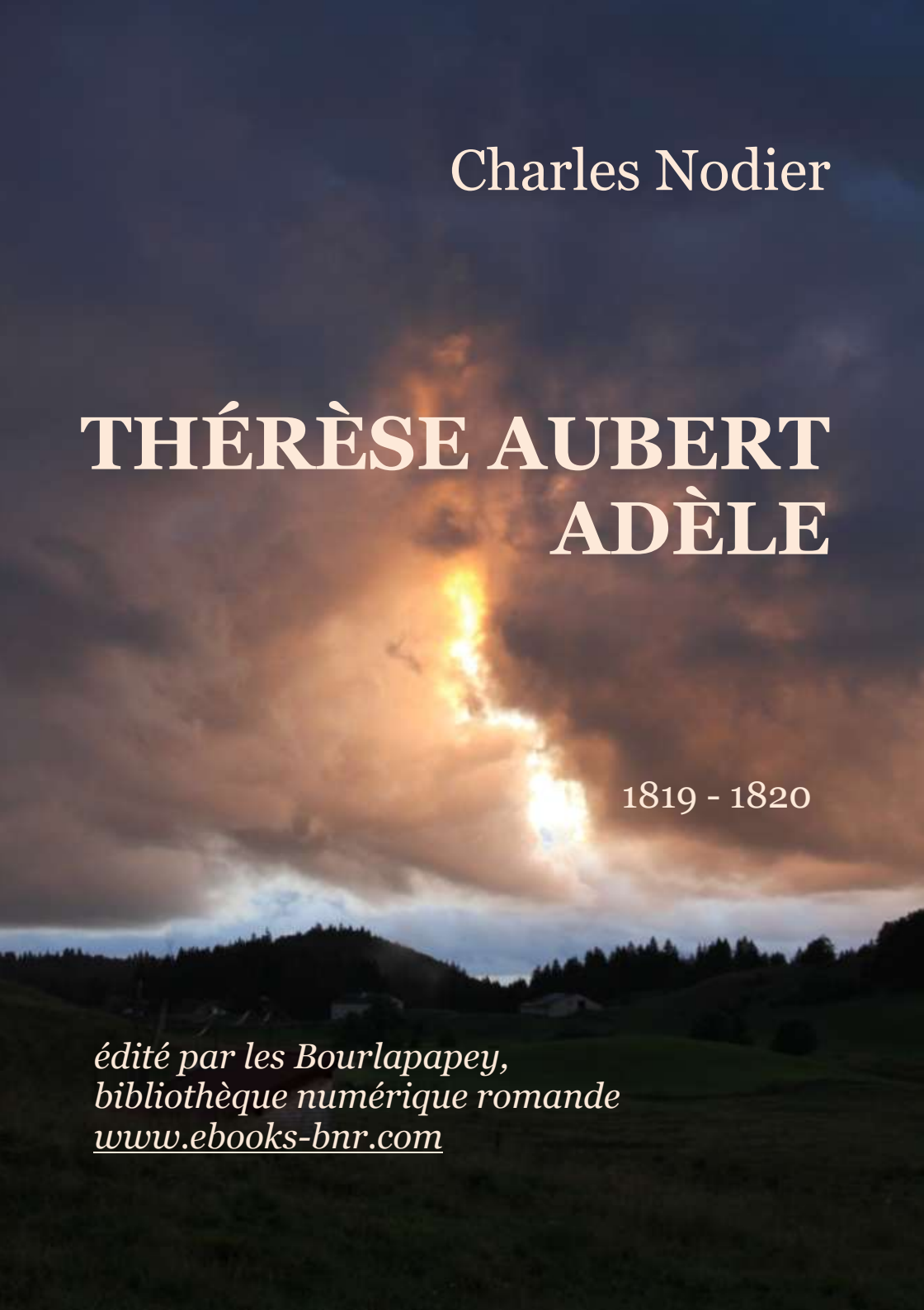


The background of the entire page is a dramatic landscape. The sky is filled with dark, heavy clouds, but a brilliant, golden light source, likely the sun or moon, is breaking through a vertical gap in the clouds, creating a powerful beam of light that illuminates the surrounding clouds and the landscape below. The landscape consists of rolling green hills in the foreground, with a line of dark evergreen trees on a ridge in the middle ground. The overall mood is atmospheric and somewhat mysterious.

Charles Nodier

THÉRÈSE AUBERT ADÈLE

1819 - 1820

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE THÉRÈSE AUBERT.	3
PRÉFACE NOUVELLE À THÉRÈSE AUBERT.	6
THÉRÈSE AUBERT.	10
PRÉFACE À ADÈLE.	113
ADÈLE.	119
Ce livre numérique :	225

PRÉFACE DE LA
PREMIÈRE ÉDITION
DE THÉRÈSE AUBERT.

Le manuscrit de cette nouvelle a été trouvé dans une de ces maisons qui ont servi de prisons à une certaine époque, et qui ont été rendues depuis à leur première destination. Il avait été caché, sans autre précaution, sous une pierre du pavé ; de sorte que le temps et l'humidité en ayant altéré plusieurs pages, il y restait des lacunes que l'éditeur a été obligé de remplir. C'est la seule part qu'il ait à l'ouvrage, car il n'a rien corrigé au style dans les endroits même où il ne fallait qu'effacer

pour le rendre meilleur. Il a cru que les inspirations d'un jeune homme sensible et malheureux avaient un caractère qu'il n'est pas permis d'altérer, sous prétexte qu'elles ne sont pas toujours également bien servies par l'expression. Il a respecté jusqu'à des incorrections légères, par égard pour des sentiments, quoique les sentiments que l'auteur a essayé de décrire ne soient pas d'un intérêt fort général. Cet infortuné n'avait pu connaître qu'un genre d'émotions que peu de personnes ont éprouvées profondément, dont le souvenir, repoussé par l'homme sage, importune l'homme froid, révolte l'homme corrompu, et ne se conserve tout au plus que dans certaines âmes passionnées qui ont eu le tort ou le malheur de ne rien trouver de mieux. Si on était sûr d'avoir rencontré toutes celles qui nous entendent, on n'écrit pas sans doute ; mais pourquoi écrirait-on si ce n'est pour les chercher ?

Il est un reproche sur lequel l'éditeur d'un ouvrage de ce genre doit passer condamnation d'avance, celui de présenter au lecteur des tableaux trop sombres, d'éveiller dans son cœur des sentiments trop pénibles. Il faut avouer que cette triste distraction ne convient heureusement qu'à

un petit nombre d'esprits chagrins, pour qui c'est un besoin de s'attendrir sur les peines des autres, dans les moments de relâche où ils peuvent goûter l'oubli de leurs propres douleurs, et c'est à eux que cette nouvelle s'adresse. Quant aux écrivains qui ambitionnent cette espèce de succès, je suppose qu'ils n'ont pas toujours été maîtres du choix.

PRÉFACE NOUVELLE

À THÉRÈSE AUBERT.

J'ai bien peu de chose à dire de *Thérèse Aubert*, quoique ce soit le seul de mes livres que j'aime, et peut-être à cause de cela. C'est le seul qui ait été écrit sous la puissance d'une impression, et, pour ainsi dire, d'une nécessité morale ; le seul que j'aie mouillé de quelques larmes, et que je ne puisse relire encore aujourd'hui sans pleurer un peu. Cette émotion, que je ne me flatte pas de faire partager à beaucoup de monde, s'explique par l'intimité, par la personnalité des souvenirs. S'il me reste le temps de publier quelques fragments de mon journal de jeune homme, et l'espoir de distraire et d'intéresser un lecteur sans sortir

du vrai absolu, je serai obligé de revenir sur les mêmes faits, et on verra que ma fable et mon histoire ne diffèrent que par de légères circonstances de date et de localité. Dans l'épisode de Mondyon, dans celui de Jeannette, dans la rencontre à la ronde des jeunes filles, il n'y a pas un fait, pas un nom, pas un mot d'invention. Certains détails de ce récit ont été critiqués avec une grâce toute spirituelle et toute bienveillante, sous le rapport du goût. Mon respect pour les bienséances de la pensée, et du style ne m'a pas décidé à les sacrifier, parce que leur absence aurait enlevé quelque chose à l'ensemble du sentiment qui me les inspirait, parce que j'éprouvais un triste besoin de n'en rien perdre pour moi-même, et que si, dans mes trop nombreux ouvrages, il y en a un que j'aie eu l'intention et le temps de faire pour moi, depuis que j'ai le tort ou le malheur d'écrire, c'est *Thérèse Aubert*.

J'ai déjà dit que ce qu'il y avait de plus fictif dans mon petit drame, c'était l'époque et le théâtre. Il n'y a pas dix ans que j'ai vu le Mans pour la première fois, et cette particularité peut donner quelque intérêt à une anecdote qui montre d'ailleurs combien il est difficile de rien inventer,

quand on croit que l'on invente. Quelques mois après la publication de *Thérèse Aubert*, je reçus la visite d'un vieillard des environs du Mans, homme de vénérable physionomie et de noble langage, qui venait me prier de rectifier le nom de son patron dans la lettre que je lui avais attribuée aux premières éditions, ou, pour mieux dire, je pense, aux premiers tirages d'une édition à trois frontispices. Il s'appelait Pierre et non pas Jules, mais, sur tout le reste, et il me le prouva au point de me déchirer le cœur, la conformité des événements était complète. Il avait exercé un emploi public au moment où j'ai placé mon récit ; il avait été arrêté comme suspect de connivence avec les aristocrates pour avoir sauvé une jeune fille vendéenne ; sa propre fille était morte, aveugle, de la petite vérole, et elle s'appelait *Thérèse Aubert*. Les sites mêmes n'étaient pas sans rapport, et je m'en suis convaincu depuis. Nous nous attendrîmes tous les deux sur une sympathie de malheurs qui nous avait unis à de si longues distances. Cette sympathie, faut-il le dire, je regrettais presque de la repousser dans ce qu'elle avait de plus immédiat, et j'en ai adopté ce qu'il a voulu. — Mais les jeunes âmes qui s'affectionnent à l'infortune se trompent

quand elles ne l'aiment que pour son étrangeté. Elle est encore plus monotone que le reste.

Je comprends à merveille qu'il y a, comme on dit aujourd'hui, beaucoup d'*individualisme*, et, par conséquent, un immense ennui au fond de tout cela ; mais je ne peux guère me justifier d'avoir fait tant de romans inutiles qu'en répétant souvent qu'ils sont, comme mes préfaces, une sorte de roman de ma vie, qui n'est aussi qu'une préface inutile, marquetée d'historiettes.

THÉRÈSE AUBERT.

Je m'appelle Adolphe de S..., je suis né à Strasbourg, le 19 janvier 1777, d'une famille noble dont j'étais le dernier rejeton. J'ai perdu mon père dans l'émigration. Ma mère a péri dans une maison de détention pour les suspects ; je n'ai ni frères, ni sœurs, ni parents de mon nom. J'ai dix-sept ans et demi depuis quelques jours, et rien n'annonce que cette courte existence puisse se prolonger. J'en dirai même la raison plus tard, quoique ma position n'intéresse plus personne. Aussi, ce n'est pas pour le monde que j'écris ces lignes inutiles ; c'est pour moi, pour moi seul ; c'est pour occuper, pour perdre de tristes et désespérants loisirs qui seront heureusement bien courts. C'est pour ouvrir une voie plus facile aux

sentiments qui m'oppressent, pour soulager mon cœur si le souvenir est un soulagement, ou pour achever de le briser.

J'avais suivi mon père à quatorze ans ; je venais de le perdre à seize. J'étais rentré à Strasbourg, rapportant pour tout bien son dernier adieu, ses derniers conseils, l'exemple de son dévouement, de son courage, de ses vertus privées, et je ne sais quelle émulation de malheur qui relève l'âme. Je cherchais ma mère ; on ignorait jusqu'à sa fosse. Nos biens n'étaient plus à nous. Nos parents étaient errants ou morts. Nos anciens amis auraient craint de me reconnaître, et probablement il y en avait parmi eux qui ne m'auraient plus aimé ; j'étais si à plaindre ! J'avais eu pour professeur de grec un moine qui s'appelait le père Schneider, et pour maître de musique un virtuose qui s'appelait M. Edelmann. L'un et l'autre avaient embrassé avec violence le parti de la révolution ; je m'informai d'eux cependant, parce que je les avais vus s'honorer de l'amitié de mon père, et que leur pitié, à eux, était ma dernière ressource. Le premier venait d'être lié aux poteaux de l'échafaud dans un mouvement populaire ; je passai sur la place d'Armes ; je le reconnus pâle, défi-

guré, sanglant. La clameur publique l'accusait des forfaits les plus odieux ; mais il avait été mon maître, il m'avait peut-être aimé ; j'aurais volé à lui, si je n'avais craint que ma tendresse ne le chargeât d'un crime de plus. Je pleurai amèrement en cachant mon visage. M. Edelmann avait été arrêté le même jour. Quelques mois après, m'a-t-on dit, ils sont tombés à Paris, sous cette faux terrible de la révolution qui n'épargne pas ses enfants.

Mon dernier assignat avait été échangé contre un peu de pain. Il faisait très froid, la journée s'avançait, et je ne savais où me retirer. Je me souvins que, dans une petite ville assez voisine, j'avais passé quelques jours de mon enfance chez la jolie hôtesse de... Ma reconnaissance, hélas ! n'ose pas la nommer. Comme elle était connue par son attachement à ce qu'on appelait les aristocrates, c'était dans sa maison que nous avions couché, mon père et moi, la nuit qui précéda notre émigration. J'employai à ce voyage tout ce qui me restait de forces. J'arrivai à la nuit obscure ; je gagnai avec précipitation le cabinet de madame T..., et je me jetai, ou plutôt je tombai à ses pieds, car je ne pouvais plus me soutenir. Au nom de la cha-

rité, lui dis-je, un peu de vin pour se remettre, un peu de paille pour se reposer, à votre pauvre petit Adolphe ! Je meurs s'il faut que je passe encore cette nuit dans la neige ! Elle m'embrassa et pleura ; et comme ses larmes l'embellissaient ! Ensuite, elle me recommanda d'être prudent, et me conduisit dans une chambre écartée où il y avait trois lits. J'étais seulement prévenu que je n'avais rien à redouter de mes voisins. C'étaient des compagnons de malheur, mais je ne les connus pas ce jour-là. J'avais à peine achevé mon léger repas que tous mes sens furent liés par le sommeil. Quand je rouvris les yeux, il faisait jour.

Mes camarades m'embrassèrent en frères ; le nom de mon père ne leur était pas étranger. Nos sentiments étaient les mêmes ; notre fortune, notre destinée étaient communes ; ils m'offraient d'ailleurs quelque chose de plus que des consolations ; ils parlaient de grands dangers à courir, de quelque gloire à mériter. Ils voulaient changer mon sort, et j'étais jaloux déjà de partager le leur, quel qu'il fût. L'amitié doit être un sentiment délicieux à toutes les époques et dans toutes les conditions de la vie ; mais, entre de jeunes âmes

froissées par de nobles malheurs, c'est presque une religion.

L'un de ces messieurs avait dix-huit à vingt ans. C'était un jeune homme d'une figure affable mais sérieuse, plein de calme et de résolution, d'énergie et de présence d'esprit. Il s'appelait Forestier, et je crois qu'il était fils d'un cordonnier de Saumur ou de Chollet, je ne sais pas lequel. L'autre, qui avait pour lui la plus grande déférence, était de deux ou trois ans plus jeune et se nommait le chevalier de Mondyon. Quoiqu'il fût tout au plus de mon âge, il était beaucoup plus développé que moi. Ma petite taille, mes yeux bleus, la couleur un peu ardente de mes cheveux bouclés, la fraîcheur d'un teint animé que je tiens de ma mère et qui caractérise nos Alsaciennes, me donnaient, à mon grand regret, quelque chose de féminin et de timide qui m'avait souvent exposé, sur mon passage, aux soupçons et aux railleries des voyageurs mal élevés. En vérité, dit Mondyon avec un ton de gaieté expansive qui ne l'abandonnait jamais, nous aurons peine à persuader au général que ce nouveau camarade ne soit pas une jeune fille déguisée. Je le détromperai de cette erreur, lui répondis-je, sur le premier

champ de bataille où il y aura du sang à répandre pour le service du roi. Forestier sourit et me serra vivement la main ; Mondyon, qui craignait de m'avoir mortifié, me sauta au cou.

Ces deux officiers venaient de se montrer avec le plus grand éclat dans les premières affaires de la Vendée. Leur intelligence, leur zèle, leur courage éprouvé, leur jeunesse même, qui repoussait à leur égard jusqu'au soupçon d'une mission importante, et peut-être décisive, les avait fait préférer par le brave Larochejaquelein, pour être envoyés auprès des princes de la maison de Bourbon. Ils étaient arrivés à leur armée au moment où l'on s'occupait d'établir avec la France des communications qui pouvaient la sauver, et ils avaient eu la généreuse témérité de réclamer ce nouvel emploi, plus fertile que cent batailles en dangereux hasards. Déjà la partie la plus importante de leurs instructions était remplie, et le succès le plus heureux, un succès même inattendu, et dont tous les résultats ne sont probablement pas perdus pour la génération à venir, avait couronné leurs entreprises. Il ne leur restait plus, pour reprendre à travers la France le chemin de la Vendée, qu'à recevoir les passe-ports qui leur étaient

promis par un des chefs du parti de l'intérieur. Ces papiers arrivèrent peu de jours après ; les liens de notre amitié avaient continué de se serrer dans l'intimité de notre solitude. Nous jurâmes que la mort seule nous séparerait les uns des autres. La bonne madame T... nous procura des uniformes de volontaires, nous munit de quelques provisions pour notre voyage, et nous fit promettre de revenir la voir un jour, si nous échappions aux périls presque inévitables qui nous menaçaient. Je n'en doutais pas ; les premières chances de la vie n'étonnent point l'âme, elles l'enhardissent. Tout est vaste, illimité comme l'avenir et l'espérance, pour un homme que l'espérance n'a pas encore trompé, qui n'a pas encore vu de près cet avenir si enchanteur, et qui ne l'a pas vu dépouillé de tous ses prestiges, réduit à toutes ses misères, pauvre et vide comme le néant. Tout réussit au gré de nos souhaits ; nous arrivâmes sous le drapeau blanc, non sans obstacle, mais sans accident, et nous pûmes alors nous estimer heureux, si c'est un bonheur d'échapper au mal présent qui nous frapperait le cœur plein de sentiments doux et d'illusions agréables, pour

tomber avec un cœur flétri, desséché par la douleur, sous l'empire du désespoir et de la mort.

Je passe sur ces événements avec rapidité. Quoiqu'ils me rappellent des noms chers à ma reconnaissance, à mon amitié, je sens que le récit m'en fatigue. Je ne peux plus m'expliquer l'intérêt qu'on attache à l'inutile conservation d'une vie pénible, les soins qu'on prend pour la retenir, les vaines dissipations d'esprit dans lesquelles on se plaît à consumer ses jours. Je sens qu'il n'y a réellement dans l'existence que quelques heures, quelques instants fugitifs ; que lorsqu'ils sont passés, irréparablement passés, tout fait mal dans les images de ce temps qui ne reviendra plus. Ce n'est pas seulement de l'amertume ; c'est du dégoût ; c'est quelque chose qui rend la mémoire à charge, et qui fait désirer l'apathie imbécile de la brute, qui sent peu, qui ne sent pas, ou qui oublie vite. La même raison me rendrait impossible la narration détaillée des faits militaires dont j'ai été le témoin. Je comprends que ces réminiscences, si indifférentes dans la foule des riens qui usent nos années, aient un certain charme pour l'âme heureusement servie de son organisation ou de son destin qui n'a rien éprouvé de plus vif ; mais je

n'écris pas une histoire. Je suis pressé de sortir de ces détails stériles qui contraignent, qui oppressent mon cœur. Il me faut un autre air, un autre horizon où mes pensées puissent s'épanouir en liberté, et commencer à participer à cette immensité qui s'ouvre devant moi. Qu'il me suffise de dire que cinq ou six actions d'éclat m'avaient mérité, malgré mon extrême jeunesse, l'estime de l'armée royale, la confiance de mes chefs et le commandement d'une compagnie, quelques semaines avant la déroute du Mans.

J'avais reçu plusieurs blessures dans les affaires antérieures ; quelques-unes n'étaient pas tout-à-fait fermées ; les fatigues des jours précédents pesaient encore sur moi. Pour comble de maux, je perdis mon cheval d'un coup de feu, et mon épée fut rompue près de la garde, dès le commencement de l'affaire. Il faut avoir vu le désordre de l'armée, le tumulte et la confusion du peuple ; il faut avoir été témoin de cette journée de désastres, pour s'en former quelque idée ; les plus braves de nos soldats erraient au hasard dans les rues, cherchant inutilement à se rallier, et augmentant de leurs mouvements incertains, de leurs cris de terreur et de rage, de tous leurs ef-

forts sans objet, l'horreur de notre situation ; enfin je parvins à en rassembler quelques-uns autour de moi, au bas d'une rue escarpée dont la hauteur était occupée par un poste de républicains qui se hâtaient de l'encombrer de tous les débris qui se présentaient sous leurs mains. Je m'y jetai avec ardeur, en encourageant ma petite troupe du geste et de la voix ; l'ennemi s'ébranlait et paraissait disposé à nous laisser la place ; mais, en l'abandonnant, il poussa vers nous, avec une violence augmentée par la rapidité de la pente, quelques-uns de nos chars d'artillerie qui obstruaient le passage ; un de leurs timons me frappa dans l'estomac, et me renversa mourant sur un monceau de morts, où je passai la nuit sans autre sentiment qu'une perception confuse de douleur. La fraîcheur du matin développa cette impression et la rendit plus distincte ; mes idées reprirent un peu d'ordre, un peu de netteté ; je revins à moi, le jour était levé. J'entendais une rumeur vague qui s'éloignait, qui se rapprochait tour à tour, qui me laissait de temps en temps reconnaître quelques sons, distinguer quelques paroles. Elles étaient accompagnées du cliquetis des baïonnettes qui se heurtaient dans la marche. C'étaient évidemment

les républicains ; je pensai qu'ils parcouraient tous les quartiers pour surprendre ceux d'entre nous qui s'étoient cachés, ou pour compter les morts. Il n'y avait pas une maison qui ne fût fermée avec le plus grand soin ; mais, parmi les objets qui avaient servi à barricader la rue, je remarquai une échelle, je la dressai contre une muraille ; j'arrivai au toit au moment où une décharge de fusils brisait le dernier échelon sous mes pieds ; je n'étais pas atteint, mais je n'étais pas sauvé. Je passai de ce toit sur un autre ; et, toujours poursuivi, toujours en évidence, je parvins au détour de la rue avant les soldats qui rechargeaient leurs armes, et que cette opération avait retardés. Dans l'angle même, je me trouvai auprès d'une fenêtre dont le volet mal attaché céda au premier effort, et je tombai d'un saut au milieu d'une chambre dont l'aspect annonçait la demeure du pauvre. Une jeune fille poussa un cri ; elle était couchée : — Ne craignez rien, lui dis-je, sauvez un pauvre brigand, et Dieu vous récompensera. En prononçant ces mots, je m'étais jeté sur son lit, et j'avais retourné sur moi une partie de sa couverture. Mon chapeau était resté sur les morts ; j'avais passé dans ma ceinture le tronçon

de mon épée ; mes cheveux, qui étaient très longs, tombaient épars sur mes épaules. Les soldats entrèrent, s'approchèrent du lit, regardèrent dessous, parcoururent la chambre et revinrent à nous. Je fermais les yeux, et je cachais sous le drap mon front noirci du feu et souillé de la poussière de la bataille. — Voilà qui est bien, dit l'un d'eux, je connais celle-ci ; c'est Jeannette. — La blonde est sa jeune sœur, reprit l'autre, le brigand n'est pas ici. La porte se referma enfin sur eux ; il en était temps pour ma compagne dont les dents se choquaient de terreur.

Il n'y avait peut-être pas un moment à perdre pour éviter leur retour ; j'étais déjà debout derrière le rideau qui séparait le pied du lit de Jeannette de l'intérieur de la chambre. Quelques mots rapidement échangés avec ma protectrice avaient suffi pour la décider à me sacrifier un de ses deux habits complets ; et, malgré la nouveauté du travestissement, il ne me coûta que quelques minutes ; mon costume était simple, mais propre ; mes cheveux étaient relevés avec peu d'art, sous une cornette que Jeannette aurait mieux posée : mais toutes les toilettes de ce jour-là pouvaient se ressentir du désordre et des terreurs de la veille ;

enfin le hâle de mon visage n'était plus disparate avec mes atours ; le soleil brûle la peau comme la fumée du canon. Après m'être assuré, d'un seul regard, sur un fragment de miroir suspendu à la muraille, qu'il ne m'était pas impossible de faire illusion aux soldats mêmes qui m'avaient vu de près dans la mêlée, je me hâtai d'envelopper ma veste gris de fer avec le cœur et l'épaulette qui la décoraient, mes pistolets, mon poignard et le reste de mon équipement dans le mouchoir rouge qui me servait d'écharpe un moment auparavant ; je le passai à mon bras. Je me rapprochai du lit de Jeannette, je la forçai à recevoir quelques pièces d'or, qui étaient la juste moitié de ma petite fortune, et que sa main repoussait ; puis j'imprimai sur ses joues et sur son front un baiser de reconnaissance plus expressif que toutes les paroles. J'arrivai au pied de l'escalier quand les soldats qui me poursuivaient achevaient leur infructueuse recherche. Ils ne me remarquèrent pas.

Je ne connaissais point la ville ; j'y marchais au hasard, en cherchant une issue du côté par où il me semblait que devaient être sortis mes camarades ; enfin, j'apercevais la campagne et je me croyais près de la liberté, quand un soldat abattit

devant moi le canon de son fusil, et me força à reculer de deux pas. — Halte-là, me dit-il, la jeune fille. On ne passe pas sans se faire connaître. Entrez au bureau. — J'obéis. Ce bureau était un vaste dépôt, où se trouvaient déjà réunies une foule de femmes gémissantes, d'enfants en pleurs, dont quelques-uns avaient été séparés de leurs mères, peut-être pour toujours, dans le trouble de la déroute, et qui attendaient là, dans une anxiété horrible, ce qu'il plairait aux vainqueurs de décider de leur sort. — Es-tu aussi une brigande ? me dit un homme d'une physionomie féroce, dont le cœur s'était sans doute épanoui de joie en voyant tomber sous son pouvoir une victime de plus. — Non, lui dis-je. — Où est ton passeport ? — Je n'en ai point. Je suis la fille du meunier de P..., qui est mort en défendant la république contre les brigands, et comme nous sommes une famille nombreuse et pauvre, j'étais venue au Mans pour y chercher du service. Je suis arrivée au milieu des événements d'hier ; la peur m'a saisie ; je me suis cachée jusqu'au matin, et je cherchais à retourner d'où je viens. Voilà tout. — Du meunier de P..., reprit mon interrogateur, cela est possible. Qu'on la mène au président Aubert, dit-il en se retournant ;

il est de ce village ; et, si elle ne nous induit pas en erreur, il la reconnaîtra.

Le président était au bout de la salle. Il était tourné. Des panaches à trois couleurs flottaient sur son chapeau ; un ruban à trois couleurs, en sautoir, descendait sur ses épaules. Il parlait avec action, et, à ce qu'il me parut, avec violence. J'eus le sentiment d'une mort prochaine. Mon cœur se serra pendant une seconde ; mon front se mouilla de sueur ; je laissai glisser mon paquet ; il allait m'échapper quand je me raffermiss. Il ne s'agissait, au pis-aller, que de mourir ; et quel intérêt, quelle affection pouvaient me rattacher à la vie ? J'entendis avec assez de calme l'homme qui me conduisait répéter le mensonge que je venais d'inventer, ou, plutôt, si j'éprouvais quelque émotion, elle ne provenait plus que de la honte d'avoir menti pour racheter des jours dont le souverain juge devait bientôt me demander compte. Le président Aubert avait repris les mêmes mots d'une voix émue et inquiète. Il se retourna brusquement de mon côté, et fixa sur moi un regard triste, dont je n'oublierai jamais l'expression. Cet état d'incertitude ne fut pas long. Sa physionomie, qui était noble et tendre, mais qui portait l'empreinte

d'un souci habituel, s'éclaircit rapidement. Il sourit avec douceur, et me frappa la joue du revers de la main, en me disant affectueusement : – C'est donc toi, pauvre Antoinette ! Tu dois avoir eu grand'peur. – Cette main, avec quel transport de reconnaissance et de respect j'y aurais imprimé mes lèvres, si j'avais pu le faire sans perdre mon bienfaiteur ! Il dut lire dans mes regards une partie de ce que j'éprouvais. Quant à moi, j'acquérais au même instant des idées singulières et nouvelles. Je concevais, pour la première fois, qu'il n'y a point de nuance d'opinion si absolue qu'on puisse la supposer qui exclue entièrement l'humanité et la justice. Je me blâmais intérieurement de la sévérité trop générale de certains jugements que j'avais portés jusqu'alors sur la foi des préventions et des passions des autres. Je me promettais de consulter avant tout, dans ma conduite à venir, les règles générales de la bienveillance et de la pitié, avant de m'abandonner à l'injuste impression des haines de parti. Pendant que je faisais ces réflexions, M. Aubert avait écrit et scellé un petit billet. Il me le donna. – J'ai pensé, dit-il, que, puisque tu es disposée à prendre du service, il est plus convenable que tu entres auprès

de ma fille que partout ailleurs. La mort de sa mère a laissé dans son cœur comme dans le mien un vide qu'une tendre intimité peut seule remplir. Sa grand'mère est infirme et malade. Trop d'isolement m'inquiète pour son bonheur, et je me proposais depuis longtemps de lui donner une compagne de son âge. Tu as de l'éducation, des mœurs, la recommandation d'un nom honnête. Ma Thérèse te recevra et t'aimera en sœur. Tu sais peut-être que nous habitons, depuis la guerre, notre petite ferme de Sancy, près de la Sarthe. Comme tu peux n'en pas connaître le chemin, et que ton âge et ton sexe ont besoin de protection dans un voyage de quatre lieues, ce brave homme te conduira. Il a, pour passer sans obstacle, l'autorité nécessaire. — J'avais les yeux baissés. Je tremblais de laisser lire dans ma physionomie ce qui se passait en moi. Quand je me hasardai à regarder du côté du président, il avait repris sa conversation, et ne paraissait plus s'occuper d'autre chose.

Que la protection de Dieu s'attache à tous les jours qui te sont comptés ! dis-je dans la profondeur de mon cœur ; qu'elle s'étende sur ta famille et sur tous ceux que tu aimes ! et, s'il ne t'est pas

donné de jouir sur la terre, dans ce temps de corruption et de cruauté, de tout le bonheur que tu mérites, puisse la bonté céleste le mesurer dans une autre vie, dans une vie éternelle, sur les vœux que je fais pour toi !

Je partis avec mon guide. J'éprouvai quelque embarras de l'entretien que j'aurais à soutenir avec lui, dans un pays où je ne connaissais ni les personnes ni les lieux, et où la moindre maladresse pouvait trahir mon imposture et remettre mon salut en question ; mais je ne tardai point à m'apercevoir que cet homme ne jouissait pas sans motif de la confiance de M. Aubert.

Quelques mots d'une bienveillance vague, qui n'annonçait pas le dessein d'une explication, mais qui me faisaient concevoir qu'elle serait sans danger, si par hasard ma conversation la faisait naître, achevèrent de me rendre une parfaite tranquillité. Peu à peu, nous réunissions d'ailleurs autour de nous de pauvres paysans que la crainte des armées avait chassés de leurs foyers, et qui se hâtaient de les rejoindre avec leurs enfants dans leurs bras. Les propos sans liaison de ces bonnes gens m'instruisaient cependant d'une partie de ce

qu'il était nécessaire que j'apprisse. Ils me confirmaient dans l'idée que je m'étais faite de la journée de la veille et de ses suites ; ils me démontraient l'impossibilité de rejoindre les débris des troupes royalistes, et l'inutilité de cette tentative qui n'aurait servi d'ailleurs, en cas de succès, qu'à embarrasser leur retraite d'un proscrit de plus ; ils me faisaient apprécier le bonheur de trouver un asile pour quelques jours, en attendant une occasion plus facile de me réunir à mes malheureux camarades ; le bonheur de me trouver surtout dans la maison de M. Aubert, dont quelques circonstances développaient de plus en plus à mes yeux le généreux caractère. Il résultait de tout ce que j'entendais, comme de tout ce que j'avais présumé d'abord, que M. Aubert, engagé dans les premiers mouvements de la révolution par irréflexion ou par enthousiasme, avait continué à suivre sa marche par raison et par vertu, pour tirer au moins quelque parti de la juste influence d'une âme droite et sensible sur l'aveugle multitude, et pour faire servir ce qui lui restait de cette popularité fugitive qui n'est fidèle qu'aux excès, à secourir, à sauver quelques malheureux. Je n'avais pas compté jusque-là ce genre de dévoue-

ment et de courage au nombre de ceux qui peuvent honorer l'humanité ; mais je n'en fus que plus disposé à l'apprécier. Je supposai même qu'il était peut-être moins rare qu'on ne l'imaginerait au premier abord ; qu'il y avait dans les rangs des méchants beaucoup d'hommes qui ne restaient confondus avec eux que par l'excès d'une abnégation sublime, et qu'en faisant une grande part à l'erreur et à la faiblesse, il restait probablement fort peu de méchants dans le sens absolu du mot. Ces idées reposaient mon cœur ; elles adoucissaient le sentiment de ma vie, elles jetaient du charme sur toutes les impressions que je recevais des objets extérieurs ; et l'instinct du bien-être qui faisait palpiter mon sein s'augmenta encore à la vue de la petite ferme de Sancy. Jamais mes regards ne s'étaient arrêtés sur un tableau plus agréable. Hélas ! aujourd'hui même, je trouve une sorte de plaisir à me le rappeler, comme si mon existence rétrogradait jusqu'au jour où je l'aperçus pour la première fois, et que ce qui s'est passé depuis fût encore de l'avenir.

Sancy ne se compose que de trois ou quatre maisons parmi lesquelles on distingue celle de M. Aubert à ses quatre cheminées blanches et à

l'étendue de ses jardins. On y arrive par un sentier tortueux tracé pour une seule personne sur le revers d'une petite côte aride, mais extrêmement pittoresque, dont toute la surface est hérissée de rochers qui affectent les formes les plus bizarres et les plus variées. Quelques buissons de ronces, de houx, de genévriers, et des mousses de différentes couleurs sont la seule végétation qu'on y remarque pendant la plus grande partie de l'année ; mais, au printemps, elle rachète sa pauvreté accoutumée par un luxe tout-à-fait extraordinaire. Elle se charge de violettes, de primevères jaunes, et d'une quantité innombrable de ces jolies anémones dont la tige penchée se plaît dans les lieux obscurs, sous le frais abri des roches humides. Cette parure éphémère disparaît aux premières ardeurs du soleil de mai. Au sommet de la montagne, sur une petite esplanade de verdure d'où l'œil s'égare au loin dans des plaines délicieuses, s'élevait une croix de pierre que l'on avait déjà ébranlée, mais que l'on n'avait pu abattre. Elle se soutenait entre les pierres auxquelles sa base était liée par de fortes bandes de fer, quoique penchée au point qu'elle paraissait depuis le bas suspendue sur la pente du précipice, et elle ajou-

tait à la singularité de cet aspect sauvage l'aspect d'une ruine miraculeuse. Un joli ruisseau, qui coule entre deux rangs de saules, et qui va un quart de lieue plus loin se perdre dans la Sarthe, baigne le pied de cette colline, qu'il embrasse tout entière et dont son murmure anime seul la muette solitude. Au-delà se déploient des campagnes riantes, coupées d'espace en espace avec une grâce infinie par de petits coteaux boisés, ou par des bouquets d'arbres solitaires qui se dessinent sur le fond du paysage comme des îles de verdure. L'œil égaré entre les contours agrestes et cependant harmonieux se plaît à y retrouver de temps à autre la trace brillante et argentée du ruisseau ou des parties de la rivière qui, interceptée à tout moment par de nouveaux objets, n'offre que l'apparence de quelques lacs épars placés à dessein dans la perspective pour en augmenter la variété. Leurs bords semés de hameaux annoncent d'ailleurs cette douce prospérité dont le sentiment s'éveille si agréablement dans le cœur d'un voyageur ami des hommes, à la vue d'un groupe de petites maisons blanches entourées d'arbres fruitiers ; spectacle consolateur qui lui fait oublier un

moment la hideuse misère et la cruelle opulence des villes.

Quand j'arrivai à Sancy, la saison était bien avancée, et quelques traits de ce tableau, altérés par les premières influences de l'hiver, manquaient à la perfection de son ensemble ; mais je les ai rassemblés depuis autour de la première idée que je m'en étais faite, et qui m'avait causé une sorte d'extase. En effet, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors une profonde impression de plaisir à la vue de la nature ; elle m'avait quelquefois étonné, elle ne m'avait pas encore ravi. Mon cœur fortement dilaté ne s'était jamais senti comme emprisonné dans mon sein, comme tourmenté du besoin de s'élancer hors de moi pour embrasser la création ; et cependant cette jouissance si nouvelle pour lui ne comblait pas les désirs immenses qu'il venait de concevoir. Il prenait possession sans obstacle de tout cet infini qu'il commençait à découvrir ; mais, en se repliant sur lui-même, il s'étonnait de se trouver si vide encore et de ne rapporter de ses conquêtes qu'une curiosité insatiable et des inquiétudes inconnues. Il se demandait si c'était là tout ce qui lui était donné, et il palpait d'une impatience indéfinissable qui

était pleine de soucis et de charmes. Ma gorge se serrait, mes paupières se mouillaient de larmes, je ne sais quel murmure bruissait à mes oreilles, quelle clarté mobile et décevante éblouissait mes yeux. Depuis plus d'un an, j'avais vécu au milieu des distractions de la guerre, occupé de soins continuels, entouré de périls toujours renaissants. J'attribuai l'état singulier où je me trouvais à l'effet de la solitude, mais je comprenais mal qu'elle pût produire ainsi dans mon imagination et dans mes organes des désordres qui approchaient du délire. Cette incertitude me suivit jusqu'à la ferme où elle devait cesser. Mon conducteur m'introduisit dans la chambre de Thérèse à qui je remis la lettre de son père. Au moment où elle me regarda, mon cœur se remplit, l'univers était complet.

Thérèse avait un peu moins de seize ans. Ce n'était pas la plus belle des femmes, mais c'était la seule femme qui m'eût fait comprendre le bonheur d'aimer et d'être aimé ; car je le compris d'abord, non sans m'étonner qu'un sentiment si puissant, si tyrannique, qui absorbait si complètement toutes les facultés de ma vie, eût eu si peu de chose à faire pour les soumettre. Je me suis

souvent demandé depuis s'il en était ainsi parmi les autres hommes ; mais je n'ai pu l'apprendre d'eux. Cette impression fut subite comme la pensée, subite comme le regard que Thérèse laissa tomber sur moi, et qui était animé d'une si touchante bienveillance que la vue du ciel ouvert n'aurait pas réjoui mon âme d'une volupté plus vive et plus pure. Je dis son regard, parce que je ne sais point d'autre expression pour peindre cette émanation d'un feu doux qui s'échappe entre les cils d'une femme aimée, et dont le contact bouleverse le cœur et fait tourner le sang dans toutes les artères. La paupière de Thérèse n'était pas tout-à-fait rabaissée sur la lettre de son père, que je savais déjà que ma destinée lui appartenait à jamais. J'osai la regarder alors, parce qu'elle ne me regardait plus, et j'étais si faible pour mon bonheur que je redoutais presque le moment où sa lecture finirait. Je ne me sentais pas la force de supporter à si peu de distance deux émotions dont la première avait suffi pour inonder tous mes sens d'une félicité enivrante. Les biens de l'existence me semblaient mal répartis. J'aurais voulu distribuer l'excès de mes sentiments et de mes illusions sur toutes les années qui me restaient à vivre, ou

bien j'aurais voulu qu'ils s'accumulassent jusqu'au point de m'accabler, et que mon cœur brisé de délices s'anéantît dans sa joie. Cette dernière idée prévalut, et je commençai à me nourrir de la contemplation de ses traits ; je m'efforçai de les graver ineffaçablement dans ma mémoire, de me les approprier tous, de manière qu'aucun événement ne pût m'en priver à l'avenir, et que, s'il m'était réservé de mourir d'une mort si accomplie en douceur, cette image, identifiée à ma dernière pensée, l'occupât seule pendant l'éternité entière. Thérèse était d'une petite taille, mais on ne s'en apercevait que par comparaison, parce que la nature n'avait jamais donné à des formes plus gracieuses des proportions plus remarquables par leur élégance et leur harmonie. Ses cheveux noirs, qui étaient rattachés avec simplicité sur le sommet de la tête, à découvert un front plus blanc que l'ivoire ; deux boucles seulement s'arrondissaient de l'un et de l'autre côté comme pour en relever l'éclat. Elle n'avait pas un coloris animé, mais la moindre impression vive le faisait naître, et ce charme fugitif n'en était que plus enchanteur. Il en résultait un caractère de beauté qui n'était pas moins fait pour l'âme que pour les yeux. Cet avan-

tage, qui n'est dans les autres femmes que le signe accoutumé de la jeunesse et de la santé, paraissait dans Thérèse un privilège particulier du sentiment. Dès le premier regard, on la trouvait charmante, mais on ne savait pas à quel point elle était digne d'être aimée, tant qu'on ne l'avait pas vue rougir d'une douce émotion. La même facilité à sentir et à exprimer embellissait toutes les parties de sa physionomie de cet attrait indéfinissable qu'on sent mieux qu'on ne peut le décrire, et qui se renouvelle si vite que l'œil attentif de l'amour même ne le saisit pas toujours. C'était quelquefois le transport d'une gaieté si franche et si ingénue, l'expression du bonheur facile d'un enfant content de peu de chose ; c'était plus souvent je ne sais quelle tristesse indéterminée qui ne semblait pas se nourrir d'un objet réel et qui s'égarait dans des pensées étrangères aux lieux, aux temps, aux circonstances où elle venait à se manifester. Il est possible que la mélancolie ne soit pas dans tous les êtres sensibles l'effet du souvenir des peines passées. Pourquoi ne serait-elle pas quelquefois une disposition involontaire du cœur à essayer les peines qui le menacent et un avis de s'y préparer ? Son cou était extrêmement délié et cédait presque

à tout moment sous le poids de sa tête qui retombait alors penchée sur une de ses épaules avec un abandon plein de grâces. Cette habitude était probablement un défaut, mais un défaut dont aucune perfection n'aurait pu remplacer le charme, tant il s'y rattachait d'idées tendres et délicates ! Au reste, ce ne sont là que des réminiscences, et non un portrait. J'ai voulu parler d'elle, et non pas substituer à cette vive image qu'elle a laissée dans mon cœur, et que nul effort humain ne saurait faire passer dans l'esprit et dans le cœur des autres, une esquisse imparfaite qui se décolore, qui s'efface sous ma plume. Ah ! ce n'est point ainsi que je l'ai vue, ou plutôt je ne l'ai jamais vue assez distinctement pour entreprendre de la peindre ! Il y avait sur ses traits un voile lumineux qui m'en dérobait tous les détails, et, maintenant encore, je ne me rappelle son visage que dans le vague de cette vapeur éblouissante dont il était enveloppé.

Mon premier abord avait inspiré à Thérèse un intérêt affectueux, mais familier. Elle m'avait souri avec une cordialité franche où se révélait toute la bonté de son cœur. À mesure qu'elle lisait, ses dispositions, sans changer tout-à-fait de nature,

prenaient un autre caractère. Quelque embarras, qui augmentait à chaque ligne, se développait sur sa figure. La timidité paraissait gêner l'effusion d'âme que cette lettre lui inspirait. Son sein palpitait ; ses joues s'étaient vivement colorées. On voyait qu'elle cherchait à retenir des larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Quand elle eut fini, elle vint à moi, me prit la main avec expression, jeta au feu l'écrit de son père après y avoir appliqué ses lèvres ; et, relevant le doigt sur sa bouche, elle me regarda d'un air d'intelligence. — Mademoiselle, me dit-elle, comptez sur tous les soins... Elle me regarda de nouveau, et remarquant mon émotion, elle passa un de ses bras autour de mon cou ; — si l'amitié peut vous dédommager de vos peines, reprit-elle, si du moins elle peut les adoucir, vous ne serez pas tout-à-fait malheureuse. — Mes joues se mouillèrent de pleurs de reconnaissance ; mon cœur donnait le change à son trouble, en se livrant sans réserve à ce sentiment. Je sentais mes genoux faillir ; mes lèvres s'attachèrent à sa main, un feu inconnu s'en échappait et se répandait dans mes veines. Toutes ces impressions étaient aussi nouvelles pour moi que si j'avais fait le premier essai de l'air, de la lumière et de la vie. Je

voulais parler, je balbutiais des mots confus comme un homme qui rêve. Enfin, elle se laissa tomber dans mes bras, en me disant : – Oh ! si tu savais comme je t’aime déjà... – elle m’aimait, elle l’avait dit ! – Apprends-moi ton nom, continua-t-elle, ou celui que tu veux qu’on te donne. Cette question et ce langage me rappelèrent que je passais pour une femme, et tout le prestige de mon bonheur s’évanouit. Ma vie auprès de Thérèse n’était plus qu’un rôle, et ce rôle était le seul qui me convînt chez la fille de mon bienfaiteur. Mon cœur profitait d’ailleurs un peu de sa méprise, et je jouissais de l’idée qu’elle pourrait garder de moi quelque tendre souvenir si je ne la détrompais pas. – Je m’appelle Antoinette, lui répondis-je en rougissant, et je cédai au mouvement qui m’entraînait vers elle. Nous marchâmes les bras enlacés jusqu’à la chambre de sa grand’mère, qui était assise au coin du feu dans une chaise longue à pupitre. Un livre d’Heures était ouvert devant elle et occupait toute son attention. Thérèse s’avançait à petits pas pour la surprendre ; et, quand elle fut auprès d’elle, elle lui sauta au cou en posant une de ses mains sur ses yeux : – Voilà une bonne malice, petite espiègle ! lui dit la vieille

madame Aubert. Crois-tu que je ne te reconnâtrais pas, même quand je serais aveugle, et je le serai bientôt, car mes yeux s'affaiblissent tous les jours, mais je ne confondrai jamais ta jolie petite main avec celle d'une autre. — En disant cela, elle l'embrassa ; Thérèse s'était retournée de mon côté avec un air soucieux. Je crus deviner qu'elle regrettait d'avoir fait naître dans l'esprit de sa grand'mère une pensée qui pouvait l'attrister, celle que l'âge affaiblissait ses yeux et qu'elle les perdrait bientôt. Dans tous les cas, cette impression avait été bien passagère. Madame Aubert venait de m'apercevoir ; Thérèse se rapprocha d'elle et lui parla à demi-voix avec beaucoup de chaleur. Pendant ce temps, madame Aubert levait les yeux au ciel, me regardait d'un air attendri, prenait la main de Thérèse, cherchait la mienne et pleurait. Je fléchis le genou, je me prosternai, je l'entendis me bénir, et sa bénédiction ne m'alarma point, car je me trouvai la force de m'en rendre digne.

Je ne peindrai pas ma situation pendant les premières semaines que je passai près de Thérèse. Elle avait quelque chose de si embarrassant que je concevrais à peine que j'aie eu la force de m'y maintenir si longtemps, si je ne me rappelais

combien j'avais à redouter qu'elle cessât. C'était une espèce d'ivresse qui troublait toutes mes facultés, et dont l'effet le plus doux était d'en suspendre souvent l'usage. Accablé sous le poids de ces émotions de toutes les minutes qui se succédaient, qui se multipliaient sur mon cœur, je cédaï quelquefois à un accablement qui n'était pas sans charmes, et que je me trouvais heureux d'entretenir. Cependant une idée pénible venait interrompre de moment en moment cette espèce de sommeil où j'aimais à me plonger. Thérèse et son généreux père étaient trompés. Je n'étais point ce que je paraissais être, et je nourrissais une passion qu'ils pouvaient un jour désavouer tous les deux. Cette idée me devint d'autant plus insupportable, il faut le dire, car la misère de nos sentiments se mêle à ce qu'ils ont de plus élevé, que je consentais avec peine à être aimé pour un autre, à dérober sous un habit de femme cette tendresse à laquelle il faudrait renoncer un jour, à tromper un cœur qui me donnait tout et auquel je n'offrais qu'un objet idéal, qu'un vain fantôme dont l'apparence allait s'évanouir et lui être ravie par une séparation pire que la mort ; car il est moins cruel de perdre par la mort un être qu'on

aime que d'en être désabusé. J'étais donc décidé à tout dire à Thérèse, et cependant la faiblesse de mon âme m'arrêtait ; je craignais qu'en cessant d'aimer Antoinette, qui n'existerait plus pour elle, elle cessât d'aimer Adolphe, qu'elle n'avait point connu. Je me persuadais, je ne sais pourquoi, que ces caresses innocentes que je devais à mon travestissement seraient le dernier bonheur de ma vie, et qu'aussitôt que je lui aurais avoué mon secret, je la perdrais pour jamais. Balancé entre le besoin d'être aimé de Thérèse, et le besoin plus impérieux de ne tromper ni l'amitié de Thérèse, ni la confiance de son père, je n'avais cependant pas à hésiter. Je cherchais une occasion, ou plutôt je l'attendais en tremblant. Elle ne tarda pas à se présenter.

Thérèse avait une amie qui demeurait à une demi-lieue de la ferme, dans un petit château agréablement situé, qu'on voyait depuis la montagne de la Croix, et dont les vergers en amphithéâtre étaient couronnés par une plate-forme plantée de cerisiers. Au bas s'étendait un joli jardin baigné par le ruisseau qui venait un peu plus loin, à travers un vallon creux, ombragé de jeunes hêtres, arroser les coteaux de Sancy. Le sentier,

profondément encaissé dans une gorge étroite, serpentait entre deux collines peu élevées, mais qui se développaient sur un long espace. La vue n'y était distraite que par un petit nombre de maisons éparses, presque toutes délaissées à cause de la guerre, un moulin abandonné sous une chute d'eau qui avait tari, les restes d'une chaumière incendiée qui laissait encore apercevoir, entre ses pans de muraille noircis, les vestiges du foyer domestique autour duquel se passèrent tant d'agréables veillées ; enfin quelques huttes pyramidales bâties en lave, où se réfugient, après leurs travaux, les pauvres gens qui viennent tirer de la pierre des carrières voisines. Ce sentier devint notre promenade accoutumée, parce que l'amie de Thérèse se trouvait ordinairement à moitié chemin. Elle s'appelait Henriette de F... et elle était noble ; mais, quoique le malheur des circonstances eût plutôt augmenté qu'affaibli en elle le sentiment de la naissance et la fierté du caractère, il était impossible de trouver dans le commerce de la vie une âme plus simple et plus dépouillée de prétention. Son âge était un plus avancé que le nôtre. Son nom, son éducation, ses manières semblaient lui donner quelque avantage qu'elle

s'efforçait toujours de perdre, et qui lui devenait à charge dès qu'il était remarqué. Elle avait un genre de coquetterie qui doit être rare. Elle ne faisait de frais que pour être plus simple. Elle était d'ailleurs si naturelle dans ses sentiments, si franche dans son abandon, qu'on s'accoutumait tout de suite à être aimé d'elle, et que l'on comprenait qu'elle fût aimée de Thérèse. L'amitié de Thérèse était bien son plus grand charme à mes yeux ; mais je sentais qu'un homme qui n'aurait jamais vu Thérèse pouvait être heureux de l'amour d'Henriette. Moins jolie que Thérèse, elle était cependant fort bien, quoique sa physionomie manquât d'ensemble et d'harmonie. Jamais des traits plus mélancoliques n'ont été animés par une expression de joie si extraordinaire. Il est vrai que cette expression était très fugitive, mais elle était si fréquente qu'elle aurait pu passer pour habituelle sans le contraste qu'elle produisait. Son regard étincelant de gaieté, qui s'obscurcissait tout-à-coup et devenait fixe et sombre, son rire jeté à de courts intervalles, et qui faisait place au silence, à l'immobilité la plus morne, une alternative étrange d'exaltation et d'abattement, rendaient l'idée de cette joie importune et pénible.

On devinait, je ne sais pourquoi, que, derrière l'illusion passagère qu'elle se faisait, il y avait un malheur caché.

Un jour... les premières influences du printemps commençaient à se faire sentir dans la campagne ; de petites fleurs blanches, façonnées en coupes déliées qui échappent presque à la vue, s'épanouissaient entre les pierres dont le sentier est bordé ; la douce odeur de la violette révélait sa présence sous les buissons, et l'air, échauffé des rayons du soleil renaissant, se peuplait d'une foule d'insectes qui n'apparaissaient un moment que pour mourir, mais qui répandaient dans ce tableau le mouvement de la vie ; nous avions le cœur ouvert à toutes les douces impressions de cette saison de renouvellement et de bonheur, quand nous aperçûmes Henriette. Pour la première fois, sa physionomie était immobile ; elle nous regardait, elle soupirait ; elle ne riait pas comme à l'ordinaire du premier objet qui frappait son imagination si facile à exciter ; notre conversation même ne l'occupait point. Elle semblait vivre ailleurs, et d'une autre pensée. Cette position devint bientôt embarrassante pour nous trois ; le cœur de Thérèse surtout se brisait sous le poids

d'une contrainte si nouvelle. Elle n'y résista pas longtemps ; les yeux mouillés de larmes, et le bras jeté autour de l'épaule d'Henriette, elle lui dit : « Tu as du chagrin ? — Oh ! beaucoup, répondit Henriette en pleurant aussi ; mais tu ne le comprendrais pas. — Eh ! quoi, reprit Thérèse, est-il un de tes chagrins que je ne puisse pas comprendre ? » Cette fois, Henriette sourit amèrement. « Je le crois bien, si tu n'as pas aimé. — Peux-tu le demander ? n'aimé-je pas ceux qui m'aiment ? n'aimé-je pas mon père ? ma pauvre mère, ô mon Dieu ! ne l'aimais-je pas ? et mon autre mère, suis-je quelque part plus heureuse qu'auprès d'elle ? mais toi, ingrate, je ne t'aime pas, n'est-il pas vrai ? voilà comme tu me juges !... Antoinette ne me traiterait pas si cruellement. Elle sait bien que je l'aime. — Voilà tout ? dit froidement Henriette. — Voilà tout, continua Thérèse avec un peu d'étonnement. Oh ! je sais bien, s'écria-t-elle du ton d'une réminiscence singulière qui ne revient que par hasard à l'esprit, tu veux parler d'un autre sentiment, de l'amour, n'est-ce pas ? Saurais-tu ce que c'est que l'amour ? dis-le-moi, je t'en supplie. — Henriette secoua la tête. — Qu'importe, au reste ? reprit Thérèse ; je me suis

toujours persuadé que les peintures passionnées qu'on en fait dans les livres et dans les romances ne sont qu'un abus sans conséquence du privilège connu des poètes. Je sais très bien, quel que soit le mari que mon père me donnera ou qu'il me permettra de choisir, que je ne l'aimerai pas mieux que toi... ou que toi, ajouta-t-elle en se retournant de mon côté, et en attachant sur moi un regard plus fixe. — Vous me le promettez ? lui dis-je. — Oui, je te le promets. » Je pris sa main, et j'en couvris tour à tour ma bouche et mes yeux pour ne pas lui laisser apercevoir mon trouble. J'avais déjà sur son cœur un droit qui ne pouvait plus m'être disputé, et Adolphe commençait à participer au bonheur d'Antoinette.

— Heureuse de penser ainsi, dit Henriette ; il est inutile aujourd'hui que tu en saches davantage ; et ce sentiment que tu ignores, puisses-tu ne le connaître jamais que par ses douceurs ! Voici maintenant ce que tu demandes. J'ai perdu mon père, comme tu sais, mais j'ai un frère dont je dépends, et qui prend un intérêt plus vif à mon bonheur qu'au sien même ; car il a succédé pour moi à la tendresse comme aux devoirs d'un père. Depuis longtemps, sur les témoignages avantageux qu'on

rendait d'un de nos parents, il avait formé le projet de m'unir à lui, en supposant toutefois que cet arrangement pût me convenir. Les événements de la guerre avaient retardé l'accomplissement de son dessein, sans le lui faire oublier, et même sans contrarier entièrement ses vues. Mon cousin était tout au plus de mon âge ; il commençait avec honneur une carrière éclatante, et il ne pouvait qu'être avantageux pour lui de la poursuivre pendant quelques années, avant notre mariage ; de mon côté, je ne hâtais point de mes désirs le moment de cette union ; je n'avais jamais vu mon cousin, mon cœur était libre, et, comme le tien, ma chère Thérèse, il ne se croyait pas capable d'éprouver jamais de sentiment plus vif que l'amitié. Je craignais même, s'il faut te le dire, le moment où la volonté d'un époux, seul arbitre de ma vie à venir, pourrait me ravir à mon heureuse solitude, à nos jolis bosquets, à nos rendez-vous, à nos jeux. Cependant, je ne pus me défendre d'une vive curiosité, lorsqu'après la déroute du Mans, mon frère, arrivé précipitamment au château, nous annonça que nous y verrions le soir même un jeune officier échappé comme par miracle aux

désastres de cette journée et que c'était le chevalier de Mondyon.

— Le chevalier de Mondyon ! m'écriai-je.

— Eh bien ! oui, dit Thérèse, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans.

— C'est le nom de mon cousin, reprit Henriette qui n'avait pas encore remarqué mon étonnement. Il arriva enfin, et j'essaierais inutilement de te peindre l'impression que me fit sa vue. Je sentis que mon existence entière allait dépendre de celle que je produirais sur lui. Elle passa mon espérance. Les nœuds que la convenance avait formés furent resserrés par la sympathie la plus vraie. Une seule inquiétude, mais elle était affreuse, troublait le charme de ces moments de bonheur. Peut-être elle en augmenta le prix, en leur donnant une ivresse qui manque sans doute à l'amour, quand on le goûte avec sécurité, sans rien craindre des hommes et de l'avenir. Mondyon était poursuivi ; chaque témoin de sa présence pouvait être un délateur ; chaque instant de notre félicité trop rapide pouvait être le dernier ; chaque jour, celui de son arrestation et de sa mort. Je le

pressai moi-même de hâter son départ, et de rejoindre les corps errants de l'armée.

— Reste-t-il des corps d'armée organisés ? lui dis-je.

— On l'assurait, répondit Henriette en me regardant avec surprise.

— Et où sont-ils, je vous prie de me l'apprendre ?

— En vérité, Antoinette, interrompit Thérèse, je ne sais pas où tu vas chercher tes questions ? — Que devint ton cousin ?

— Tu penses bien que mon frère ne négligeait rien pour nous procurer des renseignements positifs sur la situation des Vendéens, et sur les moyens de les rejoindre. Avant-hier enfin, il nous apporta la nouvelle qu'en effectuant leur retraite ils avaient dispersé les républicains sur quelques points rapprochés, et qu'il en était un où le passage restait libre.

— Et ce point, vous le connaissez ? m'écriai-je.

— Ce fut la question du chevalier. Il n'y avait pas un moment à perdre. Ils montèrent à cheval et partirent après de courts adieux, que je tremblais,

hélas ! de prolonger, car une minute de retard pouvait laisser à l'ennemi le temps de leur dérober cette dernière espérance de salut. Mon pressentiment n'était pas mal fondé, puisque le domestique qui les a accompagnés jusque-là ne s'est échappé qu'avec peine, au retour, entre les colonnes républicaines qui reprenaient possession de tout le pays, et fermaient toutes les issues.

Possession de tout le pays, et il y avait un passage ! murmurai-je entre mes dents ; et Mondyon était dans ce château, et Adolphe ne l'a pas su !...

— Voilà qui est singulier ! reprit Henriette. Il regrettait cet Adolphe dont tu parles, il le nommait souvent, il espérait quelquefois le retrouver... Te serait-il connu ?

— Très connu !

— Très connu ! dit Thérèse, et vous rougissez, et vous tremblez comme Henriette quand elle parle de son cousin... Je vous sais mauvais gré de m'avoir fait des secrets... —

Je souris de sa méprise, et la conversation changea d'objet en ce moment. Quand nous arrivâmes chez Henriette, la nuit commençait à tom-

ber, et nous ne nous arrê tâmes point. Nous revînmes à la ferme en hâtant le pas, afin que notre absence trop prolongée n'inquiât pas madame Aubert ; et, préoccupés tous les deux de notre conversation avec Henriette, nous marchions sans nous parler. Mon sang bouillonnait à la pensée que Mondyon avait été si près de nous, qu'il avait habité cette maison où j'entrais tous les jours, et que c'était de là qu'il avait trouvé une occasion de rejoindre l'armée, occasion qui ne se présenterait peut-être jamais pour moi, à qui elle serait d'autant plus nécessaire que ma position à l'égard de Thérèse alarmait mon cœur de la honte d'une fraude et de la crainte d'une ingratitude. Dans le désordre où cette idée me jetait, j'avais tellement précipité ma marche que Thérèse ne pouvait plus me suivre. Nous avons déjà passé la grille par laquelle les jardins de M. Aubert s'ouvrent sur la campagne, mais nous étions encore loin de la maison. À l'entrée d'un petit jardin dont Thérèse faisait ses délices, elle se reposa sur une pierre brute qu'on y avait placée en forme de siège, et autour de laquelle elle prenait plaisir à entretenir les herbes sauvages et les mousses parasites qui croissent parmi les rochers de la montagne. Je re-

vins sur mes pas, et je remarquai qu'elle était accablée.

– Tu ne penses qu'à cet Adolphe, me dit-elle d'un air de reproche ; et, depuis que nous avons quitté Henriette, j'ai vu que tu ne t'occupais plus de moi.

– Chère Thérèse ! m'écriai-je, que tu es injuste, et comme tu me soupçonnerais peu de te préférer cet Adolphe, dont le nom m'est échappé, si je pouvais te le faire connaître ! Que dis-je ? ne faut-il pas que tu le connaisses enfin, que tu l'aimes pour lui, que tu lui pardonnes du moins d'avoir été aimé si longtemps pour un autre ! – Il y a là-dedans, reprit Thérèse, quelque chose que je ne comprends point, je ne sais quoi qui m'étonne et qui m'effraie. Ne me laisse pas dans cette incertitude ; elle est plus pénible qu'un chagrin réel. – Thérèse, tu ne sais pas que tout mon bonheur dépend d'un seul mot ! Je puis tout perdre ou tout gagner, car ma vie entière est dans ton amour que tu vas peut-être m'enlever ; cependant, ce mot qui décide irrévocablement de mon sort... et du tien, il est de mon devoir de le dire ; et si je meurs de ta colère ou de ton indifférence, je mourrai du moins

digne de ton estime. — Achève. — Je ne suis pas Antoinette, je suis Adolphe ; — et je tombai à ses genoux en saisissant ses mains qui se dérochèrent aux miennes ; elle poussa un grand cri et s'enfuit.

Je n'ai pas besoin de dire que cet aveu changea sur-le-champ tous nos rapports ; depuis ce moment, Thérèse ne me regardait plus qu'avec un œil inquiet, comme si elle avait craint de trouver en moi un ennemi, et qu'elle se défiât des sentiments que je pouvais lui inspirer. L'expression si naïve et si familière de ses traits était devenue sérieuse et même sombre. Souvent, quand mes yeux rencontraient les siens, et qu'ils les forçaient pour ainsi dire à rester fixés sur moi par l'ascendant qu'exerce un amour fortement senti sur la personne qui l'inspire, le nuage de douleur qui les obscurcissait me causait une sorte de regret et de crainte. Je me trouvais heureux d'occuper sa vie et même de faire naître dans son cœur l'idée des orages qu'éprouvait le mien ; mais la pensée que ce pouvait être pour elle un malheur de m'aimer brisait quelquefois mon âme, qui n'avait point de force contre les chagrins de Thérèse. Mes dangers ne m'avaient jamais causé autant d'inquiétude que mon bonheur. Je désirais bien que Thérèse

fût émue, mais je tremblais qu'elle ne souffrît. Aussi j'évitais avec soin, je croyais du moins éviter tout ce qui était propre à lui rappeler notre situation réciproque, et ce que je lui avais dit de mon amour. Tout en brûlant de l'impatience d'être seule avec elle, je me félicitais qu'une personne étrangère vînt se mêler à nos promenades et à nos entretiens ; et, aussitôt que cet étranger était arrivé, désirais de nouveau qu'il s'en allât, quoique bien décidé à ne rien dire à Thérèse et à ménager son repos. Quand nous restions ensemble, sa réserve s'augmentait, et elle s'éloignait doucement, de manière à ne plus me toucher ; aussi cela ne lui arrivait que par méprise, dans un moment de distraction ou en faisant quelque mouvement involontaire. Alors elle se retirait encore plus loin, et son air devenait bien plus soucieux. Quant à moi, comme je ne comptais que sur ces hasards qui survenaient rarement, je m'étais fait une étude de les multiplier, parce que c'était mon seul bonheur. Avec quelle attention j'épiais dans ses yeux la moindre de ses volontés pour prévenir, pour surprendre le moindre de ses gestes, pour faire concourir avec lui une heureuse maladresse qui rapprochait ma main de sa main, mon pied de son

pied, ma bouche de son épaule ou de son cou ! Combien de fois, sous le prétexte de lui présenter une fleur de son jardin, ou bien de lui rendre son ouvrage qu'elle avait laissé tomber, j'ai frémi en touchant ses doigts tremblants, dont l'impression légère allait éveiller dans toutes mes veines un sentiment inexprimable de plaisir ! Il y avait, de sa chambre à celle de sa grand'mère, un corridor étroit qu'elle parcourait à tout moment, et où je ne manquais jamais de m'arrêter aussitôt que je pouvais présumer qu'elle allait venir, parce qu'il y avait si peu de place pour deux personnes qu'il était impossible qu'elle y passât sans m'effleurer ; et, à mesure qu'elle s'approchait, je recueillis les forces de mon cœur pour supporter la volupté de ce froissement si rapide et si délicieux. Ce hasard me paraissait une faveur, parce que je pensais qu'elle aurait pu l'éviter ou passer autre part, et qu'il n'était d'ailleurs pas concevable selon moi qu'une émotion semblable ne se communiquât pas un peu à la personne qui la faisait naître. J'avais une espèce de certitude qu'une femme dont on serait haï ne produirait pas le même effet sur l'homme qu'elle toucherait en passant, quelque amour qu'il eut pour elle, ou qu'elle ne le

toucherait pas ainsi. J'avais remarqué aussi que sa voix n'était plus la même quand elle me parlait, et j'étais si persuadé que l'amour qui a tant de mystères avait jusqu'à un accent, jusqu'à une mélodie qui lui est propre, qu'elle ne m'adressait jamais la parole pour me dire les choses les plus indifférentes, que je ne tremblasse de joie comme si ces riens avaient eu un autre sens que celui qu'elle y attachait ; comme si j'étais convenu avec elle d'une clef qui m'expliquerait son langage. Cet état était si peu naturel, ce secret si facile à pénétrer, que mon déguisement lui-même ne me rassurait pas, et que les témoignages de son amitié obligée pour Antoinette me donnaient autant d'inquiétude que si c'était à Adolphe qu'elle les eût adressés. Au reste, ils me donnaient de la jalousie aussi, et je n'étais pas moins tourmenté de ses prévenances devant le monde, qu'affligé de ses froideurs quand nous étions seuls. J'avais besoin d'être moins aimé, ou de l'être davantage. Ma position était fausse partout ; j'étais Adolphe pour Thérèse quand on nous voyait, parce qu'alors elle ne trouvait pas de danger à me laisser voir ce qu'elle éprouvait ; quand nous nous retrouvions ensemble, je ne l'étais plus. Cette idée était si pé-

nible, qu'au moment où elle m'oppressait j'aurais quelquefois préféré une complète indifférence, mais plus souvent je préférerais de souffrir.

De tous les endroits où j'aimais à cacher mon chagrin, il n'y en avait point que je préférasse au jardin de Thérèse, et dans le jardin de Thérèse, au rocher sur lequel elle était assise quand je lui avais fait l'aveu qui l'éloignait de moi. Comme elle s'en était aperçue, elle y venait beaucoup moins souvent, de peur de m'y rencontrer, ou bien elle affectait de s'en détourner par un long circuit, et d'aller se promener plus loin dans une allée solitaire, où je ne l'apercevais que d'espace en espace entre les massifs des bosquets et des vergers. Il y avait déjà plusieurs semaines que cela durait, et j'étais à mon ordinaire demi-couché sur le banc, le visage couvert de mes mains, quand je sentis les doigts d'une femme s'imposer sur mon cou avec douceur, mais avec une sorte d'autorité, comme si elle avait voulu me prescrire de ne pas la regarder, car elle avait à me dire des choses dont l'aveu l'embarrassait. Je reconnus facilement Thérèse, et je restai immobile en sanglotant, parce que je pleurais quand elle était venue. Elle commença et suspendit plusieurs fois la phrase qu'elle venait

d'arranger, et puis elle m'apprit d'une voix émue et tremblante que nous allions sous quitter. Son père, qui n'avait pas cessé de me prendre pour une jeune fille, pensait avoir trouvé un moyen de me faire rejoindre mes parents, ou l'armée à laquelle ils étaient attachés, et que j'avais dû suivre avec eux. Il se flattait de me mettre en tout cas à l'abri des poursuites et des persécutions ; il m'attendait au Mans, et une lettre transmise par un homme affidé (c'était celui qui m'avait conduit à Sancy) en avait apporté la nouvelle. Après cela Thérèse croyait me devoir des consolations ; elle s'attendait à mon désespoir, et quand, hors d'état de me soutenir, je laissai retomber ma tête sur le rocher, elle m'enveloppa de ses bras et m'appela de mon nom d'Adolphe.

— Adolphe ! lui dis-je. Ô mon Dieu ! suis-je du moins Adolphe pour toi ? — Adolphe, mon Adolphe ! répondit-elle. — Adolphe ! m'écriai-je en me levant et en arrachant le bandeau qui attachait mes cheveux. L'Adolphe de Thérèse ? Prends garde, car ce mot est un lien irrévocable, un engagement pour toute la vie. — Toute la vie ! — Tu m'aimes donc ? — Elle me regardait d'un air interdit ; ses lèvres étaient pâles, elles tremblaient ; sa

physionomie entière avait changé. — Si je t'aime ! dit Thérèse. — Je crus mourir, et qu'il eût été doux de mourir, alors ! Cependant l'intention de son père était une loi. Le lendemain tout fut prêt pour mon départ, et nos adieux devaient être le plus beau moment de ma vie, car elle avait promis de m'accompagner jusqu'au-dessus de la montagne.

Nous montâmes donc le sentier de la Croix, au-dessus duquel nous étions convenus de nous quitter, parce qu'elle se plaignait d'être un peu malade depuis deux jours, et que je craignais qu'elle ne se fatiguât ; mais le temps était si doux, l'air si serein, la nature si brillante de verdure et de fleurs, que je ne pus m'opposer à lui laisser continuer sa promenade, jusqu'à une côte pittoresque et ombragée d'arbustes de toute espèce que nous visitions souvent ensemble. Au sommet d'un chemin montant et assez difficile qui conduisait à de vieilles murailles ruinées depuis des siècles, qui de là se divisait en mille sentiers à travers des halliers coupés par le hasard, dont les compartiments confus formaient une sorte de labyrinthe, et qui aboutissait de bocage en bocage à une route de traverse, il y avait, sous quelques buissons d'églantiers, un petit lieu de halte et de

dépassement, où nous nous étions souvent arrêtés avant qu'elle me connût pour Adolphe, et où nous avions passé plusieurs fois des moments si doux à causer de tout ce qui l'intéressait, de son père, de sa mère, du passé, de l'avenir ! Cet endroit était couvert, comme je l'ai dit, par des rosiers sauvages, dont nous nous étions promis de cueillir les premières fleurs, et dont nous venions de temps en temps épier les développements, moi pour elle, elle pour moi, parce que nous rivalisions d'impatience pour nous apporter l'un à l'autre les première tributs de la nouvelle saison. Depuis l'éclaircissement que j'avais été obligé de donner à Thérèse, nous ne faisons plus de ces promenades, et il y avait déjà longtemps que nous n'avions vu la butte des rosiers. Quand Thérèse y arriva, elle témoigna je ne sais quel trouble, et recula d'un pas. Je compris son étonnement, ou pour mieux dire son effroi, et je fus près d'abord d'y céder comme elle. Cependant, je pris sa main, je la conduisis jusqu'au lieu où elle avait coutume de s'asseoir, et sur lequel les jeunes pousses de la haie retombaient déjà en longues guirlandes. Je m'y arrêtai ; et, comme je remarquai qu'elle hésitait, — vois-tu, lui dis-je, les églantines sont

écloses ; c'est moi qui les ai aperçues le premier. — Le premier ! dit-elle... — Je savais bien que notre position était changée, mais ce mot me le rappela d'une manière presque douloureuse ; nous allions nous quitter bientôt, peut-être pour toujours, et il était cruel de sa part de me reprocher le bonheur que j'avais dérobé à sa confiance. Ma physionomie dut même exprimer ce sentiment, car elle me dit en souriant : — Puisque c'est toi qui les as vues, donne-moi une de ces églantines ; je la garderai toute ma vie.

Je cueillis quelques églantines, et je vins m'asseoir à côté d'elle. Je les répandis sur ses genoux, sur son mouchoir, sur ses cheveux. Elle en prit une, la regarda longtemps, me regarda ensuite d'un air sombre, et l'effeuilla par mégarde. Je lui en présentai une autre, mais je recueillis les feuilles qui tombaient sous ses doigts, et, à mesure que je les saisisais, je les appuyais sur ses lèvres, je les reprenais après elle, et je les portais sur les miennes, tout humides encore du côté que ses lèvres avaient touché. Pendant quelques minutes, je jouis de cet artifice sans qu'elle s'en aperçût ; mais aussitôt qu'elle le surprit, elle parut s'en alarmer. Elle me disputa la feuille que je lui avais

ravie, elle refusa celle que je lui présentais. — Eh quoi ! lui dis-je, quand nous allons nous séparer, Dieu sait combien de jours, de mois ou d'années, tu ne permettras pas à ton Adolphe, que tu ne reverras peut-être plus, de chercher l'impression de ta bouche sur les débris d'une églantine ! Oh ! je crois en vérité que mon cœur est innocent comme le tien ; mais je ne comprends rien aux idées des hommes, s'il y a un crime entre nous quand un baiser de la bouche de Thérèse est transporté sur celle de son Adolphe par une feuille de rose. D'ailleurs, penses-y bien, je vais le dire à ton père, et je suis sûr de le dire sans rougir. Un jour enfin... si je ne meurs pas à la guerre, tu m'accorderas des baisers plus doux...

— J'aime à te croire, me dit-elle ; mais il est possible que cela soit mal aujourd'hui, cela est même vraisemblable, puisque je suis mal à mon aise, que je tremble et que j'ai peur. Je serais plus tranquille si je n'avais pas déjà quelque chose à me reprocher.

— Et crois-tu, repris-je, que mon cœur soit plus paisible lui-même ? C'est l'effet, n'en doute pas, de ce sentiment inconnu dont Henriette nous

parlait il y a deux mois, et que nous éprouvons comme elle. Au reste, Henriette sait aimer ! Elle ne refuserait pas à Mondyon le bonheur d'attacher sa bouche à une petite fleur qu'elle aurait pressée contre la sienne.

— Et moi, dit Thérèse, je ne t'aime donc pas ?...

Elle prit une feuille de rose sur mes lèvres, et la mit entre ses dents. Je la rapprochai de moi, je la regardai, et je me détournai d'elle, parce que mon cœur se brisait, et que je conçus je ne sais quelle idée, un de ces pressentiments bizarres qui offusquent l'esprit dans la fièvre et dans le sommeil, la persuasion que tout mon bonheur serait court et que je n'embrasserais Thérèse qu'une fois. Son teint était animé d'une manière extraordinaire ; sa main brûlait et tremblait en même temps ; j'aurais voulu me rendre compte de mon état. Je ne savais rien, mais la pensée de la mort ne m'effrayait pas comme elle doit effrayer les hommes. Il me semblait que cela serait très bien.

Pendant ce temps-là, les domestiques qui nous suivaient parvinrent au bas de l'avenue ; c'était le moment de partir. Il ne restait plus

qu'une feuille à la dernière églantine que je lui avais donnée. Je la détachai, je l'imprimai fortement sur sa bouche, et j'y collai la mienne en ramenant Thérèse sur mon sein. Je ne sais comment je parvins à l'y retenir. Cette feuille, rien que cette feuille... Ma vue s'obscurcit, ma poitrine se gonfla, je perdis la respiration, la connaissance, le sentiment de la vie, et quand je revins à moi, j'étais seul.

Je me hâtai de gagner le chemin de traverse, parce que je me rappelais qu'il y avait un endroit d'où le sentier de la Croix se laissait apercevoir, et que j'espérais y voir Thérèse à son passage. Soit que le hasard eût servi mes désirs, soit que Thérèse, animée de la même pensée, se fût arrêtée dans ce court intervalle du coteau, qui paraissait de loin comme encadré entre un groupe d'arbres et une masse de rochers, je la vis immobile et détournée contre moi ; je le pensai du moins, et je me persuadai follement que mon dernier adieu pouvait parvenir jusqu'à elle ; ma bouche balbutia un mot, je dis *adieu !*... comme si elle m'avait entendu ; et, lorsqu'elle eut passé, je l'accusai dans mon cœur de m'avoir quitté trop vite, quand il me restait tant de choses à lui expliquer, à travers la

distance qui nous séparait. Si elle s'était au moins assise pour que je pusse la regarder encore !... Pour moi, je n'avais pas détourné ma vue un seul instant du petit espace que je l'avais vue franchir comme une ombre. Il me semblait qu'il était impossible qu'elle n'éprouvât pas le besoin de revenir à moi, comme moi celui de retourner à elle, et je croyais toujours qu'elle reviendrait là un moment, dans la seule intention de reconnaître le lieu où nous venions d'être ensemble : le jour n'était pas avancé ; cet endroit n'était pas loin de Sancy ; elle pouvait, elle devait revenir ; il y avait d'ailleurs jusque dans ce point de vue des enchantements pour mon cœur ; toute cette place elle l'avait parcourue, elle l'avait occupée en différents moments ; tous ces contours de la montagne, ses pas les avaient suivis. Ces arbres l'avaient couverte de leur ombre, ces rochers avaient été effleurés de ses vêtements ; le ciel même, qui faisait le fond de ce tableau où elle m'avait apparu, était d'une pureté sans mélange. Il n'y avait pas un nuage, pas une vapeur qui se fût dissipée avec elle ; c'était le ciel, la lumière, l'air qu'elle avait touché...

Ma vie est marquée de si peu d'époques heureuses, que celle-ci, dans son indicible tristesse, remplit encore mon cœur du sentiment d'une pure félicité ; j'espérais. Ma main venait de quitter sa main, je sentais à une douce tiédeur l'empreinte de ses doigts qui avaient été liés aux miens ; l'arc si régulier et si délié qui couronne ses yeux, le regard si doux qui s'en échappe, je voyais cela, et j'enflammais ce regard des feux d'un amour semblable à celui que j'éprouvais. J'avais dérobé un jour quelques-uns de ses cheveux ; mais, avare du plaisir de les presser contre mes lèvres, je les avais attachés dans les plis d'un ruban qui me venait d'elle, et que je portais près de mon cœur. Dans le mouvement que je fis pour chercher ce ruban, je vis tomber sur le sable où j'étais assis une feuille de rose déchirée ; je la regardai, je la reconnus, je ne m'y serais pas mépris mille ans après, mais je crus sentir qu'elle brûlait encore.

À mesure que je m'éloignais de Sancy, je croyais éprouver que les liens de ma vie se relâchaient, se rompaient les uns après les autres, et qu'il n'y avait plus rien qui pût m'y rattacher ; le monde que j'avais trouvé si étroit pour mon cœur,

quelque temps auparavant, était devenu un désert sans bornes, dans lequel, à l'exception d'un seul point, je n'apercevais de toutes parts que la solitude et le néant ; et je m'étonnais que ce point vers lequel se réfugiaient tous mes vœux, toutes mes espérances, toutes les forces de mon âme, je fusse forcé de le quitter pour obéir à quelques malheureuses convenances établies à mon insu entre les hommes. J'y tournais mes regards, j'y fixais toutes mes pensées ; je maudissais les devoirs qui m'assujettissaient à la fatale obligation de m'en éloigner peut-être pour toujours ; et qui sait dans quel motif, inutile à mon bonheur, inutile à celui des autres, que la société me présentait comme un appât pour me priver des avantages de ma destinée ! La société !... comme je concevais amèrement qu'il était possible de la haïr, et que les excès de ces âmes violentes qui en préparaient la dissolution sans le savoir, pouvaient bien n'être que l'explosion tardive des sentiments de l'homme naturel, réprimés pendant tant de siècles ! Comme j'ambitionnais quelquefois d'assister à l'accomplissement de leur funeste mission ! La société pouvait-elle être un bien, quand c'était elle qui me séparait de Thérèse, qui

m'empêchait de me saisir d'elle du droit de la force et de l'amour, et de l'emporter dans mes bras, palpitante d'un mélange de terreur et de joie, jusqu'au fond de quelque vallée hospitalière, favorisée d'un ciel tempéré, rafraîchie par des sources pures et ombragée d'arbres fruitiers de toutes saisons ! Mon père m'avait parlé de ces belles campagnes du Nouveau-Monde où il avait essayé ses armes, et mon sang bouillonnait quand je pensais que j'aurais pu y naître à côté d'elle, y vivre son frère, son ami, son amant, son époux, au milieu des biens que prodigue à leurs habitants une nature sauvage et libre, et que j'y aurais accompli sans trouble les années qui m'étaient réservées, exempt de tous les tributs imposés à l'homme civilisé par le caprice des bienséances, la routine des coutumes ou la tyrannie des lois. Que m'importait à moi, orphelin, désormais sans famille et sans nom, le sort futur des États, et les succès heureux ou malheureux de cette lutte convulsive qui épuisait en efforts sans doute impuissants les dernières facultés d'une génération vouée à tous les malheurs ? Elle m'était étrangère. Quelle nécessité si impérieuse me faisait courir de nouveau les hasards d'une guerre inutile et san-

glante, et me forçait à rentrer dans une carrière où je ne pouvais imprimer un seul de mes pas sans m'éloigner plus irrévocablement du seul être vivant qui eût vraiment besoin de ma vie et qui m'eût consacré la sienne ? Savais-je seulement si le sacrifice incroyable de tous les intérêts, de tous les sentiments, de l'existence tout entière, si le sacrifice mille fois plus pénible de l'existence d'un ange dont le bonheur dépendait de moi, me défendrait un jour du magnifique dédain des nobles de cour, de l'ingratitude et des rebuts de leurs maîtres ; s'il ne deviendrait pas un titre de reproche contre les infortunes qui partageaient mon sort, et si l'histoire, vendue à un parti triomphant, n'oserait pas nous poursuivre jusque dans le tombeau de ce nom de brigands, ironie barbare du vainqueur ? Je frémis à cette perspective, et puis je souris, car les motifs que j'opposais à ma résolution étaient précisément ceux qui devaient la fonder et l'affermir. Jamais un noble cœur ne s'engage aussi avant dans une entreprise où il n'y a rien à gagner que lors qu'il y a tout à perdre. On ne se détacherait pas de ses habitudes, de ses prétentions au bonheur ou à la renommée, s'il ne s'agissait de mourir.

En général, et je révèle ici tous les secrets de mon âme, lorsque j'ai éprouvé quelques faibles hésitations, pareilles à celles que je viens de raconter, elles n'ont duré qu'un moment, et je me flatte qu'il ne faudra qu'un moment pour les expier.

Quand j'arrivai près du Mans, le jour n'était pas tout-à-fait tombé. Cependant, comme j'allais chez mon protecteur, et que je devais éviter de le compromettre, je n'étais pas maître de toutes mes démarches. Ma vie seule dépendait de moi ; j'avais tout à ménager pour celle des autres. Je résolus d'attendre la nuit pour m'introduire dans la ville. À peu de distance, j'avais remarqué une petite pièce de verdure, ombragée d'espace en espace de quelques arbres plantés sans ordre, et où le gazon court et foulé recouvre à peine la terre, parce que les jeunes filles des environs viennent souvent y danser dans les belles soirées de l'année. Je m'y arrêtai sur un banc circulaire adapté à la tige d'un vieil orme, en me tournant vers la partie de l'horizon où est située la ferme de Sancy. Les vapeurs du soir qui s'accumulaient vers le couchant commençaient à s'étendre de mon côté, et je me plaisais à voir ces nuages colorés des derniers feux

du jour se dérouler, s'aplanir, se diviser en flocons, en nappes, en réseaux, d'abord suspendus à la voûte dorée de l'occident comme des draperies roses, puis se développant lentement en ombres cuivrées, violettes ou noirâtres, avant de disparaître dans l'obscurité de la nuit. Leur passage rapide et leurs formes variées semblaient multiplier par autant de messages les derniers adieux de Thérèse. Chacun de ces nuages avait passé sur sa tête, elle les avait vus, elle les regardait encore ; la même idée l'occupait peut-être, et mes yeux pouvaient se trouver attachés au même endroit que les siens sur cette figure confuse qui s'évanouissait entre nous et qui emportait avec elle nos derniers regards. Étais-je sûr de revoir jamais un nuage qu'elle aurait vu ?

Comme il faisait très beau, les jeunes filles ne manquèrent pas d'arriver à leur rendez-vous du soir, et de former autour du vieil orme, où j'étais assis par hasard, leurs danses accoutumées, en chantant en chœur des airs de ronde qui m'étonnaient par leur simplicité et leur grâce, parce que l'exil et la guerre m'avaient privé de trop bonne heure de ces innocentes joies de l'enfance. J'en comprenais cependant la douceur,

et je regrettais, les yeux mouillés de larmes, de n'avoir pas vécu dans un temps et dans un état où il fût permis d'être si facilement heureux. L'amour lui-même se mêlait à ces plaisirs, car il y avait à chaque groupe quelques jeunes hommes de mon âge qui se disputaient à tous les refrains l'inappréciable faveur d'un baiser de préférence. Je ne me rappelle pas bien l'air et les parties de ces chansons-là, mais il me semblait qu'elles ne vibreraient jamais à mon oreille sans que mon cœur en tressaillit, tant elles me révélaient de choses charmantes. Cependant, ce n'était rien en soi, ou plutôt cela serait impossible à exprimer à ceux qui n'ont pas senti la même chose. C'était, si je m'en souviens, une belle qui s'était endormie au bord d'une fontaine, et que son père et son fiancé cherchaient sans la trouver. C'étaient des filles de roi chassées de leurs palais qui se réveillaient dans la forêt un jour de bataille, et qui faisaient plus de vœux pour leurs prétendus que pour la couronne. C'étaient les regrets des bergères qui s'affligent de ne plus aller au bois parce que les lauriers sont coupés, et qui aspirent après la saison qui doit ramener leurs danses et leurs amours.

Je m'étais trouvé enfermé dans le cercle des jeux ; j'y avais été retenu d'abord par la curiosité d'une sensation nouvelle, et puis par cette satisfaction d'une âme fatiguée qui trouve à se délasser dans des émotions douces, et puis enfin par un intérêt d'une espèce singulière qui aurait absorbé tous mes autres sentiments, si je n'avais pas connu Sancy. Plusieurs fois le nom de Jeannette, ce nom attaché à une jeune personne dont la candeur, la franche gaieté, l'air de bien-être et de contentement, reposaient agréablement la pensée ; plusieurs fois, dis-je, il avait frappé mon oreille et retenti jusqu'à mon cœur. Je m'étais d'abord placé à côté d'elle, je la regardais, je comparais notre taille et nos habits, je me demandais si c'était Jeannette, et au moment où je me croyais près de me confirmer dans mes conjectures, elle se perdait comme à dessein au milieu de la foule. Enfin, les combinaisons d'un jeu nouveau me rapprochèrent d'elle, et une loi de ce jeu me prescrivait de lui dire un secret. Je m'emparai de sa main, et je la portai sur mon sein, j'attachai mes yeux sur ses yeux, de manière à la forcer de soutenir un moment mes regards, je laissai retomber une tresse de mes cheveux, comme ils étaient dans le dé-

sordre de ma fuite, et je me penchai sur son épaule pour n'être entendu que par elle : Jeanette, lui dis-je, Dieu te récompensera, parce que tu as pris pitié d'un pauvre brigand !... — Elle poussa un cri, et tremblant de mon imprudence et de la sienne, elle déguisa son effroi sous je ne sais quel prétexte, après quoi elle rejoignit ses compagnes.

Il était fort tard quand j'entrai dans la ville, et l'obscurité favorisait mes desseins. J'arrivai assez facilement à la maison de M. Aubert, parce que Thérèse me l'avait indiquée avec beaucoup de soin, et le vieux domestique qui vint m'ouvrir me reconnut d'abord pour m'avoir vu quelquefois à la ferme, quand il y était envoyé par son maître. Je fus frappé de sa tristesse et de son abattement ; et je n'eus pas de peine à m'apercevoir, à la lueur de la lampe qui éclairait son visage, que des pleurs tout récents avaient mouillé ses paupières. Cependant, il ne proféra pas une parole tant que la porte fut ouverte ; mais à peine l'eut-il laissée retomber sur ses gonds, qu'il se hâta de déposer la lampe qui vacillait dans sa main tremblante, tomba sur une chaise, et m'apprit, en fondant en larmes, que M. Aubert était arrêté. — Arrêté !

m'écriai-je. — Il y a deux jours. — Et pourquoi ? — Sait-on pourquoi on est mené dans les prisons, et des prisons à l'échafaud ? me dit-il en secouant la tête ; mais cela ne pouvait pas manquer tôt ou tard, continua-t-il. C'était un trop honnête homme pour ces gens-ci, et depuis longtemps je pensais bien à part moi qu'ils finiraient par le tuer pour le punir de n'être pas méchant comme eux. — Ils ne le tueront pas, ou je mourrai près de lui !... — Antoinette ! reprit le vieillard étonné. Qu'étais-je en effet, et comment pouvais-je essayer de délivrer à mon tour mon généreux libérateur, sans achever de le perdre ?

Il fallait cependant tout entreprendre, et, pour parvenir à quelque chose, il fallait communiquer avec lui. Cela n'était pas aisé. Huit jours entiers se passèrent avant de rien obtenir, parce que M. Aubert était au secret, et la permission enfin accordée à nos prières ne me concernait point. En même temps, la correspondance de M. Aubert lui fut remise tout ouverte par le gardien de la prison. C'étaient deux lettres de Sancy, postérieures à mon départ.

Je passai le jour à attendre dans une anxiété inconcevable, non que j'eusse entrevu la moindre probabilité de sauver M. Aubert par un coup de main hasardeux, ou que l'état des choses fût tellement désespéré pour lui qu'il ne me restât de toutes mes hypothèses que la certitude de sa perte ; mais parce qu'un sentiment indéfinissable me rendait le retour de Dominique de plus en plus nécessaire, comme si ma vie avait dépendu de ce qu'il aurait à me dire. Quand il rentra, je cherchai impatiemment à lire dans ses yeux s'il y avait quelque circonstance nouvelle qui pût justifier mes craintes. Il me parut tranquille, et sa tranquillité ne me rassurait point. Enfin il s'assit, et tira d'un pli de ses habits une lettre à l'adresse d'Antoinette, dont je m'emparai avec empressement. Elle était conçue en ces termes :

« Chère enfant, lorsque j'écrivis à Thérèse de vous envoyer au Mans, je me croyais sûr de pouvoir vous rendre avant peu à votre famille. Vous savez combien mon sort est changé, et l'intérêt que vous y avez pris m'est connu. Mon seul malheur est maintenant de ne pouvoir mettre un

terme au vôtre. Je n'ai d'ailleurs aucun danger personnel à courir, ou plutôt j'ai une certitude si positive d'échapper incessamment à tous les dangers qui me menacent que si je vous recommande de détruire ma lettre, c'est dans la vue de ne pas compromettre vos secrets et votre existence. La mienne est devenue inutile aux malheureux, et si elle devait se terminer à la suite d'un jugement, la confiscation priverait ma famille de ses dernières ressources. C'est pour cela que j'ai résolu d'être libre, et que je m'en suis ménagé les moyens. Je vous jure que tout a réussi pour cela à ma satisfaction. Dans l'état où ce dernier événement va vous laisser, je ne vois rien de mieux à faire pour vous que de retourner à Sancy. Je vous y engage d'abord dans votre intérêt, parce que cette maison restera votre asile tant que vous aurez besoin d'un asile. Plus tard, d'ailleurs, ma fille peut devoir son bonheur à la liaison qu'elle a contractée avec vous, et trouver dans votre amitié, dans votre protection, le prix des faibles services de son père. Elle a besoin de vous dès aujourd'hui. On m'écrit à deux reprises qu'elle est malade, qu'elle est fort malade, et j'ai peur encore qu'on ne me dissimule à quel point la vie de ma Thérèse est compromise. Allez

donc à Sancy, chère Antoinette ! c'est son père qui vous en prie ! et surtout ne parlez pas de ma captivité, ni devant ma vieille mère, ni devant ma pauvre Thérèse. Je vous répète que cela n'en vaut pas la peine. Ma captivité va finir.

Pierre Aubert. »

Cette lettre me causait de vives alarmes sur le sort de Thérèse. Elle ne me rassurait que faiblement sur celui de M. Aubert, dont je ne comprenais point les ressources et les espérances. La permission de Dominique lui donnait le droit d'entrer dans la prison tous les jours. Je résolus d'attendre au lendemain. Ce jour-là, Dominique revint de très bonne heure, après une absence si courte, qu'elle m'avait à peine donné le temps de l'impatience et de l'inquiétude. Il était rayonnant de joie. — Notre maître n'est plus en prison, me dit-il, quand il eut pris le temps de rassembler ses idées et la force de se faire entendre.

— Il n'est plus en prison ! m'écriai-je. Mais où est-il ? le savez-vous ?

Dominique me regarda d'un air embarrassé. — Je n'en sais rien à la vérité, mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. Aubert n'est plus dans la prison où je l'ai vu, et qu'il n'a été transféré dans aucune autre. Je m'en suis assuré moi-même, et partout. Le concierge m'a répondu d'ailleurs d'un ton de voix sombre et avec un regard affreux, comme l'assassin qui a perdu la trace de sa victime avant de l'avoir achevée. Il m'a dit brusquement : Il n'y est plus. — Je lui ai reparti : Est-il dans une autre maison ? — Il m'a répondu : Non, et il a repoussé la porte sur moi. Vrai comme Dieu est Dieu, continua Dominique, je vous proteste que notre maître est sauvé.

Je relus la lettre de M. Aubert. Elle avait quelque chose de vague qui m'effrayait au premier abord ; mais je trouvai qu'elle pouvait se prêter à cette explication. Au moment où j'y réfléchissais, le bruit de l'évasion de plusieurs prisonniers parvint jusqu'à nous et me confirma dans cette idée. Je n'avais donc plus qu'à remplir les intentions de mon bienfaiteur, et qu'à satisfaire au besoin de mon âme qui était tourmentée des plus cruelles angoisses, depuis que je me représentais Thérèse malade, peut-être mourante, et appelant en vain

son père et moi. J'embrassai Dominique et je partis.

Quoique je retournasse vers Thérèse, et que peu de jours auparavant je n'eusse pas conçu de plus grand bonheur ; quoique je l'aimasse plus que jamais, je marchais pénétré de tristesse, et aussi lentement que si je n'avais jamais eu à la revoir. Je ne m'étais pas encore trouvé si faible et si mal au monde. Il y avait devant mes yeux comme un nuage de douleur qui obscurcissait jusqu'aux plus doux souvenirs de ma vie. L'incertitude où j'étais du sort à venir de M. Aubert, le doute où il m'avait laissé sur le véritable état de Thérèse, la crainte de la trouver dans une position dangereuse, l'ennui même de cet habit qui cachait mon sexe, qui commençait à le mal déguiser et qui devenait à charge à mon impatience et à mon courage ; je ne sais enfin quel besoin de mourir, qui est peut-être dans les hommes très malheureux le pressentiment des malheurs prêts à finir, tout cela agissait à la fois sur mon imagination et sur mon cœur. Il me semblait que j'arriverais toujours trop tôt où j'allais, et qu'il vaudrait mieux ne pas arriver.

Je m'assis au-dessus de la montagne de la croix pour regarder la maison. Rien n'était changé. Il n'y avait là aucun mouvement inquiétant. Les cultivateurs étaient à leurs travaux ordinaires. L'air était calme et doux, et l'on s'imagine que si on avait des motifs réels de souffrance, la nature entière devrait y prendre part. Je contemplais cependant avec un effroi involontaire ce hameau qui m'avait vu si heureux, et je tremblais d'y rentrer.

Dans ce moment, j'entendis quelque bruit derrière moi, dans le hallier ; je me détournai pour savoir d'où il provenait ; c'était une femme qui était encore éloignée, mais que je reconnus à travers un étrange désordre de physionomie pour Henriette de F... Au premier abord, je crus rêver ; ses cheveux étaient épars, sa robe déchirée, ses pieds nus ; elle montait avec l'agilité d'un fantôme sur les pointes aiguës des rochers, en chantant des refrains de romances, et en riant par accès ; un homme la suivait de loin, l'œil attentif à tous ses mouvements, l'air affligé et pensif, je le reconnus aussi pour un de ses domestiques. Il m'avait aperçu en même temps, ou plutôt il avait aperçu Antoinette, car je n'étais que cela pour lui. Il porta la main à son front avec un mouvement de tête qui

exprimait la plus vive douleur, pour me faire comprendre qu'Henriette était folle. Je me levai et je courus à elle, ses grands yeux s'arrêtèrent fixement sur moi ; elle resta debout sur le roc à la pointe duquel elle venait de s'élancer, en manifestant par son attitude immobile et réfléchie le désir de se rappeler quelque chose. Le rire qui venait d'instant en instant sur sa bouche ne s'effaça pas tout-à-fait, mais ses paupières se mouillèrent bientôt de pleurs abondants, et ce contraste avait quelque chose d'horrible ; à mesure que je l'avais vue de plus près, j'avais mieux remarqué l'égarement de ses traits, la bizarrerie de ses ajustements. Elle portait en écharpe un mouchoir rouge comme nos officiers ; ses longs cheveux bruns, qui retombaient de côté et d'autre devant elle, étaient semés de soucis et de ces fleurs d'un violet foncé qu'on appelle, je crois, des ancolies ; ses bras, fortement hâlés par le soleil, sortaient à nu des manches courtes de sa robe noire ; ils étaient déjà maigres et flétris comme si la mort les avait touchés.

— Tu ne sais pas, Antoinette, me dit-elle, ces gens-là ont tué Mondyon, tué, tué... — Mondyon est mort ! m'écriai-je ; serait-il vrai ?

Elle prit la position d'un homme qui en met un autre en joue : — Pas comme cela, reprit-elle ; puis elle leva la main et la laissa retomber le long de son cou avec un éclat de rire affreux ; je ne comprenais pas bien ce geste, elle éclaircit mon doute en le recommençant ; le domestique qui la suivait inclina la tête d'un air affirmatif.

Mondyon ! mon pauvre Mondyon !... Je cherchais une épée, j'avais une robe, l'habit d'une femme !... Henriette elle-même n'était plus présente à ma pensée, mais elle s'occupait encore bien moins d'Antoinette et de tout ce qui restait au monde. Quand je relevai les yeux vers l'endroit où je l'avais vue, elle était déjà très loin. Elle avait repris le refrain monotone de sa chanson et sautillait de roc en roc au sommet de la montagne. Je tombai d'accablement sur celui qu'elle venait de quitter, et où ses pieds déchirés avaient laissé une trace de sang.

Mondyon est mort ! dis-je en mordant la terre ; mon père est mort ! ma malheureuse mère, que j'ai à peine embrassée, est morte avant le temps, morte dans un cachot... Tout ce que j'ai aimé dévoué à l'échafaud... sacrifié aux absurdes

rêveries de quelques forcenés... et j'ai des habits de femme ! Ô Adolphe ! vous avez des habits de femme, et vous ne manquez pas cependant des vêtements et des armes d'un homme ; tout cela est à votre disposition, et vous portez des habits de femme, et vous croyez jouir de votre force et de votre raison ! ah ! cette pauvre créature, cette femme privée de sens, qui vient de vous parler, qui vous mépriserait si elle savait qu'un soldat est caché sous les habits de la servante de ferme, Henriette est mille fois plus homme que vous : s'il lui restait, comme à vous, un morceau de fer qui pût donner la mort, elle vengerait Mondyon et ne pleurerait pas inutilement sur des malheurs qu'à votre place elle aurait dû partager. Voilà qui est bien, repris-je en me levant ; Thérèse est malade ; son père lui-même, qui a sur moi l'autorité la plus sacrée, a voulu que je vinsse auprès d'elle. Je la verrai, je la servirai, je m'assurerai qu'elle n'a plus besoin de ma présence, et je la quitterai demain, et j'irai mourir aussi ! Thérèse est tout mon bonheur, mais l'honneur est tout avant elle ! De quel droit vivrai-je quand ils sont morts ? et comment vivrais-je, grand Dieu ! daignerait-elle supporter les regards d'une faible et indigne créature qui

survit à ses amis, qui ose attester leur mémoire et qui n'a pas racheté leur sang ? Je m'arrêtai, je m'étreignis de mes propres bras, comme si mon père m'avait enveloppé des siens. Je me dis, avec une autorité qui ne venait pas de moi, qui appartenait à une puissance supérieure à ma volonté : Adolphe, allez mourir !... Le poids qui m'accablait diminua, mon cœur s'épanouit comme il doit le faire à la première volupté de la vie ; je sentis que j'agissais sur les faiblesses de mon âme d'une force irrésistible, et cette idée me pénétra d'une joie encore inconnue : je répétais à voix haute : Adolphe, allez mourir !... et je répondis : J'y vais.

J'arrivai à Sancy sans trouver personne, ou plutôt j'évitai quelques enfants qui gardaient leurs troupeaux sur les revers de la côte, et qui auraient pu me dire ce qui se passait. La porte était ouverte, les domestiques n'y étaient point. Thérèse couchait dans la seconde chambre, il y avait beaucoup de monde, les domestiques, les amis, les médecins auprès de son lit. J'entrai le plus doucement possible ; mais je remarquai qu'on parlait ; je m'avançai, sans précaution, jusqu'à l'endroit où elle devait me voir. Elle ne me vit cependant point ; je ne compris pas précisément

pourquoi ; une fille se pencha vers elle, et lui dit avec une expression singulière : Antoinette est arrivée !... – J'observai un mouvement, et j'entendis un cri sourd, un cri voilé qui ne me rappelait pas distinctement la voix de Thérèse ; elle se souleva sur son lit, et demanda : Où est-elle ? Ce n'était pas Thérèse comme je l'avais vue ; son teint était animé d'un éclat extraordinaire, qui contrastait avec la pâleur livide de son front ; ses yeux étaient tournés sur moi, et je ne trouvais pas ses regards. Je songeai à la petite vérole que je devais avoir eue peu de temps après ma naissance, à ce que m'avait dit ma mère, et dont je ne connaissais point les effets. Confirmé dans cette idée par un mot échappé à l'une des personnes qui étaient là, je fus frappé de la pensée que la petite vérole faisait quelquefois mourir, et que Thérèse avait une maladie mortelle : ce fut l'affaire d'un moment, mais ce moment usa tellement ma vie, que j'éprouvai que le bonheur même ne la prolongerait pas. – Oh ! n'approche pas, dit Thérèse, n'approche pas, si tu n'as pas eu la petite vérole !... – J'ai eu la petite vérole, lui dis-je en m'appuyant sur son lit, car j'avais peine à me soutenir, et en couvrant de baisers et de larmes sa

main qu'elle venait de m'abandonner : — J'ai eu la petite vérole. Je n'en étais pas bien sûr, et combien j'aurais voulu être sûr du contraire pour espérer de souffrir du même mal, et de courir les mêmes dangers !...

Thérèse avait pressé ma main ; elle l'avait portée sur sa bouche. Je l'avais embrassée aussi. Elle m'avait repoussé un peu. Ses lèvres étaient sèches et ardentes. Quand j'eus reposé, calmé le trouble de mon âme, je remarquai qu'il n'y avait plus personne autour de nous, et que Thérèse avait recouvert son visage de son drap. Je compris, je crus comprendre son intention. Je me révoltais contre l'idée qu'elle ne me croyait pas digne de la regarder et de l'aimer dans la laideur de sa maladie.

— Tu n'aimes plus ton Adolphe, lui dis-je à voix basse, puisque tu ne veux plus le voir. — Adolphe, dit-elle beaucoup plus bas, songe donc que tu te nommes... — Ils sont sortis, continuai-je. Il n'y a plus que toi et ton Adolphe que tu ne veux pas voir. Elle serra ma main, souleva sa tête et la laissa retomber sous ce drap qui la couvrait comme un linceul. Cette pensée me déplaisait. Je

voulus l'arracher, elle le retint. – Que je ne veux pas voir ! murmura-t-elle avec un sanglot qui me brisa le cœur. Dis que je ne peux plus le voir et que je ne le verrai plus. Thérèse n'est plus rien pour Adolphe qu'un spectre, que la tête du squelette qui roule dans les cimetières. Elle n'a pas d'yeux ! – Tais-toi, lui dis-je en la rapprochant de moi ; ton pauvre esprit s'égare ; il est affaibli et troublé par ton mal. S'il ne t'abusait toi-même, tu ne me tromperais pas si cruellement. Elle rejeta le drap et se tourna vers moi comme si elle m'avait regardé. Je ne lui vis pas d'yeux, mais je n'avais jamais remarqué les effets de la petite vérole, et je ne m'en formais qu'une idée vague. – C'est un accident commun, lui dis-je, qui ne dure qu'autant que la maladie et qui ne doit pas t'effrayer. Elle sourit, saisit mes doigts, les porta vers l'orbite de ses yeux et les appuya dans sa profondeur. Il était vide. Je tressaillis malgré moi, car j'aurais voulu lui dérober ce que j'éprouvais, mais j'avais les mains engagées dans les siennes ; elle les pressa vivement et puis les abandonna, comme si elle avait voulu me rendre la liberté. Je la devinai, je repris ses mains, je les retins avec force. Je pleurais amèrement. – Thérèse, m'écriai-je, que ceux

qui aiment comme vous sont heureux ! Qu'ils ont des liens souples et faciles ! Vous auriez abandonné Adolphe aveugle ! Elle voulut m'interrompre. Je continuai. — Adolphe que vous avez recueilli, que vous avez nourri, que vous avez sauvé, je n'ose plus dire, hélas ! que vous avez aimé ! vous l'auriez abandonné pour un malheur de plus ! votre pitié allait jusque là et pas plus loin ! Un coup de feu pouvait aussi m'enlever les yeux, et Adolphe alors n'avait personne qui l'aimât, qui le conduisît, qui reçût pour lui l'aumône de la charité ! C'est ainsi que tu m'aimais, c'est ainsi que vous aimez ! Oh ! j'espère bien que vous n'êtes pas aveugle ; mais, si vous l'étiez, cesserais-je, moi, de te voir et de vivre pour toi ! Dis-moi, pourrais-je te quitter sans mourir ! L'aveugle a un chien qui le précède, qui le sert, qui sollicite pour lui de l'attitude et du regard la charité des passants, un chien dont il est aimé ; et ce qu'il attend d'une brute, vous ne le demanderiez pas au cœur que vous avez choisi ! Non, Thérèse, tu n'as pas besoin d'yeux tant qu'Adolphe en aura pour veiller sur toi ; et quant à lui, s'il avait besoin d'être vu de toi, de toi seule à jamais, tu le pardonneras aux vanités de l'amour, mais là, dans ton cœur, ne le vois-

tu pas encore ? — Oh ! toujours, toujours, dit Thérèse. Oh ! je te vois mieux. Je ne t'ai jamais si bien vu : je vois jusqu'au pli de ton front, jusqu'au mouvement de ton sourcil, jusqu'à la petite cicatrice de ta lèvre supérieure, et je verrais cela plus longtemps que les autres femmes : mais pourquoi te lier à un cadavre ? Je te fais de la peine ! reprit-elle. Oh ! je connais bien mon Adolphe, et je ne renoncerais pas à lui sur la terre si je ne savais où le retrouver ! Mais je le retrouverai un jour pour ne m'en séparer jamais. Tu aurais beau faire, continua-t-elle en passant ses doigts dans mes cheveux, tu pourras vivre et aimer, c'est dans l'ordre ; mais ton éternité m'appartient tout entière. J'aurai alors, et pour toujours, ma beauté, ma jeunesse, mes yeux. En disant cela, elle couvrit de sa main la place où ils n'étaient plus. J'avais perdu la force de lui répondre. Je succombais sous le poids de ma douleur. Il me semblait que les larmes dont je mouillais sa main auraient dû parler pour moi ; mais ne pouvait-elle pas les prendre pour celles de la pitié, d'une pitié ordinaire et commode, comme celle qu'ont les autres hommes pour leurs semblables, et qui n'engage point la vie de celui qui l'éprouve ? Sa main d'ailleurs était si

pâle et si froide ! Elle pouvait être insensible à mes larmes. Je sentais qu'il me manquait un langage, que les signes perdus pour ses yeux, l'action de ma main peut-être perdue pour sa main qui lui répondait à peine, celle de mes paroles soutenue des exclamations vulgaires, des froids serments dont les amants se servent pour tromper, ne parviendraient pas sûrement à son cœur. J'aurais voulu ouvrir le mien, et que ses yeux un moment, un seul moment dessillés, eussent pu s'assurer que je ne la trompais pas. Oh ! je concevais dans cette idée une inexprimable volupté à mourir ! Dans cette impuissance de me faire entendre, je déchirais son drap de mes dents, j'y étouffais mes sanglots, j'y desséchais mes yeux en les comprimant avec force pour tarir les pleurs dont ils étaient inondés. Je désirais de les perdre ! – Veux-tu, lui dis-je, veux-tu que je les arrache, ces yeux qui te déplaisent, et que nous allions promener ensemble notre infirmité de ville en ville, à la merci du ciel et des hommes compatissants ? Dis, veux-tu que je sois aveugle, et que je détruise de deux coups de poignard ce faible et malheureux avantage que la nature trop injuste me donne aujourd'hui sur toi ? Alors on dira : Voilà les deux

amants, la maîtresse qui a perdu les yeux par la petite vérole, l'amoureux qui s'est aveuglé pour ressembler à sa maîtresse ; ils s'en vont par le monde fidèles et heureux, car leur bonheur consiste à s'aimer ; on le dira, n'en doute pas, et l'on prendra soin de notre misère !

– Je te comprends bien, me répondit-elle. Ce que tu dis là, je l'ai éprouvé tant de fois dans mon cœur, avant de penser que je deviendrais si malheureuse, et quand je m'imaginais que ce serait à moi à protéger, à soutenir, à embellir ta vie ! Mais ce sont peut-être les illusions de la jeunesse insensée pour qui tout l'avenir est dans une minute d'ivresse et d'égarement. Tu seras toujours tout pour moi, quoi qu'il arrive, car mon cœur n'aura jamais le funeste privilège de pouvoir changer. Je t'aimerai toute ma vie comme je t'ai aimé, parce que je te verrai toute ma vie comme je t'ai vu, et qu'aucune impression nouvelle ne pourra plus me parvenir par ces yeux éteints, parce que ma vie se composera toute des souvenirs du passé, et qu'elle n'aura plus de présent. Mais toi, si jeune et si longtemps condamné à être l'unique pensée d'une pauvre fille imparfaite, infirme, défigurée, es-tu bien sûr de ne jamais éprouver de lassitude et de

dégoûts ? Tu te fâches, continua-t-elle en souriant. Oh ! tu es un homme habile, plein d'expérience et de raison, et qui sait déjà toute l'existence, comme s'il y avait passé plusieurs fois ! Ne tourmentez pas cet amant de dix-sept ans de l'idée qu'il n'y a point de sentiments éternels, et que la contrainte d'une obligation rebutante peut fatiguer à la longue une âme que le bonheur même aurait ennuyée ! Écoute ! ne me promets pas tant. Je suis très exigeante cependant ; j'aime beaucoup, et il est naturel de beaucoup exiger de ce qu'on aime. Promets-moi, cet engagement peut se tenir, de me conserver ton amitié toute la vie ; promets-moi, quand tu en aimeras une autre, de ne pas me le dire, car je veux aimer tout ce que tu aimeras ; et celle-là, je sens que je ne pourrais pas l'aimer. Consens encore à me laisser vivre où tu vivras ; et, si je te deviens jamais un peu à charge, promets-moi de faire en sorte que je ne le devine pas. Voilà bien des sacrifices, mais je les comprends, et je les attends de toi. Je te dégage d'avance de tout autre serment. — J'allais parler, elle chercha ma bouche avec sa main et la couvrit fortement. Je me levai désespéré. Je marchai dans la chambre avec une sorte de fureur. Je vis qu'elle

était inquiète. Je revins. Je la touchai. – Thérèse, lui dis-je, mettons un terme à ces débats affreux. Vous dites des paroles de femme, et vous tuez votre ami. Savez-vous qu'il n'en coûte pas plus d'en finir ? C'est à l'éternité que tu en appelles ? Eh bien ! allons dans l'éternité ! et, si ton âme se révolte contre la mort, va, je me charge de tout. Ne frissonne pas ainsi. Dieu ne nous repoussera point. Il y a des actions fortes qui sont au-dessus de la capacité et des jugements de l'homme, mais que Dieu apprécie, et qui trouveront devant lui la grâce que la méprisable sagesse du vulgaire leur a refusée. Puisque notre existence sur cette terre est perdue, anéantie à jamais, et que tu ne comprends d'autres moyens de l'améliorer que des transactions qui nous humilieraient tous les deux, c'est un signe que Dieu est content, et qu'il nous rappelle à lui. Ne te persuade pas, Thérèse, que sa souveraine bonté accablerait de tant de maux deux âmes innocentes qu'il a formées avec prédilection, s'il ne voulait nous indiquer que le temps de nous en retourner est venu. Ne crains rien, Thérèse ! Si je trouve en moi assez de force pour ce que je conçois, c'est que cette force m'est donnée ; c'est qu'il était marqué dans les décrets du

ciel que nous mourrions ensemble, et que je te porterais dans mes bras à notre divin père, avant de prendre possession de toi pour l'éternité. — Adolphe ! cria-t-elle d'un son de voix qui annonçait la terreur ; et elle se releva avec effort, le bras étendu de mon côté. Je m'approchai pour la soutenir. Elle tremblait. Sa poitrine était gonflée, haletante. Elle s'aperçut que j'étais près d'elle, et retomba en frissonnant. — Fais ce que tu voudras de ma vie, me dit-elle. Dispose de ces derniers jours que Dieu m'accorde, si tu le veux ; mais ne me parle plus comme cela. Songe que je suis malade, et que tu me fais peur. Je pensai qu'en effet mon emportement avait pu aggraver son mal. — Je te fais peur, Thérèse ! Adolphe te fait peur ! Ah ! plutôt mourir mille fois que d'inquiéter ton cœur de la peine la plus légère ! Que dis-je ! plutôt mourir seul, et te perdre pour jamais ! Je ne ferai moi-même que ce que tu voudras ; et si tu te défies trop de ma constance pour être heureuse sur la foi de mes promesses, s'il faut l'épreuve de ma vie pour te rassurer, je me contenterai de te suivre, de t'épier de loin, de tenir mes yeux arrêtés sur toutes tes démarches, mes pensées attentives à toutes tes pensées ; je ne te fatiguerai pas de

l'obstination d'un sentiment auquel tu n'as pas la force de croire ; je ne t'en parlerai que lorsque tu ne pourras plus rien craindre de ces illusions de la jeunesse et des passions qui t'inspirent tant de défiance. J'attendrai pour te dire, me voilà, que le temps et le désespoir aient usé mes jours et blanchi mes cheveux. Je reviendrai alors près de toi, dévoué à ton bonheur comme aujourd'hui, et je te prouverai, en mourant à tes pieds du plaisir de t'entendre dire encore une fois que tu m'aimes, que vous vous étiez cruellement trompée sur mon cœur ! – Pendant ce temps-là, je baignais ses mains de mes larmes. Elle ne me repoussait plus. – Je le veux bien, dit-elle. Je croirai à tout ce que tu m'as promis. J'y croirai tant que tu le voudras. Si c'est une illusion, elle vaut la vie tout entière. Je serais bien folle de la repousser. Oui, je crois que tu m'aimes, Adolphe, que tu m'aimes telle que je suis et que tu m'aimeras toujours. Ne s'est-il pas trouvé des amants qui n'ont pas survécu à leur maîtresse ? un sentiment qui triomphe de la mort peut bien résister au malheur. Elle engagea ses bras dans les miens. Elle était tout-à-fait contre mon sein. Je craignais de l'incommoder, parce qu'elle souffrait partout. Je m'éloignai faiblement

en laissant ma bouche assez près de la sienne pour aspirer son souffle ; et, comme cette position était difficile à conserver longtemps sans une fatigue excessive, j'appuyai le haut de mon corps sur le lit, et peu à peu je m'y reposai tout entier sans qu'elle s'en aperçût. Cette idée me causa un horrible serrement de cœur. J'éprouvais un mélange inexprimable de douleur et d'ivresse à penser que j'étais couché avec Thérèse, avec Thérèse aveugle et mourante ; je comparais cela aux félicités que je m'étais promises, et je concevais profondément que la vie de l'homme ne peut pas embrasser toute sa destinée. J'étais sûr qu'il manquait beaucoup à la mienne, mais qu'elle ne finissait pas ici, et que Dieu ne m'avait pas donné seulement pour mon supplice une âme qui désirait le bonheur et qui comprenait l'éternité.

Depuis que je pouvais me rendre compte de mes actions, je n'avais jamais négligé de prier ; la nuit était déjà tombée. On savait que je veillerais Thérèse ; on avait apporté la lampe et les remèdes de la nuit. Je voulus me recueillir pour ma prière, et j'eus un instant d'inquiétude, parce que j'étais couché auprès d'une femme : mon cœur battit avec violence, et repoussa cette idée comme une

profanation. — Ô Dieu ! dis-je en moi-même, vous lisez dans mon âme, et vous savez si elle est indigne de vous ! cela me rendit un calme singulier, et qui changea en confiance tout l'effroi que le premier sentiment de cette apparence de faute m'avait inspiré. Je me plaçai plus près de Thérèse. Ses pieds étaient glacés ; je les réchauffai dans ma main. Elle dormait d'un sommeil inquiet, et le moindre frémissement de ses membres ne m'échappait point. J'étais du moins plus à portée de la secourir. Elle tournait souvent sa tête avec vivacité, en poussant de petits cris, en articulant deux ou trois syllabes confuses. Mon bras droit était engagé sous son cou depuis plusieurs heures. J'y avais senti d'abord un peu de malaise, ensuite de l'engourdissement, et j'avais fini par ne rien sentir. C'était un apprentissage de la mort ; et la mort est si peu de chose ! Si elle avait pu me gagner ainsi tout entier, si j'avais pu cesser d'être, sans cesser d'être lié pour toujours au corps de Thérèse, le néant lui-même ne m'aurait pas épouvanté à ce prix. Quand je m'aperçus qu'elle se réveillait par degrés, je m'éloignai doucement pour qu'elle ne sût pas que j'avais été si près d'elle, et que son âme innocente ne s'en alarmât point. —

Est-ce toi ? me dit-elle. — Oui, lui répondis-je en l’embrassant. — Est-il jour ? reprit-elle. Je ne m’attendais pas à cette question, elle me déchira. — Pas tout-à-fait, lui répliquai-je avec un trouble dont elle devina le motif. — Je veux, dit-elle, que tu t’exerces à soutenir cette idée, et que tu corriges mes erreurs avec autant de sang-froid que si elles ne te rappelaient pas une époque qui est passée pour ne plus revenir. Moi-même, en me réveillant, j’ai failli céder à cette impression. Je ne te voyais pas ; mais tu me touchais, c’était toi, bien toi, et j’ai oublié l’autre pensée comme une chose étrangère à ma vie. Il y a parmi les créatures de Dieu beaucoup d’êtres qui sentent et qui ne voient pas. Nous ne plaignons cependant pas leur malheur, parce que nous regardons cela comme naturel à leur espèce ; mais un être privé de l’avantage de voir, qui verrait cependant par les yeux d’un être semblable à lui, d’un être qui l’aime et qui en a soin, nous jugerions qu’il est infiniment favorisé sur la terre. Qu’importe, en effet, que je ne voie pas, si toi, qui es la forte et la grande moitié de mon existence, tu vois pour nous conduire et pour nous faire vivre tous deux ? — Je m’apercevais à cette exaltation de sentiments et de langage,

qu'elle était animée par la fièvre. J'imprimai mes lèvres sur ses doigts pour lui témoigner que je prenais plaisir à l'entendre, et que ce qu'elle disait était dans un parfait accord avec mes pensées. — C'est un étrange commerce que l'amour, continua-t-elle, un commerce où celui qui donne le plus est toujours le plus favorisé, et admire les grâces que la fortune t'a faites ! Tu seras tout entre nous deux, et moi je ne serai rien ! rien absolument ! — Tu te trompes, lui dis-je, en affectant d'entrer pour lui plaire dans les rêves de son imagination, car tu seras toujours la pensée qui nous animera tous deux, et moi je ne serai que le corps qui lui obéit. — Cette idée lui sourit beaucoup. — Voilà, dit-elle, qui est digne de ton cœur. Il y aura une âme et un corps ; mais l'âme, ce sera encore toi, car je sens que toute la mienne est passée en toi, et que hors de toi je n'en ai plus... Dieu me le pardonne, mon ami ! mais il n'y a que lui qui puisse nous redonner l'un à l'autre comme nous étions. Il paraît qu'ici c'était fini, et qu'il nous gardait, comme tu disais hier, pour la vie de l'avenir. J'ai fait là-dessus un rêve étrange cette nuit. Elle remarqua que j'écoutais : elle rit. — Tu n'as pas beaucoup de confiance aux rêves, n'est-ce pas ? Je

pressai encore ses doigts qui étaient croisés dans les miens. — Imagine-toi, reprit-elle, que je me suis retrouvée telle que j'étais quand tu m'as vue pour la première fois. J'étais conviée à un beau festin avec Henriette (je ne lui avais point parlé d'Henriette), et avec nous il y avait deux officiers. Je me figure que c'était un repas de noces. L'un des officiers, c'était toi. Je regardais avec étonnement comme ta physionomie s'était animée d'une expression martiale et terrible, sans perdre cette expression de douceur pour laquelle je t'ai aimé, car tu avais toujours la tendresse de ton regard, la timidité de ton sourire, et je me réjouissais d'avoir touché un cœur si modeste et si fier. L'autre officier, ce devait être Mondyon. Je le voyais à peu près comme tu me l'as dépeint, gai, mutin, boudeur, emporté, mais digne un peu d'être aimé de mon Adolphe. Nous étions d'une joie folle comme de pauvres jeunes gens qui se croient heureux, et qui croient que le bonheur est une chose durable. Tout-à-coup je relevai les yeux vers Henriette, parce qu'elle chantait. Je fus surprise et épouvantée : elle était si pâle, si malade, si tristement vêtue. Oh ! si tu l'avais vue comme cela ! Saisie de douleur, je me retournai vers vous ; Mondyon et

toi, vous aviez les yeux fixes, immobiles, éteints. Vous ressembliez à ces images moulées de plâtre ou de cire, auxquelles il ne manque pour faire illusion que le mouvement de la vie. Vous ne viviez pas, car tu ne me regardas point, ou tu n'eus pas l'air de me voir ; et c'était une chose hideuse à considérer, parce que vos têtes ne paraissaient plus appartenir à votre corps, et qu'elles ne s'y rattachaient que par je ne sais quelle ligne sanglante.

Après m'avoir dit cela, Thérèse resta extrêmement abattue. Je cherchais inutilement à dissiper les idées qui la tourmentaient, parce que j'en étais poursuivi moi-même, mais j'essayais de lui faire croire que j'étais tranquille, quoique ma voix fût altérée et tremblante. Enfin le jour était venu ; Thérèse avait demandé un confesseur, et je désirais qu'elle s'entretînt avec un homme qui aurait de l'autorité sur son âme, dans l'espérance qu'il en résulterait pour elle un peu de consolation. Quelque bruit que j'entendis au dehors m'apprit qu'il était arrivé. J'en avisai Thérèse, j'ouvris, et je me plaçai auprès de la porte ; le prêtre passa devant moi sans me regarder. C'était un homme d'une petite taille et d'une physionomie commune, qui avait tout au plus trente-six ans ; ce-

pendant ses cheveux étaient déjà rares et blanchis. Il y avait dans ses traits une expression singulière et pénible à voir, celle du courage qui commence à être usé par la douleur, de la patience qui cède sous le poids des souffrances de tous les jours, des forces du corps qui vont manquer au dévouement de l'âme, et qui ne se soutiennent encore un moment qu'à la faveur de cet enthousiasme de la vertu, ou de ce sentiment de la foi qu'on appelle aujourd'hui le fanatisme. Il marchait avec peu d'assurance, et en s'appuyant contre les ais de la boiserie, car il était très fatigué, très malade, et il ne paraissait depuis longtemps dans les lieux habités que pour y porter les secours de son ministère. Ses habits n'annonçaient point le sacerdoce de la religion proscrite. C'était ce mélange de vêtements divers qui indique un costume étranger à celui qui le porte, et dont il n'est redevable qu'à la charité. Je passai le seuil de la chambre, et je m'arrêtai au dehors ; il ne me parvenait de l'intérieur qu'un murmure sourd et confus, mais que j'aimais à entendre, parce qu'il me prouvait du moins l'existence de deux personnes. Les autres domestiques s'étaient mis à genoux avant moi ; la grand'mère avait fait rouler sa chaise

longue au milieu d'eux, et comme elle ne pouvait s'agenouiller parce que ses jambes étaient immobiles, elle se penchait sur ses mains croisées, en implorant l'assistance de Dieu avec des larmes et des sanglots. Je défaillis ; je suivis de la main le montant de la porte contre lequel j'étais appuyé, et quand je fus à genoux, je m'y retins fortement en y collant mon visage et en enfonçant mes doigts dans les inégalités des moulures. J'avais le sentiment que la pensée de Dieu s'arrêtait un moment sur la petite ferme de Sancy, et que mon âme était en sa présence. J'aurais voulu faire un vœu ; je ne sais quelle inspiration secrète me disait qu'il ne serait point agréé, et que ce jour n'était pas un jour de promesses, mais un jour de sacrifices.

Je ne pus me lever que lorsque le prêtre sortit ; il essuyait une larme.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta tout-à-coup et nomma Antoinette ; je me présentai. — Mademoiselle vous demande, dit-il en me regardant fixement d'un air d'abord triste et austère, mais qui s'éclaircit peu à peu. Ensuite il se rapprocha vivement de moi, pressa ma main entre

ses mains, et me donna sa bénédiction. Tout le monde le regardait avec étonnement, car j'étais seul à le comprendre. Je crus deviner que la bénédiction et le serrement de main de ce saint prêtre n'étaient qu'un ajournement à quelque prochain rendez-vous, dans un monde où nous étions attendus. Cette pensée me donna un peu de force, parce que les apparences de la mort s'embellissaient pour moi de tout ce que j'avais perdu, de tout ce qui me restait à perdre dans la vie. J'entrai à pas posés dans la chambre de Thérèse ; je croyais cependant la trouver éveillée, et je fus étonné de son immobilité. Un petit mouvement de sa tête qui était relevée sur son oreiller, et qui était animée d'un coloris très vif, quoique les traces de sa maladie n'y parussent presque plus, me décida à m'approcher davantage. Elle m'appela d'une voix basse ; je me précipitai à genoux auprès d'elle, et je pris sa main qui tombait de son lit pour y appliquer mes lèvres. Elle était extraordinairement froide ; inutilement j'essayais de la réchauffer de mon souffle ; l'ardeur même de ma bouche ne pouvait y rappeler la vie. Thérèse m'appela encore en essayant d'élever la voix. — Je suis là ! m'écriai-je, ne m'entends-tu pas ? Elle pa-

rut étonnée. — Je t'entends bien, me répondit-elle, mais je ne te sens point. Je me levai, je plaçai mon visage très près du sien, au point de l'effleurer de mon haleine. — Comme cela, dit-elle, je suis plus sûre que tu es auprès de moi. Tu peux même m'embrasser une fois comme ta sœur et ton épouse. On me l'a permis tout-à-l'heure, et on m'a dit que Dieu n'était point irrité contre nos amours depuis que tu es revenu. Je l'embrassai. — À la bonne heure, reprit-elle, ceci n'est pas un péché ; cela ne fait pas le mal du baiser de l'églantine, — Ô ma Thérèse, lui dis-je, cette fois-là, c'est moi qui étais coupable ! — Garde-toi bien de le croire, interrompit-elle vivement, car il n'y a encore que moi qui ai racheté quelque chose.

Je m'aperçus que sa voix s'embarrassait, que sa poitrine se soulevait et s'abaissait plus fréquemment, que sa respiration devenait courte et douloureuse. — Ne parle pas comme cela, repris-je, tu te fatigues et tu souffres. Je n'ai pas besoin d'entendre tes pensées. À mesure qu'elles se succèdent dans ton cœur, elles parviennent au mien. Elle se tourna vers moi en souriant ; j'appuyai bien doucement ma tête sur son épaule, et je collai mes lèvres à son cou. Elle frémissait contre moi.

— As-tu bien mal ? lui demandai-je. — Au contraire, me répondit-elle, je me sens mieux. Elle frémit encore, et sa tête tomba tout-à-fait sur la mienne ; je ne sais pas ce que j'éprouvai ; je ne me rendis compte de rien. Seulement je sentis qu'elle saisissait mes cheveux avec ses dents, et au même moment mon cœur se glaça et mon sang se figea dans mes veines. Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit ; je n'avais de mon existence qu'une idée purement physique, l'impression d'une douleur vive à la place où un instant auparavant j'avais senti se serrer les dents de Thérèse ; j'y portai la main ; mes cheveux avaient été coupés en cet endroit. Thérèse était morte.

Je n'avais jamais essayé mon courage sur cette supposition. Elle ne s'était pas présentée à mon esprit ; je fus étonné de vivre, et plus étonné d'être calme. Je me levai, je pris le mouchoir qui contenait mes habits vendéens ; je le mis à mon bras comme quand j'étais arrivé à Sancy, et je marchai d'un pas ferme vers la porte de la maison. Il fallait passer devant celle de Thérèse qui la touchait, mais elle n'était qu'entr'ouverte. Il y avait tout à l'entour des gens qui pleuraient et qui priaient. En dedans on voyait un peu de lumière.

Ma première pensée fut d'entrer et de mourir là ; mais cet égarement ne dura qu'une minute. La présence d'un jeune homme caché pendant six mois sous des habits de femme dans la maison de Thérèse pouvait nuire à sa mémoire, et le nom de cet homme aurait perdu la famille de Thérèse, s'il était reconnu pour un proscrit. D'ailleurs le suicide, auquel je n'avais pas encore pensé, devait être un grand crime devant Dieu, et ce crime pouvait m'interdire jusqu'au seul bien dont l'espérance reste au chrétien dans ses malheurs, celui de revoir dans un autre monde les êtres chéris qu'il a perdus. Cette idée me fit tressaillir parce qu'elle se présentait à mon esprit pour la première fois, et que j'avais été près, en cédant à mon premier mouvement, de sacrifier tout mon avenir, et de perdre Thérèse dans l'éternité pour n'avoir pas eu la force de lui survivre quelques jours dans le temps. Pendant que je faisais ces réflexions, je franchissais la dernière porte de la ferme, pour suivi des cris et des gémissements qui s'élevaient au dedans : — Ah ! ma fille, ma belle Thérèse, ma bien-aimée, criait la grand'mère, je ne te verrai donc plus jamais, jamais !... — Et sa voix s'étouffait dans les sanglots. — Pourquoi jamais ? disais-je

dans mon cœur. Ah ! moi, je te verrai bientôt, bientôt, je te verrai toujours, toujours !... et cette conviction me rendait je ne sais quelle force, parce que toutes mes facultés étaient absorbées en elle. Mes sens m'y confirmaient eux-mêmes tout enveloppés qu'ils étaient encore des ténèbres de la vie. Je suivais des yeux un fantôme brillant qui m'appelait à sa suite. J'entendais retentir une voix forte qui me répétait : Bientôt, bientôt, toujours, toujours. Et quand je lui demandais si elle ne me trompait pas, elle me répondait à cris multipliés comme une voix en colère. Cela ressemblait à un commencement de délire, et j'invoquais comme le suprême bonheur un délire non interrompu qui me délivrerait sans retour des souvenirs du passé.

Le soleil se couchait ; je gravis le sentier de la Croix, et quand je fus au haut de la montagne, il n'y avait plus assez de jour pour que je distinguasse encore la maison, mais ses quatre cheminées blanches se dessinaient dans l'obscurité croissante de la nuit, et présentaient quelque image d'un monument funèbre. Je me tournai de ce côté, et je cherchai une longue suite de bancs de rochers que j'avais remarqués quelquefois et qui se projetaient en corniche saillante sur le pré-

cipice. Je me couchai en cet endroit les yeux fixés sur le lieu où devait être le corps de Thérèse, et je priai Dieu avec une vive abondance de cœur que je pusse tomber de là dans mon sommeil. Cependant je ne pleurai point. Je n'avais pas dormi la nuit précédente ; mes sens cédaient à un accablement invincible ; je m'y abandonnai ; mais le sommeil que je goûtai n'était pas un sommeil de repos. C'était une succession de pensées tumultueuses et fantastiques, de rêves pénibles et hideux. Je m'imagine que si la Providence accorde quelque relâche au supplice des damnés, c'est ainsi qu'ils doivent dormir. Quelquefois je me persuadais qu'on s'était trompé sur les apparences de la mort de Thérèse, et qu'elle n'était pas effectivement morte, mais qu'elle était malade et mourante, et pourtant cela me consolait. Je faisais un effort pour me réveiller afin de courir la rejoindre, et à peine j'y étais parvenu que l'horrible vérité se ressaisissait de mon cœur. Je criais, elle est morte, et je retombais dans mon assoupissement à défaut de forces suffisantes pour entretenir ma douleur dans toute sa puissance. Un instant après, des éclairs effleuraient mes paupières, j'entendais un bruit comme celui du tonnerre, et je voyais Thé-

rèse qui s'envolait sur des ailes enflammées ; mais elle se détournait de moi, et je me réveillais en l'appelant ; c'est ainsi que je passai cette nuit. Quand le soleil fut levé, je m'assis sur le roc, et je regardai Sancy. Un peu plus d'une heure après, j'aperçus quelque mouvement, et je crus distinguer trois ou quatre hommes qui sortaient de la ferme et qui emportaient quelque chose. Alors je me levai, parce que je compris que tout était fini ; je me dirigeai vers un endroit écarté de la forêt voisine ; je m'y dépouillai des habits de Jeanette ; je repris mon uniforme, et je suivis au hasard la première route qui s'offrit à moi. Je marchai plusieurs heures sans rencontrer personne, ou sans exciter d'autre sentiment que la surprise. Enfin, arrivé aux portes d'une ville dont j'ignore le nom, je fus arrêté par des soldats et amené en prison. Huit jours se sont passés depuis. On me juge demain.

PRÉFACE À ADÈLE¹.

Nous sommes loin de l'époque où le lecteur désirait dans les romans ces développements habilement ménagés qui augmentent l'intérêt d'une action de toutes les circonstances qui la préparent ; ces détails de mœurs et de caractères qui rendent présentes à l'esprit les choses et les personnes ; l'attrait extraordinaire et piquant des combinaisons libres de l'imagination, concilié à force d'art avec la vraisemblance de l'histoire. La génération actuelle, impatiente de sensations fortes et variées, se soucierait peu de trouver dans

¹ Cette préface a été composée pour la première édition d'*Adèle*.

les productions de l'esprit cette heureuse mesure, cette exquise bienséance de composition, ce fini si pur et si délicat de style, qui distinguent les inimitables romanciers de la France et de l'Angleterre, les Lesage et les Fielding, les Rousseau et les Richardson. L'âme ne se déplace guère de sa situation habituelle que pour changer l'ordre de ses émotions, pour en renouveler l'espèce, pour s'en distraire par des émotions plus puissantes ; et il est certain que les émotions purement sociales de notre siècle ont dû nous rendre extrêmement difficiles sur les émotions romanesques. Maintenant, si notre curiosité blasée par une incroyable variété de tableaux qu'elle n'a point cherchés se décide à chercher quelque chose hors de la sphère des idées positives, il est naturel qu'elle s'attache moins aux faits qu'aux passions, aux circonstances matérielles d'un récit qu'au sentiment indéfini qu'il fera naître, aux aventures vraies ou fausses d'un personnage indifférent qu'à je ne sais quelles *idéalités* qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou moins avec les besoins, les affections, les illusions du grand nombre, dans les âges malheureux de la société. Cet ordre d'idées est ce qu'on appelle depuis

quelque temps *le vague* en littérature, et il résulte d'un grand vague dans la morale, dont la littérature est l'expression écrite. Voilà ce que j'avais à dire pour justifier le genre de cet ouvrage, où l'on ne trouvera que des caractères indiqués, que des faits entrevus, que le cadre défectueux d'un ouvrage plus que médiocre que je n'avais ni le temps, ni le talent, ni la force de faire meilleur.

Comme c'est mon héros qui parle avec toutes ses erreurs et toutes ses passions, je demande seulement au lecteur la permission de parler de lui. Gaston n'appartient plus à l'âge des illusions. Son cœur n'est pas fatigué, mais il est exercé par l'expérience. L'habitude des chagrins l'a rendu sombre et timide. L'habitude des méprises l'a rendu défiant. Il est comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert. Il craint des émotions nouvelles, parce qu'il n'a jamais gagné au changement ; mais il en éprouvera nécessairement, parce qu'il y a des âmes qui en ont besoin et qui en cherchent en dépit d'elles-mêmes. Sa sensibilité s'est refroidie à défaut d'aliments. Il la croit éteinte. Son style même sera plus simple, plus négligé qu'à l'ordinaire. La poésie des expressions se décolore avec la poésie des sentiments. Cependant la pre-

mière étincelle qui viendra ranimer ce volcan fera jaillir de son sein des éclairs plus menaçants qu'autrefois. Ce ne sera plus une suite non interrompue d'idées et d'actions véhémentes, une manière continuellement violente d'être et de sentir ; ce seront des mouvements rares, mais impétueux et terribles, qui toutefois n'aboutiront jamais au mal absolu, exception distinctive et certaine en faveur des passions qui prennent leur source dans une organisation élevée. Je ne me défendrai pas d'avoir affectionné ce caractère, et je ne dirai pas les raisons particulières qui m'ont décidé à le peindre sous plusieurs aspects différents. L'intérêt que j'y prenais malgré moi n'excuserait pas la multiplicité de mes essais. Pour avoir vécu dans un ordre de sensations heureusement peu commun, on n'a pas acquis le privilège de faire de mauvais romans.

Celui-ci exige une justification plus spéciale. Avec un cœur droit, mais très exalté, Gaston n'a pu se défendre de l'influence de l'esprit de paradoxe qui a présidé à l'éducation tout entière des dernières générations. Cet esprit se développe en raison de la situation de Gaston, quand le bonheur de sa vie vient à dépendre d'une règle de

convenance sociale, et qu'il sent la possibilité de justifier à ses propres yeux une faute par un sophisme. Il n'y a rien à conclure d'un roman, et surtout des opinions d'un personnage de roman, qui n'est pas donné pour éminemment raisonnable, contre des bienséances publiques dont la raison des siècles a reconnu l'importance. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qu'on accusera d'être uni d'intention aux hommes qui déclament contre certaines conséquences par aversion pour tous les principes, et qui ne combattent, dans le fantôme de la noblesse actuelle, que l'existence encore positive de la monarchie. Il faut avouer que ce genre d'agression n'aurait jamais été plus déplacé.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il importe fort peu au public que j'aie fait tel ou tel roman, mais il m'importe infiniment de n'avoir fait que les miens. Puisque mon nom, auquel je ne croyais pas tant de crédit, a pu devenir pour quelques libraires un objet de spéculation, je saisis cette occasion de déclarer que ce dernier ouvrage est, avec *Jean Sbogar*, *Thérèse Aubert*, et les volumes publiés chez M. Gide sous le titre de *Romans, Nouvelles et Mélanges*, tout ce que j'ai fait en ce genre. Ces faibles écrits ne méritent certainement pas

mieux d'être avoués que ceux qu'on a trouvé bon de m'attribuer ou qu'on m'attribuera dans la suite, mais ils sont de moi.

ADÈLE.

GASTON DE GERMANCÉ À ÉDOUARD DE
MILLANGES.

Germancé, le 12 avril 1801.

Je te sais bon gré, mon cher Édouard, de m'avoir suggéré cette idée. Accoutumé à partager avec toi toutes mes peines et tous mes plaisirs, à puiser dans ton cœur toutes mes consolations et toutes mes espérances, à ne me croire sûr de la possession d'une pensée ou d'un sentiment qu'autant que tu t'y trouves associé en quelque chose ; et maintenant, séparé de toi par la force des événements, jeté sur un nouveau théâtre et au milieu d'une existence nouvelle, il m'en coûterait

trop de ne plus savoir où déposer chacune des émotions que cet ordre de choses me destine. Nous avons heureusement pourvu à la tristesse de cette vie solitaire, en nous prescrivant de tenir un compte fidèle de nos journées, de nos aventures, de nos projets, de nos secrètes et douces rêveries, de manière que chacun de nous, en recevant à la fin de chaque mois le journal sincère de son ami, puisse encore s'identifier avec lui comme autrefois, revivre toutes ses heures et se rendre toutes ses actions présentes. Il n'y a point de temps, point de distance dont cet échange continuél de secrets, dont cette confiance de tous les moments, ne doivent abrégér l'espace, point d'absence dont elles ne doivent diminuer la rigueur.

Nous avons prévu que le calme de ton caractère, la douceur de tes mœurs et la gravité de ton esprit, t'assureraient des jours simples et tranquilles, dont les orages du monde troubleraient peu du moins la paisible uniformité. L'exaltation de ma tête, l'ardeur de mes passions, mon penchant à l'enthousiasme, et peut-être à la folie, comme tu dis quelquefois, t'ont donné lieu de conjecturer que mes récits seraient bientôt plus variés et plus animés que les tiens. D'après ce cal-

cul, tu serais chargé de la partie philosophique, de la partie raisonnable de notre correspondance, et je te fournirais un journal romanesque assez extravagant. Ne compte pas là-dessus. L'hypothèse était fondée en vraisemblance dans le passé ; elle est fausse, elle est certainement fausse pour l'avenir.

J'ai vingt-huit ans, mon Édouard, et, ce qui est rare à cet âge, l'expérience d'une douzaine d'années de malheurs. J'ai vécu vite, parce que ma sensibilité, qui était ma vie, s'est usée en essais infructueux et en affections stériles. Les calamités de la révolution, les dangers de la proscription et de la guerre, les agitations toujours renaissantes d'une vie incertaine et mobile, des pertes bien multipliées, bien vives, bien douloureuses, tout cela, sans doute, a pu imprimer à mon organisation, à mon caractère, au mouvement de mes pensées, au tour de mes expressions, je ne sais quoi de singulier, d'inusité, de bizarre, cette espèce d'exagération dont tu blâmes avec tant de raison les écarts ; mais, en vérité, je n'avais besoin que d'être rendu à la nature et à moi-même, que de me trouver libre de toutes les impressions étrangères qui fatiguaient mm cœur, que de rentrer

dans le repos délicieux de la solitude, et dans le cercle des devoirs faciles, pour me renouveler. Tu ne saurais croire de quelle tranquillité je conçois l'espérance, depuis que j'ai repassé le seuil du vieux château paternel et que je parcours de l'œil, à travers la croisée de ma petite chambre natale, ces bois, ces champs magnifiques, ces belles pièces de verdure, lieux si familiers et si chers à mon enfance.

Ma mère m'a reçu avec tendresse, mais avec une tendresse mêlée de ces airs de faste et de cérémonie que tu lui connais, et qui refoulent, pour ainsi dire, jusques au fond de l'âme, un sentiment prêt à éclater. Qu'il est cruel, Édouard, de ne pas pouvoir exprimer ce qu'on éprouve à une personne que l'on aime et qu'on a le droit d'aimer, de ne pouvoir lui dire qu'on l'aime, sans violer une bienséance ! Je me suis contenu.

Il m'a fallu recueillir toutes mes forces d'homme pour visiter l'appartement de mon père, l'endroit où je l'ai quitté, où j'ai reçu ses dernières instructions et ses derniers embrassements, celui d'où il me suivit d'un regard si triste et si doux ! et où cependant j'espérais le revoir et l'embrasser

encore, quand j'aurais payé ma dette au prince et à la patrie. Quel père j'ai perdu en lui ! tu le sais, toi qui as pu apprécier la grandeur de ses qualités, l'élévation de son esprit, la pureté, la simplicité de ses mœurs, et cette philosophie calme et religieuse qui le rendait si supérieur à l'adversité, que toutes les vicissitudes fâcheuses paraissaient pour lui des sujets de triomphe. Dieu n'a pas permis qu'il m'assistât plus longtemps de ses conseils, et qu'il me guidât plus avant parmi les écueils de la vie. Il m'a laissé seul sur cette terre, et je sens que cette idée, la conviction de l'abandon total où me voilà, est près de briser mon cœur. Je te quitte un moment pour pleurer.

Le 17 avril.

Je me suis tracé un plan de vie auquel tu ne t'attends guère. D'abord, mon intention est de voir très peu de monde, le moins de monde possible. Je veux me retremper, me refaire tout en-

tier, et j'ai besoin pour cela de recueillement et de solitude.

Tout mon domestique se borne à Latour, que tu connais, à ce brave Latour, qui a fait avec moi les campagnes de la Vendée, et qui est moins un domestique qu'un camarade sûr, qu'un ami fidèle, dont mon cœur ne pourrait plus se passer. Sa présence d'esprit m'a sauvé la vie dans deux occasions, où il se distingua d'ailleurs par des prodiges de valeur qui lui attirèrent l'amitié des officiers, l'estime de l'armée, et qui l'assimilèrent à mes yeux à ce que je connais parmi les hommes de plus noble, de plus généreux, de plus éminent. S'il avait désiré un autre état, un autre genre d'établissement, j'étais heureusement assez riche pour le lui donner. Il est ici par choix.

Comme il est difficile de vivre longtemps sans occupations, ou plutôt comme je ne peux me passer de contracter, de temps en temps, quelques goûts plus ou moins vifs pour me distraire de vivre, je suis revenu à la botanique, autrefois ma plus douce étude. Je vais recommencer mes herbiers détruits, et renouer connaissance avec ces riches familles de végétaux, parmi lesquelles une

longue inhabitude m'a rendu presque étranger. Est-il besoin de te dire quelles jouissances inexprimables me procurent ces heureux souvenirs auxquels se lient tant de souvenirs délicieux, et tant d'harmonies charmantes ? Privilège enchanteur des plaisirs simples et purs de l'adolescence, qu'on ne puisse en réveiller un seul sans qu'ils viennent tous se rattacher à lui pour l'embellir encore !

Puis-je retrouver, par exemple, cette jolie pervenche, si aimée de Rousseau, sans me rappeler qu'à ton premier voyage dans nos campagnes nous aimions à la cueillir sur le revers frais et ombragé de ce petit bois, en mémoire d'un écrivain dont nous adorions les ouvrages ? L'ancolie n'est pas rare dans les terres légères et sablonneuses à la lisière des forêts, mais Lucie, que je pleure toujours, l'aimait par-dessus toutes les fleurs. Une églantine frappée des rayons brûlants du midi, ou pendante à un rameau brisé par l'orage, me représentera celle que Fanny m'avait donnée, et qui se dessécha, qui pâlit ainsi sur mon cœur. Un bosquet de sorbiers me fera souvenir de ceux que j'arrondis en berceaux sur le passage de Victoire ; et jamais je ne verrai, ô le plus joli des arbres ! tes

petites feuilles ailées, si fines et si légères, et tes larges corymbes de fleurs blanches ou de fruits pourprés, sans le sentir encore brûler mes lèvres et mon sang, le premier baiser de l'amour que je reçus sous ton ombrage !

Le 18 avril.

J'occupe la dernière chambre de l'aile droite du château, celle qui donne sur cette pièce d'eau circulaire où nous avons tant navigué dans notre enfance.

Il n'y a de luxe dans mon ameublement que deux tableaux, le portrait de mon père et le tien, un forte-piano et quelques livres. J'ai fait de grandes économies en ce dernier genre surtout, car je suis convaincu qu'à part un très petit nombre, les livres ne sont bons qu'aux oisifs et à certains esprits paresseux, qui ne pensent point sans véhicule. Je vais plus loin ; la *Bible* est le seul corps d'ouvrage absolument indispensable que je

connaissance, et il me semble qu'en la donnant à l'homme, Dieu a tout fait pour les besoins de son intelligence. Aussi ai-je conservé l'usage d'en lire tous les soirs un chapitre, suivant la situation de mon cœur. Tout-à-l'heure, par exemple, l'imagination enchantée par mille rêveries pastorales qui m'ont bercé dans le cours de ma promenade, j'égarais mes pensées sous les tentes des patriarches ou parmi les moissonneurs de Bethléem, et j'assistais en idée aux fiançailles de Ruth.

J'ai rabattu quelque peu de mon enthousiasme pour Ossian, et même pour Shakespeare. En général, je m'affranchis autant qu'il est en moi de l'influence des sentiments romanesques, sans chercher cependant un genre d'illusions mille fois plus misérable dans ces superbes vanités de la philosophie qu'on appelle des connaissances positives, comme s'il y avait quelque chose de positif sur terre, et comme si le peu que Dieu nous permet de voir dans ses ouvrages était autre chose qu'une pâture livrée à l'orgueilleuse ignorance de l'homme déchu.

Je ne puis me passer de quelques méthodes de botanique ; mais, comme la collection de mes

espèces ne deviendra jamais fort considérable, je m'en tiens maintenant aux méthodes les plus anciennes et les plus simples. Je trouve que les hommes des temps passés avaient de la nature des idées bien plus belles et bien plus touchantes que nous, et que cette manière religieuse et intellectuelle de pénétrer dans ces mystères, qui distingue nos vieux écrivains, valait bien les stériles avantages que nous retirons du perfectionnement de l'analyse. Les hommes des siècles éclairés ressemblent à des enfants qui rompent leurs joujoux pour savoir le secret de leur construction ; l'instrument brisé, que reste-t-il ? un ressort d'acier, un morceau de verre, un grelot : quant à la merveille, elle n'y est plus.

Le 21 avril.

Me renouveler ! disais-je l'autre jour ; hélas ! si je pouvais seulement me distraire... ou m'oublier !... Je ne désire pas, je n'espère pas le

bonheur, mais un repos durable et profond, une liberté sans réserve. Je te l'ai répété souvent, je ne hais pas la vie pour les choses qu'on y trouve, et qui, en général, m'attachent et me retiennent. Je comprends ses illusions ; je les chercherais volontiers. Je hais la vie telle que les hommes l'ont faite, comme une obligation mutuelle, comme un devoir social qui soumet mon indépendance à des intérêts reconnus, à des conventions établies sans moi. Je la hais, comme tout ce qui n'est pas spontané dans la volonté d'une créature sensible, forte et intelligente que Dieu a daigné former à son image. Conviens qu'il est affreux de penser que vivre n'est pas une action libre, et que l'âme est condamnée d'avance à l'existence... que dis-je ? à l'immortalité, sans y avoir consenti...

Cette disposition d'esprit où je suis tombé depuis quelques jours, m'a cependant procuré une émotion douce, une émotion d'autant plus agréable, qu'elle ne m'est pas bien familière. Ma mère, alarmée de ma mélancolie, a fait quelques frais pour en pénétrer le motif, et pour opposer aux peines de mon cœur le charme des consolations et des espérances. J'ai tressailli d'une joie involontaire en pensant qu'elle m'aimait assez

pour me plaindre, et puis j'ai regretté amèrement de lui avoir donné un sujet de chagrin si peu fondé ; car je serais bien embarrassé de m'expliquer à moi-même ce qu'elle appelle ma douleur. Croirais-tu qu'elle a supposé que l'amour... l'amour !... de misérables illusions d'enfant, dont j'ai tant de fois reconnu la frivolité !... l'amour !... Ah ! sans doute, j'aime les femmes dans leurs brillantes harmonies avec la nature, comme un des ouvrages les plus enchanteurs, comme un des plus séduisants ornements de la création ; je les aime comme les fleurs, comme j'aimerais des créatures animées et pensantes qui auraient, dans le développement de leurs idées et de leurs sentiments, la grâce, la délicatesse des fleurs. Il y en a quelques-unes que je distingue davantage, et j'éprouve alors le besoin d'occuper leur esprit ou d'intéresser leur cœur. Si un de leurs regards tombe sur moi, s'il se rencontre avec les miens, je sens, comme autrefois, mon cœur battre plus vite, mes yeux se troubler, mon sang tourner dans mon sein ou monter à mes joues, mes nerfs ébranlés par je ne sais quel mélange vague et doux de honte et de plaisir, d'inquiétude et de tendresse. Je me souviens en effet du temps... Quel homme n'a pas été en proie

à son tour aux erreurs de l'adolescence frivole, crédule, inoccupée ?... Le froissement d'une robe ou d'un schall qui m'effleurait en passant, le mouvement d'une plume qui flottait sur les cheveux d'une femme, le jeu de la lumière qui étincelait sur les pierres de son peigne ou de son agrafe, la mélodie d'une voix d'ange que l'air apporte de loin à travers tous les bruits, et dont le son vibre longtemps à votre oreille, la moindre chose suffit alors pour absorber toutes vos pensées, pour suspendre toute votre existence. Il y a des instants, des heures, des jours entiers où vous êtes distrait malgré vous par une image charmante qui vous appelle, qui vous poursuit, que vous évitez vainement, que vous retrouvez partout, et dont la perfection idéale se compose des traits qui appartiennent à mille femmes différentes, ou, tout au plus, à une femme inconnue que vous ne verrez jamais. Combien faut-il avoir vécu d'années, mon cher Édouard, pour sentir le néant de ces chimères ?...

Ô mon ami ! sois sûr qu'il y a dès le monde que nous habitons des âmes punies d'une faute ancienne, punies peut-être par anticipation d'une faute à venir indispensable, des âmes d'expiation

qui portent pour une génération tout le poids des vengeances de Dieu, et qui sont condamnées à l'amour de l'impossible, comme si la suprême puissance, qui ne peut sans contrevenir à ses décrets leur ôter l'infini dans l'éternité, avait voulu leur donner le néant dans le présent ; qui ont la faculté déplorable de concevoir, d'embrasser en imagination des voluptés devant lesquelles toutes celles de la terre se dégradent et s'anéantissent ! Ainsi tout ce que je comprends maintenant de l'amour n'appartient pas au temps, à l'espace ou ma vie est enfermée. C'est en moi le goût prématuré d'un bonheur futur qui n'a rien de terrestre, rien de borné, qui remplira un jour le vide immense de mon cœur, qui comblera toute l'ambition de mes désirs. Que voulez-vous que je demande, grands dieux ! à la femme qui consentirait à m'aimer ; que pourrais-je attendre d'elle ? L'engagement de deux êtres si faibles, si passagers, qui ne connaissent, qui n'apprécient du moins de leurs facultés que l'instant dont ils jouissent, qui ne peuvent répondre de la plus prochaine de leurs émotions, qui s'étonneraient tous les jours d'eux-mêmes si tous les jours ils devinaient leur lendemain ? Une transaction, un bail

de quelques années ou de quelques mois, qu'une circonstance imprévue, une jalousie, un dépit, une heure d'absence modifie, qui s'altère par sa durée, qui se dissout par la mort, et qu'une méprise, un caprice, une maladie changerait en aversion !... Non ! Non !...

Rien de fini, rien de périssable ne peut suffire au besoin d'aimer qui me tourmente. — Il faut que j'use, vois-tu, il faut que je dépose tous les liens qui m'attachent aux affections d'un jour pour en reprendre possession dans cette vie assurée de l'avenir dont ma vie est la fatigante préparation. Il faut, pour jouir pleinement de ce que j'aime, que je trouve dans le bonheur d'aimer et d'être aimé la sécurité d'une éternité entière, et l'éternité même sera-t-elle jamais trop longue pour aimer ?

L'amour d'une femme !... d'une femme mortelle !... qu'entendez-vous par là ?... Un sourire plein de charme, un son de voix qui trouble et qui bouleverse les sens, le serrement d'une main de feu qui brûle la vôtre... Je sais bien. Mais cette main et ce cœur deviendront poussière, et la poussière de mon cœur éteint ne sera pas confondue avec elle, et ce qui vivra de moi restera pour

toujours étranger à cette âme qui a un moment remplacé la mienne ! Cela n'est pas possible, et l'amour dont nous parlons, Édouard, n'est qu'une invention de notre vanité. Ce n'est pas une chose de la terre que l'amour ! C'est la première conquête de l'homme qui ressuscite. Laissez-moi partir.

Le 23 avril.

J'étais prévenu, depuis quelques jours, que nous irions rendre visite hier au soir à mademoiselle de Valency, seul rejeton de cette illustre famille et propriétaire du château voisin. J'avais perdu de vue cette jeune personne qui n'a pas plus de vingt ans, et qui était tout-à-fait un enfant lors de mon émigration ; mais je conservais respectueusement le souvenir de sa tante la prieure, madame Adélaïde, femme d'un esprit sage et d'une haute vertu, dont ma plus tendre jeunesse a goûté les leçons, et à qui je suis peut-être redevable de

ce fonds de piété qui m'a, sinon préservé de bien des erreurs, du moins consolé de bien des revers. Je n'avais pas appris sans la joie la plus vive que le ciel eût protégé son existence au milieu des funestes événements qui ont enlevé tous les siens.

Eudoxie de Valency est d'une taille élevée et bien prise ; son port est plein de majesté, mais d'une majesté qui n'est pas sans affectation. Ses traits ont une expression remarquable, mais fixe, et qui ne paraît pas sans étude. Le sourire, cet aimable indice du contentement de soi-même, s'arrête quelquefois sur ses lèvres ; mais il n'y figure presque jamais que le dédain. J'ai inutilement cherché, inutilement attendu dans sa conversation un mouvement, un geste, une inflexion qui révélât quelque pensée du cœur. Son abandon même, car elle a une sorte d'abandon, est si soigneusement négligé ; il y a tant de mesure dans sa liberté, tant de circonspection dans sa franchise, que tu éprouverais en la voyant le sentiment pénible qu'inspirent ces imitations trop exactes de la nature qui ne sont pas la nature, et qui choquent à force de lui ressembler. Je te demande si ses termes sont choisis, son élocution ornée, ses moindres discours brillants de citations et de

traits ! Elle sait trois langues et fait des vers. Quand nous entrâmes, elle semblait méditer profondément je ne sais quel passage d'un livre ouvert sur son pupitre, et, en m'approchant, j'ai reconnu ce livre pour un des chefs-d'œuvre de notre métaphysique moderne, chef-d'œuvre, en effet, de toute l'aridité du cœur alliée à toute la présomption de l'esprit. Je donnerais sur-le-champ une bonne partie de ma vie pour être persuadé qu'il n'y a point de femme qui lise Condillac, comme je suis convaincu qu'il n'y a point de femme qui l'entende, et je crois qu'il ne fallait plus que ce travers pour me brouiller irrévocablement avec tout le sexe.

Ma mère a remarqué que mademoiselle de Valency avait changé d'appartement ; mais tu n'en devinerais jamais la raison ! Imagine-toi, qu'à l'extrémité du jardin anglais sur lequel s'ouvriraient son salon et sa chambre de toilette, il y a une chute d'eau, à la vérité peu bruyante, mais dont le murmure sourd a quelque chose d'importun. On a planté sur les bords de la pièce d'eau qu'elle forme, et qui se divise ensuite en petits ruisseaux, de tristes saules pleureurs, et c'est l'arbre d'aversion de mademoiselle de Valency. Enfin,

l'exposition de tout ce logement est au soleil levant, dont les premiers rayons venaient, malgré tous les obstacles, offenser chaque matin ses paupières encore chargées de sommeil. Je te laisse à penser de quel genre est l'impression que m'a laissée une femme qui n'aime ni le soleil levant, ni le feuillage des saules pleureurs, ni le bruit des eaux lointaines, et qui, de plus, lit Condillac ou veut passer pour le lire !

Madame Adélaïde est retenue au lit par une maladie de langueur qui mine, qui consume sa vie, et qui ravira bientôt peut-être au monde les exemples de cette sainte. J'ai obtenu d'être introduit dans sa chambre, ou plutôt dans la modeste cellule qu'elle s'est fait donner au château. Elle était couchée, mais vêtue, les mains déployées sur sa poitrine. Un crucifix de bois noir s'élevait au-dessus de sa tête. Près d'elle, il y avait une petite table couverte de livres pieux à son usage, et surmontée de quelques rameaux bénits à demi desséchés qui se croisaient contre la muraille. Au bruit que j'ai fait en entrant, elle s'est tournée vers moi et m'a souri tout de suite. — Est-ce vous, m'a-t-elle dit, mon cher Gaston ? À mon âge, et après une si longue absence, pouvais-je espérer de vous revoir

encore ? Dieu soit loué pour cette nouvelle grâce qu'il m'a faite ! – Mais croyez que ce n'est pas sans motif que sa Providence vous a sauvé de tant de dangers. Vous promettiez d'être bon et généreux dans vos penchants, modéré dans vos passions, et l'exemple des gens de bien est un trésor pour le siècle. – J'étais attendri jusqu'aux larmes. Sa pâleur, sa débilité, la faiblesse de sa voix me tourmentaient de l'idée d'une autre absence, d'une séparation prochaine et éternelle. Je voyais qu'elle s'efforçait de paraître bien pour me causer moins de peine. Je me suis retiré fort ému.

Je t'avoue que mademoiselle de Valency ne gagne pas à être vue si près d'une telle femme. Cependant le jugement que je porte de cette jeune Eudoxie, après un quart d'heure d'entretien vague, de rapports insignifiants, au milieu des bienséances embarrassantes et de la contrainte d'une première visite, pourrait bien n'être aussi que l'effet d'une prévention mal fondée. Je suis si facile à me laisser surprendre par je ne sais quelles apparences de sympathie ridicule ou d'antipathie injuste ! mais je te parle comme à ma pensée. – Et l'on en dira ce que l'on voudra, Eudoxie est certainement fort bien ; j'admets qu'elle

est parfaitement belle ; je doute qu'on puisse avoir autant d'esprit ; j'aime à croire, avec tout le monde, qu'il est difficile de pratiquer la vertu d'une manière plus exacte et plus irréprochable ; mais elle a une sorte de vertu, une sorte d'esprit et une sorte de beauté que tu me permettras de n'aimer jamais.

Le 29 avril.

Il y a des gens que la manie de paraître grands fait descendre à des petites gens qu'on aurait de la peine à croire, s'ils ne vous forçaient pas eux-mêmes à en être témoin tous les jours. Quant à moi, cela me cause une indignation si violente que je ne suis pas maître de la contenir, et qu'il faut absolument que j'éclate quand quelque chose de pareil me tombe sous les yeux.

Mon père s'honorait tout particulièrement d'un de ses aïeux, simple homme de loi, vers la fin du seizième siècle, mais écrivain d'une science et

d'une érudition peu communes, qui s'est distingué par des ouvrages très précieux sur la jurisprudence et les usages des temps reculés, et qui a débrouillé avec une sagacité exquise des textes importants, mais confus, dont les plus habiles n'avaient osé entreprendre l'interprétation. Il est à remarquer, en passant, que c'est à ce grand homme que notre famille doit son illustration, et que ma noblesse date de lui, ce qui ne prouve pas qu'elle vienne de loin ; mais ce qui prouve qu'elle ne vient pas d'une source indigne, et c'est cela qui serait un véritable malheur.

Le hasard m'a conduit aujourd'hui dans un salon du château, que j'avais vu jadis tapissé de portraits de famille, et où j'ai reconnu toutes les augustes images des ancêtres de ma mère, avec leurs armoiries, leurs décorations et leurs hermines ; mais j'y ai cherché inutilement ce qui m'intéressait le plus dans cette tenture généalogique, l'image du savant respectable dont les vastes et utiles travaux ont fondé ma fortune, et doté mon berceau de l'héritage d'un nom cher à la société. La mémoire de ce tableau m'était d'autant plus présente que mon père l'avait, comme je t'ai dit, en singulière vénération, et le montrait tou-

jours de préférence aux étrangers dont nous recevions la visite. J'aurais marqué du doigt la place où je l'avais vu, mais elle est décidément vide, et je te laisse à deviner la cause de sa suppression. Je rougirais de te l'apprendre, tant j'y trouve de ridicule et d'ingratitude.

En rentrant dans l'appartement de ma mère, je me suis informé des motifs d'un changement si étrange ; elle m'a répondu, hélas ! comme je m'y attendais ; mais j'ai insisté avec une fermeté respectueuse, et le portrait est remplacé.

Le 2 mai.

Eudoxie nous a rendu ce matin la visite que nous lui avons faite dernièrement. Elle était accompagnée d'un gentilhomme des environs, nommé Ferréol de Montbreuse. Je ne t'ai pas encore parlé de Ferréol de Montbreuse, quoique tout le monde en parle ici. C'est un homme de trente-six ans au plus, mais dont la politesse calme, la

gravité inaltérable et la sévérité reconnue de mœurs et de principes feraient honneur à un âge plus avancé. On m'avait parlé de sa fréquentation comme de l'avantage le plus réel de mon séjour en Touraine, et cependant je l'ai peu recherchée. J'estime singulièrement la perfection, mais elle n'a pas pour moi cet attrait qui s'empare du cœur, et que mon cœur a besoin d'éprouver ; car il ne s'attache à rien par des liens ordinaires, et quand il ne sent pas qu'il aime. Tu es le seul des amis que j'ai reçus de la société (la nature m'en avait donné un autre), tu es le seul, dis-je, qui m'ait réduit à souffrir, à pardonner ce défaut désolant et inimitable de la perfection ; mais la tienne a quelque chose de si naturel, de si involontaire, de si inconnu de toi-même ; elle est si inséparable de toi, qu'on s'y accoutume sans s'en apercevoir, et qu'on n'arrive à s'en douter que lorsqu'on n'a plus la liberté de l'indifférence ou la force de l'oubli. Quoi qu'il en soit du mérite de M. de Montbreuse, on prétend qu'il avait eu le bonheur d'occuper un moment les nobles pensées d'Eudoxie ; et deux âmes si solennelles étaient dignes de se rapprocher. Le délabrement de leur fortune a empêché cet établissement. C'est une chose fâcheuse qu'à la

fin d'une révolution les familles qui ont couru les mêmes chances, que des voisins, des parents, des amis, frappés du même malheur, n'imitent pas les navigateurs jetés par la tempête dans une île déserte, et ne remettent pas tout ce qu'ils possèdent en commun. Avais-je besoin de rester si riche !

La nouvelle du rétablissement presque total de madame la prieure m'a causé une joie si vive que je n'ai pu attendre à demain pour aller la lui témoigner. J'ai reconduit mademoiselle de Valency au château avec un empressement qu'elle a probablement attribué à d'autres motifs. Sa tante était assise dans un grand fauteuil à bras, à un endroit de la terrasse où les rayons du soleil, faiblement balancés entre quelques touffes de lilas, répandaient une agréable chaleur. Elle voulait se lever à mon approche, mais je me suis hâté d'aller à elle pour l'en empêcher. Nous avons conversé gaiement et longtemps de mille choses différentes. Elle m'a fait promettre de lui raconter mes voyages, et de lui parler de mes amis. Je t'ai déjà nommé. De son côté elle m'a recommandé, avec quelque autorité, de cultiver la connaissance de M. de Montbreuse, dont elle trouve seulement l'austérité un peu rigoureuse pour son âge. Enfin,

il était déjà tard que nous causions encore, et je ne me suis aperçu qu'à la fraîcheur de l'air du soir qu'il était temps qu'elle rentrât. Elle s'est appuyée d'un côté sur mon bras, et de l'autre sur l'épaule d'une petite fille qu'elle aime beaucoup, et dont elle ne cesse de répéter les louanges. Elle l'appelle son amie, sa bienfaitrice, son ange sauveur, en reconnaissance de quelques soins qu'elle en a reçus pendant sa maladie, et c'est un ange en effet que cette enfant. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi gracieux, d'aussi doux que ses traits, rien qui reposât plus agréablement le cœur. C'est un de ces ensembles ravissants d'harmonie et de calme, qui font plaisir à regarder. As-tu quelque idée de cela ? N'en as-tu jamais rencontré de ces visages célestes où se lisent tant de paix, tant de bonheur, et dont l'expression surnaturelle fascine l'âme ? Je donnerais beaucoup pour que tu visses celui-ci.

Une circonstance charmante ! mes regards ont rencontré par hasard ceux de l'ange. Alors, si tu avais vu ses beaux yeux se baisser, ses longs cils ombrager timidement sa paupière, son teint se colorer d'un éclat vif et subit ! L'ange a rougi, et ce n'était plus qu'une mortelle, mais une mortelle adorable, et j'allais dire adorée ! quelle folie !

Voici ce qu'on raconte. C'est une pauvre orpheline que ses parents ont délaissée sans qu'on en dise trop la cause. Il y a huit ou dix ans qu'ils ont quitté ce village où ils vivaient de leur travail, pour aller on ne sait où. Certaines personnes veulent même qu'ils aient fini assez misérablement ; mais je te parle d'après des gens qui sont probablement mal instruits. Ce qu'il y a de certain, c'est que madame la prieure a recueilli la petite Adèle dont elle était marraine, et lui a fait donner une espèce d'éducation. Si mon Adèle t'intéresse, une autre fois je t'en dirai davantage, quoiqu'il ne s'agisse au fond que de la femme de chambre de mademoiselle de Valency, car j'oubliais d'ajouter que c'était à ce titre qu'Adèle vivait au château.

Comme j'étais allé dans la voiture de mademoiselle de Valency, je suis revenu à pied à travers le bois qui est magnifique et en pleine végétation. La soirée était d'une sérénité délicieuse, le coucher du soleil bien pur et bien lumineux. Des prestiges enchanteurs, qui se succédaient dans mon esprit comme les idées d'un beau rêve, égaraient tous mes sens dans le vague le plus doux. — Je ne sais pas maintenant pourquoi je me trouvais si heureux, car il n'y a rien de changé depuis ce

temps-là dans mon état, et cependant !... Que l'homme est difficile à expliquer !

Ce bien-être que je goûte ici prouve du moins que je ne me trompais pas quand je t'écrivais que la paix de la campagne convenait à merveille à ma situation actuelle, et que je mettais tout mon bonheur à y couler obscurément mes jours. Tu vois bien que le tour romanesque et l'exaltation de mes idées tenaient à des causes fort indépendantes des folles passions de la jeunesse, et voilà ce que vous n'avez jamais voulu comprendre. J'ai une conscience de moi-même qui me trompe rarement.

Le 3 mai.

Hier au soir, comme j'achevais d'écrire, Latour est entré dans ma chambre avec un air inquiet et même un peu effaré. Il s'est assis à l'écart et a gardé quelque temps un silence morne, et puis il s'est mis à murmurer je ne sais quoi entre ses dents. — De quoi s'agit-il, lui ai-je dit, mon

pauvre Latour ? Te voilà bien occupé ! – Qu'on ne m'appelle jamais Latour, dit Cœur-de-Roi, a-t-il repris, si ce n'est pas le Maugis, l'infâme, l'exécrable Maugis ! Monsieur se rappelle-t-il cet aventurier qui se présenta au général avec de faux pouvoirs, qui s'en servit, le lâche, pour livrer à l'ennemi un détachement considérable des nôtres, et qui se déroba malheureusement par une prompte fuite au châtement qu'il méritait ? – J'ai entendu parler de ce misérable, et je crois comme toi, Latour, qu'il s'appelait effectivement Maugis, soit dans la seule intention de déguiser son nom véritable, soit pour se conformer à la méthode assez bizarre de nos officiers ; mais quel rapport... – Quel rapport ! s'est-il écrié. Cet infernal Maugis, que j'aurais reconnu entre mille, et que je peindrais au besoin, n'est autre chose que l'honnête Ferréol de Montbreuse, que vous avez vu aujourd'hui, et au péril d'un million de morts, j'affirmerais qu'il n'y a point d'autre Maugis. Rage et malédiction ! c'est une honte pour la Providence que de voir des gens tels que celui-ci jouir de l'air et du soleil !

J'ai eu beaucoup de peine à apaiser la colère de Latour, et à lui faire comprendre qu'il était im-

possible que ses soupçons fussent bien fondés. Il est sorti plus étonné de mon incrédulité que satisfait de mes raisons.

J'étais réservé à soutenir aujourd'hui une discussion plus difficile, une discussion à laquelle ce que je t'écris depuis quelques jours t'a cependant plus préparé peut-être que je ne l'étais moi-même. Ma mère m'avait fait demander chez elle pour m'entretenir de choses sérieuses, très sérieuses en effet. Il s'agissait de perpétuer mon nom en l'illustrant par de nobles alliances. Tu comprends bien ; illustrer le nom de mon père ! Je devais savoir, a-t-on ajouté, que la noblesse de ma famille, du côté paternel, ne répondait pas tout-à-fait à l'éclat de ma fortune ; et si la fortune a quelque avantage, n'est-ce pas surtout celui de favoriser des établissements honorables qui relèvent la splendeur de nos propres titres et qui les transmettent plus glorieux à nos enfants ? On m'a fait sentir ensuite modestement que c'était à ses sages combinaisons de convenances que je devais ma mère. Je croyais ne la devoir qu'à l'amour et à la nature. Que te dirai-je ? les Valency sont moins riches que moi, Eudoxie est moins riche que moi ;

mais elle est noble comme ma mère à qui elle a l'honneur d'appartenir. Tu devines le reste.

Tout cela m'a frappé d'une surprise si vive et si douloureuse que j'ai été longtemps à chercher une idée, et plus longtemps encore à trouver une expression. Ce que je me rappelle bien imparfaitement des propos confus qui ont dû m'échapper dans cet instant de trouble et d'accablement, c'est qu'ils avaient pour but de solliciter, je crois, quelques mois de délai que je voulais donner à la réflexion, et j'ai sans doute ajouté qu'on n'obtiendrait rien de moi autrement, de manière à lever tout soupçon à cet égard, car ma mère est sortie en me lançant un regard plus sévère encore que de coutume. Il est cependant probable qu'elle n'a pas espéré gagner beaucoup à faire violence à mon cœur, puisqu'elle vient d'accéder à ma demande, avant que je me fusse trouvé la force de la renouveler. Au reste, elle attend ma résolution dans six semaines, et il n'est guère à supposer que j'en doive changer d'ici là.

C'est te dire que ma résolution est prise à l'heure même, et qu'elle est invariable comme les principes qui ont, jusqu'à ce jour, dirigé ma vie.

Non, je n'achèterai pas de mon bonheur, et je suis certain qu'Eudoxie ne me rendrait point heureux, je n'achèterai pas de mon repos, de ma liberté, de l'incertitude délicieuse de mes espérances, le ridicule honneur d'associer mon nom à celui d'une femme que je ne puis jamais aimer. Si j'attache quelque prix à ma fortune et à l'état que je tiens dans la société, c'est surtout à cause de l'indépendance qu'il me donne, et de l'immense latitude qu'il laisse à mes choix : car enfin... pourquoi ne le dirais-je pas ? J'aimerais mieux cent fois me mésallier pour quelqu'un, que de souffrir que personne se mésalliât pour moi. Je suis trop fier pour consentir à augmenter par un emprunt aussi lâche la somme de ma valeur personnelle, et pour donner cette prise-là sur moi à la vanité d'une femme. Plutôt que de subir cette humiliation, j'épouserai Adèle même – Adèle ! – Vraiment, je le crois bien !

Il y a de certains jours, des jours trop vite écoulés, que le hasard, que la Providence nous ménage, quand notre cœur, trop fatigué de chagrins, a besoin pour ne pas céder de reprendre la trempe du bonheur, et qui compenseraient à eux seuls une éternité d'abandon et de misères. Oui, je dirais : Que ce jour me soit rendu, qu'il recommence avec tous ses charmes, avec toutes ses illusions ; qu'il me soit permis de le vivre comme la première fois, sans que rien en détourne ma pensée, d'en goûter les plaisirs avec la même confiance, avec le même abandon, d'en épuiser encore les délices ; – et puis que le néant commence !

Près du château de Valency, j'avais remarqué dans le bois un site frais et enchanteur, où aboutissent de jolis sentiers qui partent de l'un et de l'autre village, et qui, de là, se distribuent au loin dans la plaine. Cette espèce de vestibule de verdure, agréablement ombragé d'une large voûte de feuillage, et tapissé d'un gazon fleuri d'où s'exhalent les plus douces odeurs, offre de tous cô-

tés des petits sièges naturels aussi commodes que si l'art les avait façonnés. À une faible distance, on voit briller à travers les rameaux la surface polie d'un étang de l'eau la plus claire, qui renferme le bois entre ses détours comme dans une vaste enceinte de cristal, et qui attire sur ses bords une foule innombrable d'oiseaux.

C'est là que j'étais assis, comptant scrupuleusement les étamines d'une fleur douteuse, quand le bruit d'un pas léger et le frémissement d'une robe de femme ont tourné mon attention sur un autre objet. Cette femme, c'était Adèle, et quoiqu'il n'y eût rien d'étonnant à la voir là ; quoique je me fusse même attendu, je ne sais comment, à l'y rencontrer ; quoiqu'Adèle d'ailleurs ne fût pour moi qu'une jeune fille intéressante, mais à peu près inconnue, les palpitations de mon cœur se sont multipliées avec violence ; j'ai frémi, j'ai tremblé, un nuage varié de différentes sortes de couleurs a troublé mes yeux, une défaillance vague a parcouru mes membres et ralenti mes pas ; car je m'étais levé, j'étais parvenu près d'Adèle sans la regarder, ou du moins sans la voir, et je lui avais présenté mon bras, sans m'informer de l'endroit où elle allait. Quand le voile qui obs-

curcissait mes paupières a commencé à s'éclaircir, au point de me permettre d'observer distinctement les traits et la physionomie d'Adèle, j'ai remarqué qu'elle s'étonnait de ma proposition, et, à te dire vrai, je me suis étonné aussi de l'avoir faite, mais je l'ai répétée d'une voix sans doute plus assurée. Après quelques moments d'une hésitation pleine de grâce, Adèle a paru céder à un ordre plutôt que déferer à ma prière, en appuyant légèrement sa main sur mon bras ; alors j'ai fixé cette main avec force, en rapprochant étroitement de mon sein le bras sur lequel elle était engagée, et je me suis mis à marcher assez précipitamment dans la direction qu'Adèle semblait suivre.

Lorsque mon agitation, à demi calmée, a laissé quelque liberté à mon esprit, je me suis aperçu que l'agitation d'Adèle n'était guère moins forte que la mienne, non pas à ses regards que j'évitais encore, mais au frémissement de ses doigts que ma main droite avait saisis par je ne sais quel mouvement involontaire et tenait déployés contre mon cœur. Rien n'était plus propre à nous distraira tous deux de cet état d'émotion que la question si froide et si naturelle que j'avais d'abord omise, et je pensais qu'une conversation nécessairement

moins passionnée, moins orageuse que notre silence, achèverait de nous rendre un peu de tranquillité. J'ai donc demandé à Adèle où elle allait, et Adèle m'a répondu, avec un sourire fin sans malignité, que c'était un grand secret. Ce mystère ne m'a pas donné d'inquiétude. Je l'avais oublié déjà que le dernier son des paroles d'Adèle n'avait pas achevé d'agiter l'air, et n'était point parvenu jusqu'à moi. Je cherchais, le croirais-tu ? je cherchais dans mon imagination quelque diversion nouvelle qui pût la tromper et me tromper moi-même sur ce que j'éprouvais. Je sentais à la fois le désir et la crainte d'être deviné. J'étais si heureux d'être auprès d'elle, et si impatient d'être seul pour penser à tout ce qu'il y avait à lui dire ! Après une minute de silence, j'ai renouvelé ma question, faute de mieux. Cette fois, Adèle a bien voulu m'apprendre qu'elle portait au hameau voisin de petits secours que la bonne prieure y envoyait tous les jours à une famille malade. Je devais m'en douter, mais j'étais si occupé d'autre chose !

Je passe rapidement ce soir sur les détails de ce voyage d'une heure, heure charmante qui aurait dû être un siècle et qui n'a été qu'une minute. Je les néglige, ces détails, parce que je perdrais

tout à les décrire ; parce qu'ils seraient sans chaleur sous ma plume et qu'ils brûlent dans mon cœur ; parce qu'il y a dans tout ceci une fleur de volupté qui se dérobe aux facultés imparfaites que l'homme a reçues pour exprimer et pour comprendre ; parce que je croirais borner mon bonheur en bornant le vague de mes souvenirs ; parce que, dans ce récit où tout se rapporte à Adèle, il y a pourtant des circonstances qui ne sont point Adèle, qui me distrairaient d'Adèle, et qu'il est bien décidé qu'Adèle aura toutes mes pensées d'aujourd'hui, – toutes les pensées de ma vie !

Le 6 mai.

La bienséance me prescrivait du moins de voir Eudoxie. Mon cœur m'entraînait vers sa tante. Je les ai vues. J'ai vu Adèle aussi. Que dis-je, hélas ! je n'ai vu qu'Adèle.

Oui, mon Édouard, il serait superflu, il serait indigne de moi de dissimuler à toi ce sentiment

qui me domine, qui remplit, qui absorbe mon existence. Enfer et paradis ! Qui aurait pensé qu'à vingt-huit ans la vue d'une jeune fille toute simple, toute bonne et presque sans éclat, me subjuguerait comme au temps de la faiblesse et de l'ignorance de mon cœur ? Qui pourrait exprimer ce que j'éprouve d'extase et de délire au seul souvenir de ses traits, au seul bruit de son nom ? Ce n'est déjà plus cela. Je nageais dans une si pure atmosphère de bonheur, mon sein était soulevé d'une joie si parfaite et si nouvelle... Car tout est devenu nouveau pour cette âme qui se réveille encore une fois des débris de ma vie, pour aimer et pour souffrir...

— Pour souffrir. — Je sais combien une passion semblable peut faire tomber sur moi de honte et de malheur. Je ne m'aveugle pas sur cet étrange égarement de mon imagination, ou plutôt sur cette impitoyable contrariété de ma fortune qui me pousse obstinément vers tout ce que je devrais fuir, et qui me plonge d'autant plus profondément dans l'abîme de mes résolutions, que sa menaçante obscurité me laisse moins d'espoir de retour. Je maudis la folie de mes projets, l'incroyable faiblesse de ma raison, que le

moindre prestige éblouit, dont le moindre caprice triomphe ; je m'indigne de moi-même, et je m'abandonne cependant au penchant qui m'entraîne sans essayer d'y résister. Il y a plus. Si je connaissais une puissance qui fût capable de m'en affranchir sans retour, et d'effacer de mon sein jusqu'à la trace d'un souvenir, je n'aurais pas la force de l'invoquer. Tout ce que les autres hommes y trouveront de vil et de haïssable sera précisément ce qui m'y attachera par des nœuds plus difficiles à rompre, et j'ai besoin de te dire que ce sentiment a pris une telle autorité dans mon cœur, que les conseils et les instances de l'amitié ne feraient qu'en redoubler l'emportement.

Édouard, mon cher Édouard, toi en qui le ciel m'avait donné un frère, un guide et un protecteur au milieu des orages de la jeunesse, toi qui as été si longtemps la lumière de mon esprit et le frein de mes passions, ne m'abandonne pas dans l'état de perplexité où je suis. Ce n'est pas pour toi que j'ai dit cela.

Ô mon ami ! que résultera-t-il de la violence de tant de pensées contraires qui m'apportent à

chaque minute un nouveau tourment ? Qui me fera triompher de l'image qui me suit partout, qui la bannira de là, de ma mémoire qu'elle occupe sans partage, avec ses grands yeux noirs si nobles et si touchants, ses lèvres si voluptueusement belles, cet air d'amour et de bonté qui flotte sur son visage, et son parler un peu lent dont la franche mélodie me pénètre ?

Le 8 mai.

Qui m'empêcherait de chercher ailleurs l'indépendance et de goûter dans un oubli profond, sous quelque abri impénétrable à toutes les recherches des hommes, le bonheur que la société me refuse ? Que fais-je ici, et qui s'apercevrait de mon absence dans ce tourbillon de froids étrangers continuellement distraits par les intérêts de leur fortune et de leur orgueil ? N'ai-je pas rempli envers mon pays les devoirs que me prescrivait mon nom ? La limite de mes obligations s'étend-

elle au-delà du sacrifice de ma vie cent fois hasardée dans les batailles ? Je m'en irai, car j'y ai pensé souvent. J'opposerai à toutes leurs bienséances et à toutes les puériles vanités de leur étiquette le silence et l'obscurité de ma solitude. Il arrive une époque où l'âme a besoin de prendre enfin possession d'elle-même et de se recueillir dans des méditations imposantes, loin du chaos des affaires sociales, – bien loin – sur la pointe d'un mont qui déchire les nues et qui commande à des plaines immenses et à des mers sans rivages. Il me semble que le Créateur, en produisant son univers si accompli en beauté, en jetant une magnificence si merveilleuse sur les ouvrages de ses mains, et en faisant contraster leurs richesses d'une manière si humiliante avec la misère de nos sentiments, a voulu nous révéler par un objet de comparaison sensible le néant de tous les plaisirs que nous plaçons hors de lui, et de tous les jugements que nous fondons sur la vaine opinion de la multitude. Je me transporte quelquefois en idée à ce jour, où, bien jeune encore, mais déjà proscrit, j'atteignis pour la première fois les hauts sommets du Jura. Quand vous avez suivi sur le plus élevé de ses plateaux les sinuosités d'une route sévère et sauvage

qui se prolonge sur les flancs de la Dôle ; quand à l'extrémité de cette promenade taciturne où vous n'êtes accompagné tout au plus que par le cri d'une vieille aigle effrayée pour ses petits et qui s'étonne d'entendre au-dessous de ses rochers le bruit depuis longtemps oublié d'une voix humaine, quand il semble que la terre va manquer sous vos pas, et que de votre bras étendu vous allez toucher l'azur solide du firmament, à cet endroit il se manifeste tout-à-coup un spectacle si peu vulgaire qu'il vous fait comprendre au même instant la nécessité d'une volonté divine dans le mystère de la création. Vous croiriez que le génie de la terre soulève la toile qui sépare d'un monde magique ce monde de fange et de pierre, et qu'il vous introduit dans une région de miracles. Je voudrais te décrire cela, mais avec quelles couleurs ?

Imagine-toi qu'à l'extrémité des bois de Lavatay il y a là sur la dernière crête de la montagne une pauvre maison qui paraît de loin perdue dans le fond des nuages, et qu'on appelle *le chalet des Faucilles*, parce que les sentiers qui en descendaient autrefois sur le chemin escarpé de l'abîme se recourbaient sur eux-mêmes comme la faucille

du moissonneur. Aujourd'hui que l'esclavage et le travail en ont fait des routes somptueuses pour les échanges corrupteurs du commerce et pour les invasions de la guerre, les *Faucilles* se développent d'une manière moins menaçante dans les profondeurs du précipice, et la chevrette de montagne, surprise qu'une main servile ait osé embellir sa demeure, ne se hasarde plus dans ces voies de l'homme. Elle reste immobile à l'angle le plus saillant d'une roche taillée à pic et contemple tristement le ciel, seul désert que la civilisation nous ait laissé. Toutes les parties du tableau qui se présentent ensemble à vos regards préoccupent d'abord si puissamment la pensée, que vous êtes longtemps à mettre de l'ordre dans vos sensations et à distinguer des détails : à vos pieds, où finissent le Jura et la France, un lac qui, dans son immensité, présente l'aspect d'une mer ; – sur ses bords, les campagnes romantiques du pays de Vaud, les paysages agrestes du Valais, les âpres solitudes de la Savoie ; – à votre horizon, une chaîne vaste comme lui, celle des Alpes dont les coupoles innombrables se groupent sur toute la demi-circonférence du ciel, diverses de formes, de caractère, de physionomie, de couleurs, mais toutes

affectant aux feux du soleil l'éclat de divers métaux ; les unes resplendissantes comme de l'argent poli ; les autres, selon l'effet des ombres qui se projettent sur leurs contours, mates comme un plomb grossier, ou brillantes, comme l'acier bruni, de reflets bleus et violets ; certaines si éblouissantes, quand la lumière du couchant les inonde tout entières, qu'on les prendrait pour des masses de fer qui blanchissent dans la fournaise. Ce jour-là, par exemple, le soleil se couchait avec tant de magnificence et dans un ciel si pur ! Les vapeurs du lac, aspirées par le crépuscule, suspendues à ses rayons, se balançaient sur les eaux comme un crêpe léger teint du rose le plus doux, se relevaient peu à peu des pieds du voyageur jusqu'au sommet des montagnes, et déployaient devant lui, sur l'horizon, un rideau enflammé qui répandait sur tous les objets le prestige de sa lumière ; puis, devenues plus denses et plus obscures, couronnaient enfin tout ce magnifique spectacle d'un dais de pourpre et d'or dont la splendeur ne pâlit qu'au lever des astres de la nuit.

Et ces montagnes immenses, inhabitées, pour la plupart inconnues, elles ne cachent pas un lieu d'asile où je puisse emporter avec moi, dérober à

la curiosité insolente, à la censure hypocrite, le secret de mon bonheur et de ma vie ! Je ne serai pas maître d'y reléguer, d'y exiler mon avenir ! Je mourrai lié à la chaîne odieuse qu'ils m'ont imposée, sans faire un effort pour la rompre ! Édouard ! qu'on ne s'en flatte pas ! Je romprais plutôt toutes les chaînes à la fois.

Prends pitié de mon infortune !

Le 9 mai.

Je ne t'ai pas dit que la conversation de l'autre jour avait roulé sur le sujet des mésalliances, à propos de ce fou de Subligny qui vient de finir sa carrière romanesque en épousant une danseuse. Je me suis saisi de ce texte avec une chaleur et une abondance d'idées dont j'étais plutôt redevable à certaines circonstances de ma situation particulière qu'à la propre richesse du sujet. J'ai soutenu qu'il n'y avait d'impardonnable, d'antisocial, dans toute la force du mot, que les mésalliances mo-

rales, et qu'elles étaient extrêmement difficiles, parce qu'il est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, comme dit Shakespeare, ou qu'elles soient abusées assez longtemps par des dehors imposteurs pour arriver au moment de former un nœud si solennel sans avoir eu le triste bonheur de se détromper ; que ce qu'on appelait d'ailleurs mésalliance, dans cette acception générale qui se rapporte seulement à la différence des états, ne pouvait choquer que le plus absurde, le plus révoltant des préjugés, celui qui attribuerait à une classe déterminée des facultés spéciales, ou, pour mieux dire, exclusives ; que, comme je ne savais personne qui eut poussé la témérité au point d'avancer que la vertu se prouvait par des titres ou s'acquérait par des privilèges, je ne voyais pas pourquoi on interdirait à un homme sensible et délicat le droit de chercher, partout où se trouve la vertu, un bonheur que la vertu seule peut donner ; que c'était une chose atroce, à force d'être ridicule, que de condamner une femme intéressante, douée de toutes les qualités et de toutes les grâces, au désespoir de ne jamais appartenir à l'objet aimé, parce que cette infortunée, comblée des plus précieux avantages

de la nature et de l'éducation, serait privée par hasard d'un avantage qui ne dépend que du hasard, et qui ne tient lieu d'aucun des autres, même dans la société ; que si les grands talents imprimaient à ceux qui en étaient ornés un caractère incontestable de noblesse aux yeux du siècle et de la postérité, l'exercice privé des devoirs bien plus difficiles à pratiquer de la religion et de la morale, titre moins éclatant à la faveur du monde, n'était pas un titre moins recommandable à l'estime et au respect des bons esprits ; qu'en conséquence, je ne me permettrai jamais de blâmer une alliance du genre de celle dont on parlait, si je pouvais y reconnaître cette heureuse harmonie de mœurs et de caractère, qui est le seul gage assuré du bonheur des ménages et de la prospérité des familles.

Il est probable que ces raisonnements avaient paru totalement indignes de réponse à M. de Montbreuse, car il se contenta de me regarder sévèrement sans me parler, et je remarquai qu'il se tournait ensuite du côté d'Eudoxie avec un air d'intelligence dans lequel perçoit je ne sais quel mélange d'amertume et de mépris. Eudoxie même, dont je choquais trop ouvertement les idées, ne me sembla pas faire assez de cas de mes

raisonnements pour daigner les réfuter avec ordre : à peine laissa-t-elle échapper quelques lieux communs rebattus auxquels les grâces de son élocution et la finesse de son ironie prêtaient plus d'agrément que de solidité. Adèle m'écoutait avec émotion, car ses joues étaient fort animées, et j'essayai inutilement de rencontrer ses yeux. Madame Adélaïde avait souri d'abord, puis sa physionomie avait pris un caractère plus grave, et, je tremble de le penser, une expression plus triste qu'à l'ordinaire. Elle releva doucement mes paroles en me reprochant, d'une manière affectueuse, l'ardeur que je portais dans la discussion, et l'enthousiasme avec lequel j'embrassais les idées les plus extraordinaires et souvent les plus funestes. Elle se plaignit de la facilité qu'ont les hommes de cette génération à saisir et propager les sophismes dont ils n'apprécient pas les conséquences, et qui tendent à dénaturer successivement tous les véritables rapports des choses. En m'accordant qu'il y avait des vérités noblement senties dans ce que je venais de dire, elle me recommanda de réfléchir sur l'origine et les effets de ces convenances morales, si respectables d'ailleurs par l'autorité qu'elles ont exercée sur

nos ancêtres, et par la consécration presque religieuse qu'elles ont reçue des siècles, dont le jugement définitif est, en dernière analyse, toute la raison sociale ; ajoutant, du ton d'une résignation modeste, et non d'une conviction impérieuse, que le devoir d'un bon citoyen est de se soumettre aux institutions établies sans les discuter, et que, puisque l'imperfection des hommes les rend tributaires essentiels de certaines erreurs sanctionnées par la nécessité ou par le temps, l'intérêt du genre humain prescrit aux cœurs sages et droits le devoir de plier leur raison à la déférence commune.

Il est possible que cela soit vrai. — Et combien ne donnerais-je point pour qu'il n'en restât pas de souvenir, de cette faible démarcation que le hasard de la naissance a tracée entre quelques familles et la grande famille des hommes ; de cette circonstance si étrangère à ma volonté, qui m'a soumis à un ordre particulier d'habitudes et d'obligations ; qui a restreint, comprimé, brisé l'indépendance de mon cœur ; qui m'a interdit les affections les plus simples et les plus heureuses ; qui me sépare d'Adèle et du bonheur !

Séparé ! – Préjugé barbare ! je te voue à l'indignation des âmes fortes et sensibles !

Séparé ! – Moi qui traverserais le globe pour un baiser de ses lèvres !

Séparé ! – Viens, viens sur le cœur de Gaston, pauvre orpheline que les hommes rebutent ! viens avec confiance ; et j'en atteste l'innocence et la candeur de ton âme d'ange, toutes les puissances de l'enfer ne parviendront pas à nous séparer !

Le 16 mai.

Jamais je n'ai été plus assidu au petit bois que depuis quelques jours, et jamais mon herbier ne s'est plus lentement accru. Cela étonne beaucoup Latour, qui prend à mon herbier le même intérêt qu'à tous mes plaisirs, mais à qui je ne les confie pas sans exception. Cela ne t'étonnera pas, toi qui te rappelles bien distinctement qu'Adèle passe tous les jours dans le petit bois à une certaine heure, et qui ne me crois pas capable de me plaire

ailleurs qu'à l'endroit où j'espère la trouver. Tu as déjà remarqué aussi que ma lettre est à une grande distance de la précédente, et tu en as conclu sans doute que l'abondance des sensations et des événements avait pu seule me distraire pendant plusieurs jours de mes occupations les plus douces. Tout cela est conforme à la vérité, mon cher Édouard, et cependant il n'y a rien de nouveau dans ma vie à t'apprendre, car mon amour n'est plus nouveau pour toi, et toute ma vie est là.

Je ne t'avais donné sur l'origine d'Adèle que des renseignements imparfaits, recueillis dans le vague des bruits populaires. Madame Adélaïde m'en avait appris un peu davantage, mais pas assez pour contenter ma curiosité, que je craignais d'ailleurs de déceler trop ouvertement. Enfin, l'autre jour, je m'en suis informé d'Adèle, pendant que je la conduisais du bois au hameau, je m'en suis informé, dis-je, avec tous les ménagements qu'exigeait l'abord d'une question si délicate ; et comme ce récit ne serait pas sans intérêt pour les personnes même les plus étrangères à tout ce qui m'intéresse, je veux te le faire entendre de la propre bouche d'Adèle, ainsi que je l'ai entendu. Pardonne-moi si, avec la simplicité de ses paroles,

je n'ai pas eu le bonheur de conserver leur grâce naturelle, et cette effusion si facile et si touchante de sentiments qui leur prête le charme le plus entraînant. Il y a des choses qu'il faut désespérer d'exprimer.

« Mon père, me dit Adèle, était né à Valency, d'une famille de très riches laboureurs. Il s'appelait Jacques Évrard, et comme il annonçait un esprit et des manières au-dessus du commun, ses parents résolurent de lui donner une éducation honorable qui pût le rendre propre à parcourir dans le monde une carrière plus brillante que celle qu'ils avaient suivie. Ses progrès répondirent à toutes les espérances, mais inutilement. Des malheurs multipliés qui survinrent dans ce temps-là à mon aïeul ; plusieurs mauvaises années de suite qui épuisèrent ses récoltes sans les remplacer ; deux incendies qui consumèrent successivement sa grange et sa maison, la perte enfin d'un procès considérable, duquel dépendait tout le reste, changèrent sa fortune en misère. Il était impossible de donner des suites aux projets qu'on avait formés pour mon père ; on y renonça, et, plus malheureux que s'il n'avait jamais pensé à sortir de sa condition, il s'engagea de désespoir.

« Le régiment où il entra était alors en garnison à Saumur. À cette époque, mon père était très jeune encore, d'une figure aimable et qu'on trouvait distinguée, d'une bravoure à toute épreuve, et il joignait à cela une foule de ces talents agréables qui ouvrent à ceux qui les possèdent l'accès de toutes les sociétés. Estimé de son colonel et de ses officiers, il avait déjà monté deux fois en grade avec une rapidité inouïe dans le service, mais sans qu'il en résultât la moindre plainte de la part de ses camarades, qui rendaient sincèrement justice à ses avantages. Enfin, il avait peu de supérieurs qui ne se fussent accoutumés à le regarder d'avance comme leur égal. Le hasard fit qu'une demoiselle de cette ville, qui appartenait à une famille très noble, le remarqua dans quelques occasions, et que, sans prendre garde à son penchant, elle se fit de le voir une habitude si douce que son cœur ne pouvait plus s'en passer. Elle sentit bientôt que ce besoin était de l'amour, mais il était trop tard pour y remédier ; elle le crut du moins, et mon père le crut comme elle. Que vous dirai-je, monsieur Gaston ? voilà de quelle erreur je fus le fruit.

« Ma mère ne put dissimuler sa faute à ses parents ; mais, quoique tendres et bons, ils étaient trop fiers pour souffrir que Jacques Evrard la réparât. On se contenta de prendre les précautions nécessaires pour cacher ma naissance à tout le monde, et on envoya ma nourrice dans ce village éloigné, où je fus baptisée sous les auspices de madame la prieure. Vous devinez bien que cet asile ne m'avait pas été donné sans motif, et que ma mère se plaisait à penser que je grandirais sous les yeux d'un père attentif à tous mes besoins. Le temps de son service étant accompli depuis quelque temps, il sacrifia en effet sans peine ses espérances d'avancement au plaisir de ne me plus quitter, et de voir se développer peu à peu dans mes traits la ressemblance d'une personne qui lui était si chère. Sa tendresse alla plus loin. Se serait-il trouvé heureux s'il n'avait pas osé me nommer sa fille ? La nourrice qu'on m'avait donnée, jeune et malheureuse victime d'une inclination trompée, passa pour ma mère et pour son épouse. Madame Adélaïde seule était dans le secret, et portait une vive compassion à ses chagrins.

« C'est ainsi que je fus élevée, et mon enfance ne fut pas sans plaisirs. L'amitié de ma bonne marraine, les soins attentifs et vraiment maternels de cette nourrice, à qui je croyais des titres encore plus sacrés à ma reconnaissance, et surtout l'affection de mon excellent père, embellirent tout. Seulement, quand il revenait des champs, je le sentais quelquefois me baigner de larmes mais je ne m'inquiétais point, pensant que c'était de joie qu'il pleurait.

« Cependant, ma véritable mère ne nous avait point retiré son cœur. Elle écrivait souvent à mon père, et lui faisait part de ses regrets et même de ses espérances. Il arriva que vers la troisième ou quatrième année de la révolution, son père la laissa seule à Saumur, pour aller servir le roi dans son armée de la Vendée, et qu'elle désira de profiter de la liberté dont elle jouissait pour me voir ; car il y avait déjà quelque temps qu'elle avait perdu sa mère. Ce fut un beau jour pour notre petite famille que celui où nous parvint la nouvelle inattendue de ce voyage. Quoique je fusse bien jeune pour entendre clairement ces choses, mon père me les fit comprendre de son mieux, et nous partîmes après de courts préparatifs, qu'il ne croyait pas pouvoir

jamais abrégé assez. Enfin, je fus rendue à celle de qui j'avais reçu le jour, et je lui reportai la tendresse qu'une autre lui avait dérobée si longtemps sans l'enlever tout entière à celle-ci. Ma mère ne s'en affligeait point, et me voyait avec plaisir allier les devoirs de la reconnaissance aux devoirs de la nature. J'étais bien heureuse et bien aimée ; pourquoi fallait-il que cela durât, si peu !...

« Mon père avait conçu un projet digne d'une âme si noble, et ma mère l'avait approuvé. Les troubles civils, qui étaient parvenus au plus haut point, ouvraient une carrière facile aux hommes de résolution, et il ne désespérait pas d'acquérir, sous les yeux de mon grand-père, de tels titres à la gloire, qu'on ne crût pas déroger en approuvant son mariage. C'est pourquoi il nous avait quittées, emportant l'espoir de nous revoir bientôt et de ne plus nous quitter jamais.

« Pendant son absence, ma mère m'avait placée dans une pension où elle venait me voir souvent. On me prenait pour une orpheline de ses parentes, et on me traitait avec les mêmes soins que si mes véritables rapports avec elle avaient été connus. Quand nous étions seules, nous parlions

de mon père, et nous pleurions longtemps ensemble. Je m'aperçus, au bout de quelques mois, qu'elle avait encore d'autres chagrins qu'elle ne me disait pas, mais je me bornais à m'en affliger en secret sans les connaître, et je ne l'interrogeais point. Enfin, un jour, elle cessa de venir ; la semaine, le mois s'écoulèrent, je la demandais à tout le monde, et personne ne répondait. Je sentis bien qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur, et que j'attendais en vain ma mère. Voici ce qui s'était passé :

« Les espérances de mon père s'étaient réalisées. Des actions du plus grand éclat l'avaient fait distinguer de ses généraux, et il venait d'être promu lui-même au grade de chef de division. »

Cela est vrai, m'écriai-je en interrompant Adèle à cet endroit de son récit ; c'est Marius Évrard qu'on l'appelle.

« On m'a dit, reprit Adèle, que c'était là son nom de guerre. »

Oui, continuai-je, ce moment m'est présent comme s'il venait de s'écouler. Le général, entouré d'un gros d'ennemis, est près de succomber ; son cheval est tué sous lui. Il est entraîné dans sa

chute, et déjà grièvement blessé, il n'oppose plus qu'une résistance inutile aux forces qui l'accablent. Tout-à-coup, le capitaine Évrard perce la foule étonnée de sa témérité, arrache des mains qui se disputent l'honneur de le frapper le général évanoui et sanglant, et revient à nos rangs sous une grêle de balles qui ne l'atteignent pas. Le grade de chef de division fut en effet le prix de son courage, mais il disparut peu de jours après, et toute l'armée fut persuadée qu'il avait péri dans une embuscade.

« Je vais, dit Adèle, en reprenant l'histoire de ses parents où elle l'avait laissée, vous expliquer cet événement. Dès l'instant où il eut reçu devant l'armée le nouveau titre sous lequel il devait en être reconnu, moins fier de cette distinction que ravi de pouvoir la faire servir au succès de son amour, il courut se jeter aux pieds de mon grand-père et lui confier sa faute, son repentir et ses vœux. Jugez du contentement qui succéda dans son âme à tant d'inquiétudes et de douleurs, dont elle avait, été navrée pendant plusieurs années, quand il vit que ma mère lui était accordée pour épouse. Mais ce n'était pas assez pour lui d'éprouver une pareille joie, il avait encore besoin

de la faire partager. Saumur n'était pas loin du quartier-général de l'armée. Deux jours de trêve lui donnent le temps de s'échapper sous le premier déguisement venu, et de voler dans les bras de ma mère. Le premier instant est tout entier au plaisir de se revoir, le second est à l'inquiétude et à la terreur. Saumur appartient aux républicains, et mon père est proscrit.

« Je ne vous ai pas donné le secret de cette sombre tristesse que j'avais remarquée en ma mère la dernière fois qu'elle visita la pension. Un jeune gentilhomme, qui venait de quitter le drapeau royal sous l'apparence de je ne sais quel service intérieur, et qui avait obtenu de mon grand-père une recommandation assez vague pour sa famille, n'avait pas craint de témoigner à ma mère des sentiments qu'elle ne devait partager qu'une fois. La passion de cet étranger lui était d'autant plus importune que tout la prévenait à la fois contre lui, et que des renseignements particuliers l'armaient à son égard d'une défiance qui, même dans un cœur parfaitement libre, n'aurait jamais pu se concilier avec l'amour. Cependant son respect pour cette recommandation sacrée, et surtout sa timidité naturelle, encore augmentée par

l'ascendant d'un caractère farouche et impétueux, l'avaient en quelque sorte contrainte à supporter patiemment ses poursuites et à dissimuler en partie l'éloignement qu'il lui inspirait. Quant à lui, convaincu qu'il avait un rival aimé, il ne négligeait rien pour trouver quelque circonstance qui pût confirmer ses soupçons, et le hasard servit sa jalousie de la manière la plus funeste, en le conduisant chez ma mère à l'instant même où elle recevait les derniers adieux et les derniers embrassements de son époux.

« Rien ne peut donner une idée de la colère et de l'emportement de ce furieux, à l'aspect de l'homme qui lui dérobait un cœur où il s'était promis de régner ; il remplit la maison de ses menaces et de ses cris, et il ne craignit pas de provoquer mon père, dont la patience déjà fatiguée ne tint pas à cette dernière marque d'audace. Ils sortirent aussi animés l'un que l'autre, et se rendirent, après un court intervalle, dans un endroit propre à terminer leurs débats, tandis que ma mère éplorée attendait sa vie ou sa mort du résultat de cette affreuse contestation.

« À peine sont-ils en présence que mon père jette son habit sur la terre, et découvre inconsidérément sa poitrine. Le noble *cœur* des Vendéens, seule décoration, vous le savez, de cette pieuse armée, frappe les yeux de son adversaire ; et celui-ci, saisissant avec une joie féroce l'occasion de perdre un ennemi sans payer de son courage, pousse une clameur au bruit de laquelle se réunissent une douzaine de brigands qu'il avait sans doute apostés en ce lieu pour le seconder dans quelque autre lâcheté. « Arrêtez ! s'écrie-t-il, c'est un officier royaliste, un ennemi de la république. » Mon père lutte vainement contre ces misérables ; on l'entoure, on le désarme, on le traîne dans un cachot.

« Cependant, ma mère avait compté impatientement les heures sans recevoir aucune nouvelle consolante, et elle se livrait à toute l'amertume de ses craintes, moins terribles que la vérité, quand un tumulte confus qui s'élevait de la rue, le roulement d'un tambour interrompu d'espace en espace, et la rumeur sourde des pas d'une troupe armée... Souffrez, monsieur Gaston, que je pleure librement devant vous. Il m'en coûterait trop de contenir ma douleur... Elle écoute,

elle court, elle franchit les degrés, elle traverse la place, elle écarte le peuple, elle arrive au détachement, regarde, jette un cri et tombe.

» – Angélique, mon Angélique, reviens à toi ! Sois digne de ton père et de ton ami ! Vis pour Adèle et pour ma mémoire !... Il parle sans être entendu. Les baisers qu'il dépose sur ses paupières ne la réveillent pas. Elle ne sent pas ses larmes. Déjà on les a séparés ; le tambour se tait, l'escorte s'arrête. Ma mère est revenue à elle ; ses yeux s'ouvrent, s'égarer, se promènent sur tout ce qui l'entoure. Elle est encore heureuse... elle ne se rappelle pas bien... mais l'explosion frappe son oreille, et le sentiment l'abandonne de nouveau. Mon père est mort !

» Il y avait trois mois de passés depuis ce jour là, quand on vint me chercher dans ma pension pour me conduire à ma mère. Elle était détenue dans une maison de réclusion, et je lui fus menée au milieu des baïonnettes. Mon cœur n'oubliera jamais la tristesse et l'effroi dont il fut tout-à-coup pénétré quand au travers de cet affreux appareil, derrière ces hommes hideux dont le seul regard me faisait frissonner, sur un peu de paille noire, je

reconnus ma mère, hélas ! pâle, défigurée, mourante. Je me jetai dans ses bras en pleurant de toutes mes forces, en lui demandant pourquoi on l'avait mise en prison, et pourquoi on la traitait ainsi. Elle me dit sans pleurer, mais ses yeux étaient rouges et creusés, elle me dit ce que je viens de vous raconter, et puis que je n'avais plus de ressource au monde que la pitié de ma marraine à qui elle avait envoyé tout ce dont elle pouvait disposer pour moi, et vers qui elle venait d'obtenir qu'on me reconduisît pour toujours. Enfin, d'une voix éteinte qu'elle arrachait de son sein avec plus d'efforts ;

— Ma fille, ma pauvre Adèle, mon unique amour, Dieu te fasse prospérer... et qu'un jour l'époux qu'il te donnera dans sa bonté... entends-tu, ma fille, s'écria-t-elle en relevant sa tête et en prenant un accent grave et lugubre qui retentit encore à mon oreille, que cet époux destiné à venger tes parents vienne satisfaire au sang de ton père assassiné, avec le sang de Maugis ! »

À ce nom, je sentis tous mes membres frémir, et Adèle, qui attribuait mon agitation à une autre cause, continua son récit en ces termes :

« Je ne voulais point quitter ma mère dans l'état où je la voyais, et je restai assise sur sa paille jusqu'à l'heure où l'on vint fermer les cachots. Mais alors un des guichetiers me tira brusquement de pette place, et me dit que je n'y pouvais coucher. Ma mère sommeillait ; son teint était très coloré, sa respiration rapide. Je craignis de troubler son repos en l'embrassant, et je me contentai d'imprimer mes lèvres sur un coin de sa robe. Après cela, on me fit entrer chez le concierge qui avait permis que je couchasse avec ses enfants ; mais je ne pus m'endormir de toute la nuit, à cause de mon chagrin et de quelque bruit qui se faisait dans l'intérieur de la prison. À peine eus-je entendu tourner les verrous et les portes se rouvrir sur leurs gonds, que je courus à la chambre de ma mère. J'entre, je cherche, j'appelle, je m'informe ; elle n'y était plus. Son corps, me dit-on, avait été enlevé de bonne heure. Je ne devais plus embrasser ma mère ! »

Ainsi se termina, mon cher Édouard, l'histoire des parents d'Adèle ; et souvent, pendant son récit, mes pleurs s'étaient mêlés aux siens. Sur les suites de cet entretien, sur les idées nouvelles qu'il a fait naître en moi, je t'ouvrirai

sincèrement mon cœur, je te parlerai bientôt avec l'abandon sans réserve de notre amitié de frère. Aujourd'hui, je te livre à tes propres sensations. Ô mon cher Édouard, tu le comprends... c'est un holocauste que je dois à la vertu, à l'honneur et à l'amour. Quel bienfaisant délateur me montrera ce Maugis !

Le 19 mai.

Il était temps de soulager mon cœur du poids dont il était chargé. Ces jours devenaient longs au gré de mon impatience. Quelle considération m'arrête, me suis-je dit, et puisque tout mon bonheur est en elle, qui peut m'empêcher de l'assurer, si elle m'aime ? Cependant, je te l'avouerai, il semble que j'oublie mes résolutions toutes les fois que je trouve l'occasion de les accomplir et j'avais tardé jusqu'ici de lui parler de ce que j'éprouve. Voici l'événement qui m'a servi.

Il y a un nouveau roman dont le héros m'a touché ; soit que sa position ait avec la mienne quelques-uns de ces rapports qui nous identifient comme malgré nous avec un personnage inconnu, soit qu'il ressemble un peu à l'homme que j'aurais voulu être si j'avais composé ma vie. Ce n'est pas que j'approuve beaucoup les caractères romanesques, surtout dans les sociétés bien organisées, où ils sont presque toujours déplacés par leur folle exagération ou leur sottise ingénuité ; mais il y a des temps où le caprice de l'imagination la plus bizarre vaut mieux que tout ce qu'on est appelé à voir autour de soi, et dédommage de toutes les tristes réalités du monde. Pour en venir au fait, comme le jugement que je portais de ce héros imaginaire avait fourni à la brillante Eudoxie un sujet inépuisable de persiflages, le titre du roman excitait de plus en plus chaque jour la curiosité d'Adèle ; et, quoique bien convaincu qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour une jeune personne dont la sensibilité commence à se développer que la lecture d'un ouvrage de cette espèce, quoique bien éloigné, tu le sais, de calculer l'effet qu'elle pouvait produire sur une âme neuve et tendre – combinaison lâche et odieuse, dont la seule idée

me révolte ! je n'avais pu me refuser à lui laisser ce livre, tant le moindre de ses désirs a de pouvoir sur ma volonté ! Aujourd'hui, je m'étonnais qu'Adèle eût légèrement outrepassé l'heure de son petit voyage à travers le bois, et je marchais à grands pas et en différents sens dans le sentier de Valency, quand je l'ai vue s'avancer d'un air préoccupé, la tête penchée et le volume à la main. Aussitôt qu'elle m'a aperçu, elle me l'a rendu avec un sourire triste, et elle a marché près de moi sans parler. — Eh bien, lui ai-je dit, que pensez-vous de cet insensé, de ce furieux, dont le nom seul révolte mademoiselle Eudoxie ? Vous a-t-il paru si haïssable ? — Elle ne répondit point, mais quelques larmes roulaient encore dans ses yeux, et sa main tremblait dans la mienne. — Oh ! ma bonne Adèle, me suis-je écrié, heureux le cœur qui sera entendu de ton cœur ! mille fois heureux l'homme que tu aimeras ! — Et cette main dont je m'étais emparé, mes lèvres l'ont pressée avec emportement. — Que faites-vous, Gaston ! monsieur Gaston, que faites-vous, au nom du ciel ! Laissez-moi, a-t-elle continué d'une voix altérée, vous savez bien que je suis Adèle Évrard ! — mon sein était gonflé, ma tête embarrassée, j'étouffais. —

Adèle, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, l'unique objet de toutes mes pensées, l'unique charme de mon existence, l'affection, l'espoir qui me reste, voilà ce que tu es pour Gaston. — Et mes pleurs, des pleurs délicieux ruisselaient sur mes joues ! Comme je me sentais chanceler, je me suis assis sur un de ces bancs naturels qui entourent, ainsi que je te l'ai dit, ce petit salon de feuillage où aboutissent les principaux sentiers du bois, et j'ai appuyé ma tête sur mes mains. Après quelque temps j'ai levé les yeux, et j'ai vu Adèle debout, mais tournée du côté opposé, qui assortissait un petit bouquet de fleurs. Je suis allé auprès d'elle, et j'ai passé doucement mon bras autour de son cou, sans rien oser lui dire. — Voyez, m'a-t-elle dit, voyez les belles fleurs que j'ai cueillies ; je voudrais savoir le nom de celle-ci. — C'était cette fleur charmante qu'on appelle la *Silvie*, parce qu'elle ne se plaît que dans les lieux sauvages et à l'ombre des forêts. Je me suis soudain rappelé, et j'ai répété tout haut la jolie strophe du poète allemand.

« C'est *Silvie*, la fraîche *Silvie*, la douce anémone des bois. Il n'y a point de fleurette, ô *Silvie*, qui puisse rivaliser avec toi de grâce et de beauté, quand tu balances au souffle de l'air ta couronne

blanche et pose découpée en cinq parties. Toute la pompe des autres fleurs, et l'amour lui-même n'en excepterait pas la rose, ne vaudra jamais ta modeste beauté. Ta tige courbée sur elle-même est l'emblème de la mélancolie, et la mobilité de ton calice flottant exprime les agitations d'un jeune cœur. Que le ciel, ô la plus aimable des fleurs, multiplie à jamais autour de toi la mollesse des gazons humides, la fraîcheur des nouveaux ombrages et le souffle des nouveaux zéphyr ! C'est Silvie, la fraîche Silvie, la fleur de la solitude et du printemps, la douce anémone des bois. »

Adèle oubliait déjà son bouquet. Il allait tomber de sa main, et je m'en suis emparé pour l'attacher sur mon cœur. Elle m'a dit doucement : Gaston, je ne reviendrai plus !

Notre promenade a été tranquille cependant. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la conversation était aussi vague entre nous que celle de deux personnes étrangères l'une à l'autre, et qu'il n'y avait pas une de ces paroles indifférentes qui ne parvînt toute brûlante à mon cœur. Des choses qui ne me paraîtraient pas dignes d'attention dans une autre circonstance faisaient sur moi une impression si

flatteuse ! Quel charme que celui-là qui anime, qui embellit tout, qui jette sur la vie une lueur de divinité ! Les sens eux-mêmes, abusés pas l'ivresse de l'âme, ne rêvent que des parfums, des lumières, des mélodies célestes. C'est l'idéal d'un paradis.

J'entends bien ce long cri du préjugé qui répète à mon oreille : C'est la fille illégitime de Jacques Évrard. Voilà, Gaston, ton amante ! – Oui, c'est la fille illégitime de Jacques Évrard, et c'est, ô mon Adèle, le plus précieux de tes titres. Plus tu as été malheureuse, plus je trouverai des délices à combler ton avenir d'un bonheur sans vicissitudes. – Illégitime ! L'amour, la constance, la gloire, l'aveu même de ton aïeule, ne t'ont-ils pas légitimée ? Cette cérémonie froide et sérieuse qu'on appelle le mariage aurait-elle mieux constaté ta naissance que le dernier baiser que se donnèrent tes parents en face de Dieu, du peuple et des bourreaux – que le sacrement de sang qui les unit dans l'éternité ? la fille de Jacques Évrard ! Laboureur ou soldat, nul homme n'a surpassé celui-ci en noblesse, et si la noblesse est le prix de rares actions, celui qui la transmet aux siens n'est-il pas plus noble que ceux qui la reçoivent de lui ? Naître noble, c'est l'ouvrage du hasard ; le devenir par

son courage, c'est la plus haute fortune de l'héroïsme. Un roturier ! disent-ils. Vous ne savez pas, enfants épris de ridicules hochets, que la noblesse date des grandes révolutions politiques, qu'elle naît, vieillit, se renouvelle avec les empires. La véritable noblesse, comme on l'entend dans les monarchies, est à faire un roi ou à s'immoler avec lui. Elle ne brille qu'autour d'un trône qui s'élève ou d'un trône qui tombe. Les guerriers qui portent un souverain sur le pavois, les guerriers qui meurent avec sa race, voilà les nobles. Je ne reconnais de titres que ceux qui ont été scellés avec l'épée ou sanctionnés par l'échafaud. Le reste n'est qu'une roture illustrée par lettres-patentes.

Qu'importe d'ailleurs dans l'état actuel de la société ? à la suite d'un ordre de choses fini, ce ne sont pas les nobles qui restent, se sont les héros. Ou ne s'informe pas plus maintenant du père de Coriolan que de celui de Spartacus.

Ai-je besoin, après tout, d'amasser tant de raisonnements pour justifier ce que j'ai invariablement résolu ? Ne suffit-il pas pour moi et pour tous ceux qui m'aiment que cette action soit la seule qui puisse me faire jouir d'une pure félicité ?

Céderai-je à la crainte des rumeurs imbéciles de la populace titrée ? Manquerai-je de force pour braver le blâme de ces cœurs stériles que dessèchent l'égoïsme et l'orgueil, les dérisions de quelque femme hautaine, le mépris de quelque misérable parvenu ?

Cela est arrêté dans mon cœur, Édouard ! je serai libre.

Il faudra l'éviter, la fuir, cette société dont on recherche si fort l'estime, et qui la prodigue ou la ravit d'après des règles si étranges et si incertaines. Tant mieux. J'ai toujours aspiré à circonscrire ma vie, à l'enfermer dans le cercle de quelques affections, à ne donner aux conventions et aux habitudes communes que ce qu'il est impossible de leur enlever. Je tâcherai d'être à moi. Tiennent maintenant se briser autour de ma retraite, comme au pied d'un roc inébranlable, tous les orages du monde, et s'évanouir, sans arriver jusqu'à mon cœur, les murmures insensés de la haine et de la prévention ! Qu'ils m'inspirent de pitié, ces malheureux tourmentés du besoin de vivre dans tout ce qui les entoure, qui marchent empressés au milieu de la foule, écartant pén-

blement ce qui s'oppose à leur passage, froissant les faibles ou les foulant aux pieds, froissés par les forts ou rampant devant eux, et toujours prêts à sacrifier des victimes humaines à leurs préjugés, comme les barbares à leurs dieux !

Le 25 mai.

Ces derniers jours ont la fraîcheur d'un de ces rêves consolants que l'on craint de voir finir ; et quand je pense qu'il y a déjà plusieurs semaines que dure cette féerie, et que je redescends dans mon cœur pour m'assurer que ce n'est pas une de ses illusions accoutumées, une foule de pressentiments terribles s'accroissent tout-à-coup autour de ma pensée, et je découvre en moi une conscience vague, mais infaillible, de quelque grand malheur à venir. J'entends des gens qui disent, et déplorant la mort d'un ami, que la mort n'en veut qu'aux heureux, et que c'est une chose bien cruelle que d'être frappé au milieu de sa jeunesse et de

ses plaisirs, à l'instant même où tout commence à nous sourire et à nous flatter. C'est cependant alors qu'il faudrait mourir, avant que le rideau fût tombé sur nos chimères, quand l'enchantement dure encore, et que ce bien passager dont nous jouissons n'est pas changé en irréparables regrets. Souvent je me suis senti saisir d'une joie si puissante, que tous mes sens accablés cherchaient à se recueillir pour goûter la possession de ce présent fugitif et pour le fixer un moment. Il me semble que j'aimerais à mourir dans cet état.

Conçois-tu ce qu'a d'amer et d'épouvantable la mort d'un infortuné que tout abandonne, dé trompé de l'existence, épouvanté du néant, repoussant, pour mourir plus calme, quelque doux souvenir dont le contraste ajouterait à l'horreur de son agonie, et rendant le dernier soupir entre des bras froids, sur un sein qui ne palpite pas ?

Je voudrais mourir, je voudrais être mort aujourd'hui.

Elle était là, – contre moi, penchée sur ma poitrine, et pleurant d'émotion. Oui, lui ai-je dit, devant Dieu et les hommes, je promets de n'avoir point d'autre épouse ! – Arrêtez ! s'est-elle écriée,

Gaston n'est pas un parjure, et il promet devant Dieu une chose que rien ne peut rendre possible ! — Quel obstacle ? Moi ! Gaston ne peut pas être l'époux d'Adèle. Gaston n'est pas un homme du peuple, obscur et pauvre, l'époux, le seul époux qui convienne à mon état et à mon indigence. — Il sera l'époux d'Adèle, ai-je repris. Cette réparation est dans l'ordre de la Providence. J'acquitterai la dette de la société ! — Je l'ai dit, Édouard, et j'en jure l'honneur, il faut que ce dessein s'accomplisse !

Nous étions si préoccupés que le crépuscule a failli nous surprendre dans le bois. En quittant mon Adèle, j'ai voulu, j'ai osé la presser encore dans mes bras. L'un des siens me repoussait faiblement, l'autre me pressait, peut-être !... Un éblouissement pareil à celui qui produirait la clarté d'un météore a tout-à-coup troublé ma vue, ma tête s'est penchée, et ma bouche, te le dirai-je, a rencontré sa bouche ! Un trait de feu s'est élancé jusqu'à mon cœur. — Incomparable volupté ! C'est un baiser d'Adèle, l'empreinte, la douce empreinte de ses lèvres qui repose sur mes lèvres ! Oh ! je la conserverai entière, inaltérable ! On ne l'effacera jamais ! Périssent le jour où je le profanerais, ce pré-

cieux sceau de l'amour, dans les baisers d'une autre femme ; où une bouche inanimée, insensible, me ravirait la fleur humide de ton baiser ! S'anéantisse mon âme avant que je commette ce sacrilège !

Que le poids de mes sensations est difficile à supporter ! Que j'ai quelquefois de regret à mes douleurs passées ? Qui aurait cru qu'il fallût tant de forces pour le bonheur !

Le 27 mai.

Jamais je n'ai vécu plus rapidement, jamais je n'ai été obsédé de plus de soucis. Un seul jour de ma vie rassemble autant de sentiments tumultueux, de craintes, d'espérances, de jouissances et de tourments, de projets et d'irrésolutions, que tout le reste de ma jeunesse. On ne peut mieux comparer cet état qu'à celui d'un fiévreux dont l'imagination malade, égarée dans un monde inconnu et poursuivie de réminiscences confuses,

passe au hasard d'objets en objets, rassemble sous le même point de vue les contrastes les plus bizarres, les images les plus disparates, et se perd dans ces transitions sans motif et sans fin, aussi incapable de juger ses sensations que de les choisir. Si, de temps en temps, j'ose compter sur quelque repos, la minute qui survient me désabuse, et je suis comme une âme en peine balancée par de malins esprits entre un ciel et un enfer.

J'avais accompagné ma mère au château de Valency, où nous devons trouver la société ordinaire, et par conséquent M. de Montbreuse, dont les assiduités ont peut-être quelque chose de remarquable. Il était naturel que l'entretien tombât sur le sujet le plus propre à intéresser, dans ce cercle orgueilleux, la vanité de tout le monde ; et je ne m'étonnais pas de voir renouveler l'éternelle thèse des supériorités morales de la noblesse. Mais voilà qu'après avoir posé en principe que ce n'était que chez nous qu'on trouvait ces délicates idées de l'honneur et cette élévation de caractère et de sentiments qui sont le fruit d'une éducation appropriée à la dignité de notre destination politique, on a battu en brèche l'édifice *romanesque* des fausses vertus de la roture, et on les a réduites

impitoyablement à un simple esprit d'émulation dont nous avons encore l'honneur d'être le véhicule : dissertation qui, je crois, ne m'aurait pas tiré d'une méditation fort étrangère à tout ce qui se passait là, si à propos de l'inaliénable bassesse des *parias* d'Europe, et du peu de confiance qu'il fallait avoir aux mœurs du peuple, on n'avait pas cité... Grand Dieu ! mon sang révolté bouillonne encore à cette idée !... Il s'agissait de cette jeune personne élevée avec autant de soin sous les yeux de mademoiselle Eudoxie, qui aurait aveuglément répondu de son innocence... il s'agissait d'Adèle !... À ce nom, je ne me connais plus, et, d'un ton de voix qui marquait peut-être plus d'empchement que de curiosité, je demande le crime de cet enfant. — Presque rien, dit Eudoxie, une de ces choses pour lesquelles votre philanthropie sentimentale réserve assurément toute son indulgence ; une de ces passions décentes et contemplatives qui font un si bel effet dans les drames et dans les romans ; une noble et tendre affection pour que je ne sais quel rustaud du hameau voisin, auquel elle rend tous les jours d'innocentes visites, qui finiront Dieu sait comment ! Vous voyez que cela ne vaut pas la peine

d'en parler ; mais vous n'en trouverez pas moins bon que je la chasse, en attendant que vos éloquentes déclamations m'aient tout-à-fait désabusée de certains misérables préjugés auxquels j'ai la faiblesse de tenir un peu. — C'est trop de sarcasmes, ai-je répondu, dans une affaire telle que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de perdre à jamais une jeune fille irréprochable ; mais ce n'est point à moi de la justifier, et je ne doute pas que madame la prieure ne fasse le sacrifice de sa modestie à un intérêt aussi précieux ; elle connaît le motif qui conduit tous les jours Adèle au hameau, et l'ironie a trouvé sans le savoir l'expression juste quand elle a qualifié d'innocentes visites le voyage officieux de la charité. — Madame la prieure était présente, et je m'étonnais qu'elle ne m'eût pas encore interrompu. Quelle a été ma douloureuse surprise quand je me suis aperçu, en fixant mes yeux sur elle, que les siens étaient humides de pleurs, et qu'elle me regardait avec un air inquiet, comme pour pénétrer mon intention, et deviner ce que je voulais dire ! — Quoi ! madame, ai-je repris, ce n'était point par votre ordre, ce n'était point de votre part ?... — Un signe négatif... il lui en aurait trop

coûté de la condamner plus positivement ! un geste accompagné d'un soupir est tout ce que j'ai obtenu d'elle. J'avoue que je n'ai pas tenu à ce coup, et qu'il m'a fallu sortir pour cacher mon désespoir et ma confusion.

Je me suis enfoncé dans le bois sans savoir où je devais aller, mais impatient d'être éloigné du lieu que je quittais, et de demeurer seul avec moi-même : heureux en ce moment, si j'avais pu m'isoler aussi de mes souvenirs, et s'il avait suffi d'un acte de volonté pour effacer tout le passé ! Enfin, soit que le hasard en eût décidé, soit que je me fusse dirigé vers ce but sans me rendre compte de mon dessein, je me suis trouvé près du hameau où j'avais coutume d'accompagner Adèle, et j'ai reconnu la misérable chaumière où je l'avais vue entrer tant de fois. Il m'était si facile de prendre en cet endroit des informations précises, et j'avais si grand besoin d'être détrompé – ou convaincu, car mon âme a plus d'énergie pour le malheur que pour l'incertitude. – Ma vie et mon honneur étaient engagés si avant dans ce mystère, que je n'ai pas hésité à entrer chez ces pauvres gens et que je n'ai pas même pensé à l'effroi que devait

leur causer mon apparition dans le désordre où j'étais.

La famille était réunie dans une chambre assez vaste, où tout annonçait l'indigence. Un vieillard d'une lignée respectable était couché dans un coin, sur un vieux châlit rempli de paille, et recevait un breuvage d'une femme très âgée, qui détournait la tête en essuyant une larme. Une jeune fille de dix ou douze ans avait quitté son rouet pour rajuster sur les jambes du malade un pan de tapisserie usée qui lui servait de couverture. Deux ou trois petits enfants, étrangers à cette scène, jouaient sur le seuil de la porte aux rayons du soleil couchant, avec une gaieté si pleine de franchise et d'insouciance qu'elle me serrait le cœur. Je me suis assis sur un bout de banc rompu et j'ai cherché à recueillir mes idées, pour savoir ce que j'avais à dire ; mais autant j'étais impatient d'être instruit pendant le cours des minutes qui avaient précédé, autant je redoutais alors un éclaircissement qui pouvait détruire toutes mes illusions à la fois. J'aurais voulu n'être point venu.

Tu devinerais au besoin ma première question. J'ai demandé à cette bonne femme si elle

n'avait point de fils. Il me semblait que je sentirais moins le coup qu'elle allait me porter en le laissant pénétrer peu à peu, et en ménageant ma douleur. — Hélas ! m'a-t-elle répondu, nous n'en avons qu'un seul qui est pour nous un grand sujet de chagrin. Dieu lui a donné une terrible affliction. Il tombe du haut mal depuis l'âge de dix-huit ans, et il ne peut plus travailler. Les médecins ont renoncé tout-à-fait à sa guérison, a-t-elle ajouté en pleurant, car voilà quelque temps que sa tristesse s'augmente, et on dit que c'est un signe que la maladie empire. J'avais aussi une fille qui était mariée, mais notre gendre a été tué à l'armée au moment où il allait passer sous-officier, et quant à elle, voilà bientôt six mois qu'elle est morte. Les enfants que vous voyez sont les siens. — Ces enfants s'étaient rassemblés derrière moi. — Cela est bien malheureux, lui ai-je dit, d'être ainsi frappé dans sa famille ; mais du moins vous ne restez pas sans secours. Je crois que ce village appartenait à M. de Montbreuse, et que ce château est encore à lui. C'est un homme sensible et bienfaisant qui ne laisse pas les pauvres au besoin. — La vieille femme n'a rien dit à ce propos, mais elle m'a regardé avec étonnement, et sans me parler de

Montbreuse, elle s'est vivement louée des âmes généreuses qui l'assistaient. Le nom de madame la prieure et celui d'Adèle, étroitement unis dans sa reconnaissance, sont venus plusieurs fois se confondre sur ses lèvres, de manière à me convaincre de sa sincérité. Après avoir laissé le peu que renfermait ma bourse dans cette triste demeure de l'indigence, je suis sorti un peu rassuré, mais encore fort incertain et fort malheureux.

À quelque distance de la maison, j'ai vu sur le bord du bois un homme d'une grande taille, dont le visage annonçait une trentaine d'années, pâle, défait, la tête penchée, les bras pendants, les épaules couvertes de longs cheveux noirs. En le regardant de plus près, j'ai remarqué dans ses yeux hagards un air de mélancolie farouche qui me l'a fait reconnaître pour le fils des infortunés que je venais de visiter. — Eh bien ! mon ami, lui ai-je dit, te trouves-tu mieux maintenant ? — Oh ! je croyais, a-t-il reparti, que je me porterais mieux quand les arbres repousseraient leurs feuilles et que les prés viendraient à reverdir comme par le passé ; mais je crois que pour cette fois il n'y aura plus de printemps. Le soleil est blanc et froid, les fleurs éclosent toutes pâles, et on n'entend aux

champs que des petits oiseaux d'hiver qui sifflent dans les buissons. Autrefois, il y avait un vent doux, si agréable quand il se levait le soir, et j'aimais tant à le sentir souffler dans mes cheveux. Maintenant, ce sont des brises qui dessèchent tout, et dont le bruit m'épouvante quand elles font crier les branches mortes. Si je pouvais seulement revoir un printemps comme ceux qui étaient dans ma jeunesse, il me semble que je guérirais, mais je crois qu'il n'y en aura plus. — J'ai voulu lui parler d'Adèle ; il m'a interrompu en imprimant son doigt sur sa bouche, comme pour m'engager au silence. — Il ne faut pas la nommer si haut, m'a-t-il dit, de peur qu'on ne s'en souvienne. Les anges ne font que passer un moment sur terre. Jamais on n'en a vu vieillir. Dieu les envoie quelquefois pour consoler les pauvres et les malades, mais il les rappelle sitôt ! Quand ils meurent, c'est avec un sourire de joie, parce qu'ils aiment à s'en retourner. Si vous en rencontrez par hasard, prenez garde de les perdre de vue un moment, car ce serait fini pour toujours.

En achevant ces paroles, il s'est agenouillé sur un bloc de pierre, et s'est mis à prier à voix basse. Je me suis éloigné sans qu'il me remarquât, réflé-

chissant à tout ce que j'avais éprouvé dans cette journée, et encore incertain sur ce qui me restait à faire, mais déjà bien persuadé de l'innocence d'Adèle.

Comme je rentrais au château de Valency, je l'ai aperçue qui marchait lentement sous le vestibule, du côté de l'escalier par lequel on monte à sa chambre. J'ai couru à elle, et, la saisissant brusquement par le bras, je l'ai entraînée, sans lui dire un seul mot, jusqu'au salon de compagnie où l'on était encore réuni. Fort indifférent sur ce qu'on penserait de cette incartade, — parlez, mademoiselle, me suis-je écrié en l'introduisant, justifiez-vous des soupçons qu'on élève, sur votre conduite. C'est en effet pour y porter des secours que vous allez tous les jours dans le hameau des Bois, et je viens de m'en assurer ; mais dites-nous comment il se fait que ces secours, donnés au nom de madame la prieure, soient déniés par elle, et quelle espèce de secret est caché sous ces apparences. — Puis je me suis laissé tomber sur un siège, et j'ai couvert mes yeux d'une de mes mains, impatient de savoir ce qu'elle allait répondre et tremblant de l'entendre.

Pendant ce temps-là, elle se précipitait aux genoux de madame la prieure, et les mouillant de ses larmes :

— Pardonnez-moi, lui a-t-elle dit, d'avoir osé me servir de votre nom. C'était vos bienfaits que je distribuais, puisque tout ce que je possède me vient de vous ; mais, touchée des malheurs d'une pauvre famille, et voyant déjà vos épargnes épuisées par les libéralités que vous répandez dans ce village, j'ai recouru aux miennes pour jouir aussi du plaisir de faire du bien. N'aurais-je pas été injuste d'en recueillir tout le fruit, et de vous dérober une reconnaissance qui n'est due qu'à vous seule ? Que ferais-je pour les malheureux, si vous n'aviez pas tout fait pour moi ?

De quel fardeau cette scène a allégé mon sein ! Tout le monde était ému, interdit ; ma mère, M. de Montbreuse, Eudoxie même gardaient un silence respectueux. Tel est l'empire de l'innocence et de la bonté. Il n'y avait pas une de ces âmes superbes qui ne s'humiliât involontairement devant cette jeune fille tout-à-l'heure si méprisée. Quant à madame Adélaïde, elle avait relevé Adèle ; et, hors d'état d'exprimer son ravis-

sement autrement que par des larmes, elle sanglotait en la pressant contre son cœur, tandis qu'Adèle, toute confuse, cachait entre ses bras sa rougeur modeste et sa touchante émotion.

Avec quelle amertume j'aurais pu restituer les sanglantes ironies dont on venait de m'accabler, si j'avais voulu me saisir de cet avantage ! mais j'ai su contenir ma juste indignation, ou plutôt je me suis borné à l'exprimer par un rigoureux silence. Montbreuse, en qui j'aime à voir un homme de bien, mais qu'une austérité exagérée de principes, fortifiée peut-être par quelque orgueil naturel, rend trop souvent sceptique sur la vertu, m'a cependant témoigné par un serrement de main qu'il était content de moi. Enfin ma mère, après quelques discours de bienséance, a demandé sa voiture, et je l'ai accompagnée. Le trouble de son maintien, l'embarras, la contrainte de sa position, un mot échappé par hasard, m'ont donné lieu de croire que c'était là le moment de lui apprendre ce qu'il fallait qu'elle sût nécessairement tôt ou tard. J'ai parlé d'Eudoxie, et j'ai dit avec fermeté qu'elle ne serait point ma femme. Soit que j'eusse bien jugé des dispositions de ma mère, soit que le ton avec lequel je lui faisais part de ma résolution lui

imposât, elle a moins insisté que je ne m'y serais attendu, et tout me promet qu'on ne forcera plus mon choix.

Une affaire indispensable m'appelle à la ville. La fortune propre de ma mère dépend d'un procès qui se juge dans peu de jours, et qu'elle m'a chargé de poursuivre. Des intérêts qui me seraient personnels ne m'auraient jamais arraché d'ici dans ces circonstances, et je ne sais quelle terreur dont je ne suis pas maître... Les idées superstitieuses auxquelles je m'abandonne quelquefois te feraient réellement pitié !

Le 8 juin.

La ville m'inspire un tel dégoût que je l'ai quittée dès qu'il m'a été possible de venir reprendre ma vie solitaire. D'autres sentiments contribuaient à précipiter mon retour. J'étais empressé de revoir Adèle et de pourvoir aux moyens de ne plus m'en séparer. Les jours de l'homme

s'écoulent si rapidement qu'il n'y a qu'une insouciance bien inexplicable qui puisse nous distraire du soin de les embellir.

Le procès de ma mère était très mauvais, ce qui n'a pas empêché qu'elle le perdît de toutes voix, de sorte qu'elle est ruinée dans ses propriétés. Il lui reste du moins les miennes, et je lui en ai fait un hommage bien facile. Elle en disposera désormais sans responsabilité, sans obstacle ; et si c'est là un sacrifice, il y a certainement des sacrifices qui sont des plaisirs. Qu'ai-je besoin de tout le superflu de l'opulence ? Je suis riche de goûts simples et de désirs modérés. Un domaine commode, qui rapporte un peu plus que le nécessaire ; des jardins peu vastes, mais bien ordonnés ; un petit bois où je puisse promener mes rêveries ; une petite maison bien modeste, ce qui ne l'empêchera pas d'être élégante ; et autour de moi une belle nature, une variété pittoresque de sites et de solitudes, une campagne féconde qui nourrit ses habitants, et, s'il se peut, point de misère qu'autant que j'en puis soulager : que faut-il de plus pour le bonheur ? Mon imagination n'est pour rien dans ce dessein. J'étais assez riche pour choisir, et voilà le choix que j'ai fait. Ajoute à cette

perspective une épouse comme Adèle, un ami comme Édouard, ou plutôt mon Adèle et mon Édouard eux-mêmes, car il n'y a qu'eux pour mon cœur, et tu fais de ma retraite un lieu enchanté, l'Éden que j'espère encore !

J'oubliais de te dire que la partie adverse de ma mère est un de ses parents éloignés, le vieux comte de Séligni, qui a servi avec une si grande distinction sous nos drapeaux. Cet homme vraiment vénérable m'a montré un intérêt presque paternel dont je me sens enorgueilli. Il m'a dit que si ma mère n'avait pas été trompée par les gens de loi qui la dirigent, il lui aurait épargné la plus grande partie du dommage qu'elle éprouve, mais que l'événement ne changeait rien à ses vues, et qu'il était décidé à la voir, soit pour lui offrir des accommodements satisfaisants, soit pour resserrer des nœuds que les démêlés de la chicane avaient trop longtemps relâchés. Il a même ajouté que je pourrais bien n'être pas étranger au plan qu'il se proposait, mais que cette dernière clause était subordonnée à certains renseignements qu'il avait à recueillir dans un village des environs.

Nous avons donc fait le voyage ensemble, causant avec chaleur de nos faits d'armes, des batailles où nous nous sommes rencontrés, des vices de notre organisation militaire, et des motifs qui ont rendu cette guerre dont nous avons été acteurs, si désastreusement inutile. M. de Séligni raisonne de ces choses avec un sens juste et droit, et ses opinions ont singulièrement rectifié les miennes sur nombre de faits dont j'aurai un jour l'occasion de t'entretenir.

En passant devant le château d'Eudoxie, je me suis élancé à la portière pour chercher des yeux la petite fenêtre d'Adèle à l'angle du bâtiment. J'ai été fâché qu'elle n'y fût pas, comme si j'avais pensé qu'elle eût pu être prévenue de mon passage. Elle n'y était pas, et je ne la verrai pas ce soir, car nous ne sommes arrivés qu'à la chute du jour. Les soins qui m'ont retenu étaient d'ailleurs trop pressants pour me permettre une heure d'absence, et il ne fallait cependant qu'un de ses regards pour dissiper les terreurs qui me poursuivent malgré moi, sitôt que je m'éloigne d'elle. — Mon Dieu ! abrégez cette nuit !

Le 9 juin.

Édouard ! c'en est fait de moi ! toutes mes illusions sont détruites... On a cruellement flétri mon cœur...

Il ne me faut plus, Édouard, qu'une fosse ou m'endormir éternellement ; car c'est le sommeil du néant que j'implore. Une immortalité qui éterniserait ma douleur et mon humiliation, veuille le ciel m'épargner ce cruel bienfait !...

Voici ce que j'ai appris au château de Valency : pourquoi ne l'écrirais-je pas froidement ?... Je sais des remèdes à tout.

Cette Adèle m'a trompé : on me l'a dit du moins. Malheureux que je suis ! il est impossible d'en douter ! mais tu chercherais aussi quelques raisons pour ne pas le croire. Elle adorait secrètement un des domestiques de Montbreuse, un homme vil, ignoble, odieux, que je n'ai jamais remarqué. N'est-il pas surprenant que leur intelligence m'ait échappé, à moi dont le cœur s'alarme

si facilement ? M'aurait-elle trahi si je l'avais aimée avec moins de confiance, avec moins d'abandon ? Elle m'aimait cependant... hélas ! elle ne me l'a point dit : mais qu'il était affreux de ménager ce prix à ma tendresse !

Les âmes les plus froides s'y seraient abusées comme la mienne. Montbreuse dit qu'il ne s'attendait point à cela. Candeur céleste de la vertu, vous n'êtes donc qu'une chimère !

Ce domestique a demandé ses gages ; le lendemain, ils sont partis pour aller se marier ailleurs ; je lui sais gré de cette attention : c'est tout ce qu'elle a fait pour moi.

Il paraît d'abord que rien n'est plus faux que tout ce que je te dis. Je donnerais ma vie pour être persuadé que cela est faux, pour la croire innocente : il serait si doux de mourir dans cette idée !

Elle est partie sans prévenir personne ; elle avait trop à rougir ; elle n'a pas même vu sa marraine, sa marraine qui la pleure. Je ne la pleure pas ; l'indignation ne pleure pas : je la pleurerais si elle était morte.

Il y a cinq jours qu'on les vit partir. Il n'y a personne dans le village qui ne les ait vus : je viens d'y envoyer Latour, on lui a dit qu'on l'avait reconnue : elle avait un voile, mais il n'était point abaissé ; des enfants l'ont suivie de l'œil jusque dans le bois.

Il me semble que la vengeance me soulagerait ; mais quelle vengeance peut tirer un homme comme moi !... Un homme comme moi !... Malédiction !... Voilà peut-être ce qu'elle a craint. Elle s'est jetée dans les bras de son égal pour échapper à un homme comme moi !

Qu'avais-je fait pour mériter cet outrage ? Ah ! si elle savait ce qu'il en coûte d'être abandonné, de chercher autour de soi ce qu'on aimait et de ne plus le trouver !

De quelle faveur je lui serais redevable, si, d'un coup de poignard donné par derrière, – ce lâche assassinat n'a rien de trop téméraire pour la main d'une femme, – elle avait daigné prévenir les tourments qui me dévorent !

Si elle me voyait un moment, si la moindre de mes douleurs lui était connue, elle serait forcé d'avouer que la haine la plus impitoyable...

Une nuit calme, silencieuse, belle et enchantée pour les heureux ! Mon repos seul détruit dans cette immense harmonie ! Moi seul perdu, délaissé, oublié de Dieu qui m'a retiré sa providence !

Le 10 juin.

Tout concourt à aigrir, à envenimer mon désespoir. Il est effroyable de voir des circonstances que nous n'aurions pas osé prévoir ou désirer, des circonstances qui auraient mis le comble à nos vœux, se succéder, se multiplier près de nous, quand tout nous est interdit, quand du bonheur qu'elles nous auraient assuré, il ne nous reste qu'un regret.

Figure-toi que M. de Séligni est le père de l'infortunée dont Adèle a reçu le jour. Il n'y a rien de plus exact que le récit qu'elle m'a fait. Le mariage d'Évrard et d'Angélique était conclu, et, sans l'infâme perfidie de Maugis, cette famille vivrait heureuse. À peine rentré dans ses biens, le comte

avait cru qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable aux mânes de ses enfants que de reporter sur leur fille la tendresse qu'il avait eue pour eux, et de consacrer les droits de son héritière par une adoption solennelle. Il venait la reprendre dans les mains auxquelles elle avait été confiée, lui restituer les avantages de sa naissance et de sa fortune, et réparer à force d'amour les peines de son enfance. Enfin, il avait pensé que ma mère n'hésiterait point à approuver à ces conditions mon union avec Adèle. Elle y avait en effet consenti, et j'étais ce soir appelé auprès d'elle pour être instruit de ce nouveau projet. Le comte s'y trouvait aussi, et de quel coup inattendu n'ai-je pas frappé ce vieillard, quand, le cœur et les yeux pleins de larmes, suffoqué de honte et de douleur, je me suis écrié en embrassant ses genoux : Renoncez, renoncez à un dessein que l'ingrate désavoue, à un espoir qu'elle a trompé ! Adèle n'est plus digne de son père ni de son amant ! Elle est l'épouse d'un autre.

Il n'y a point d'expression qui puisse donner l'idée de l'amertume de cœur avec laquelle j'ai répété les détails que je te donnais hier. Il me semblait ne pas prononcer un mot où ne retentît mon

arrêt, et combien j'aurais désiré que mon sein se brisât pour m'épargner l'horreur de cette humiliante révélation !

Son père, – quelle rougeur s'est élevée sur ce front vénérable, – son père confondait ses pleurs avec les miens et sanglotait dans mes bras. – Gaston, m'a-t-il dit après un long silence, je n'aurai perdu qu'Adèle. Vous n'en serez pas moins mon fils. Les liens que j'avais sur la terre sont rompus. C'est vous seul, Gaston, qui m'y rattachez. Promettez-moi de ne pas abandonner votre vieux père et de souffrir qu'il meure auprès de vous !

Je suis retombé à ses pieds et je lui ai demandé sa bénédiction.

Ma mère était attendrie. Elle m'a embrassé. Je me doutais depuis longtemps que sa sensibilité, altérée par le commerce des esprits étroits qui l'entourent, pouvait renaître encore aux douces émotions de la nature. J'ai retrouvé dans son baiser toute l'âme d'une mère, et cette découverte m'aurait causé bien de la joie, si j'en pouvais ressentir encore.

Pourquoi Adèle nous a-t-elle quittés, quand nous allions être si bien ?

Je sais, Édouard, pourquoi elle nous a quittés. Ce n'était pas moi qu'elle aimait.

Moi pour qui Adèle était tout, moi qui aurais donné tant de fois ma vie pour lui épargner la peine la plus légère, c'est moi qu'elle a si indignement sacrifié. Ce n'était pas moi qu'elle aimait !

Le 11 juin.

Des obstacles que l'on aurait crus invincibles et dont l'imagination même s'effraie, la distance des rangs à franchir, la main d'Eudoxie à refuser, l'opinion à braver, la fierté de ma mère à soumettre ou sa malédiction à subir : quel avenir plus sinistre et plus menaçant !

Tout s'aplanit, et, plus malheureux qu'autrefois, je voudrais racheter de tout mon sang versé goutte à goutte un de ces instants d'angoisses que je n'ai pas su apprécier.

Je voudrais te revoir là comme je t'ai vue, te presser, t'enlacer de mes bras, effleurer de ma

bouche une des tresses de tes cheveux. — Je voudrais entendre seulement le bruit de ta robe flottante contre les buissons, le bruit de tes pas imprimés sur les feuilles sèches, comme au détour du sentier où ce bruit m'annonçait ton approche. — Hélas ! je voudrais que mon erreur me fût rendue, je voudrais croire encore à ton amour et n'être pas détrompé !

Si du moins ma raison s'égarait ! — Les gens en délire sont sujets à des prestiges si bizarres ! Je la verrais peut-être !

Le même jour.

Latour vient d'entrer dans ma chambre. Il a cru voir l'amant d'Adèle, l'homme qui l'a, dit-on, fait partir d'ici. Ce misérable a évité ses regards et s'est soustrait à ses questions par la fuite. Latour, que j'ai instruit de tout ce qui concerne Adèle, persiste à douter de sa trahison. Que ne puis-je en douter aussi !

Il est de certains moments où je crois démêler pourtant... Que dis-je, et quel est mon aveuglement ! Me voilà comme un voyageur de nuit à qui le pied manque sur le bord d'un abîme épouvantable, qui se rattache à tout ce qu'il peut saisir. Un faible arbrisseau, une touffe d'herbe, un brin de liane, le point d'appui le plus mobile et le plus incertain suffit pour le réconcilier avec l'espérance ; mais bientôt tout lui échappe à la fois, et il disparaît pour toujours.

Le 15 juin.

Viens auprès de moi, Édouard, je ne te fatiguerai plus de mes chagrins ; un jour, une heure, quelques minutes ont tout changé : je suis heureux à jamais ; ta présence manque seul à ma félicité.

Mais comment te raconter tout cela sans anticiper sur les événements ? Ces derniers instants sont si pleins de faits et d'émotions ! Depuis le dé-

part d'Adèle, je m'étais prescrit le devoir facile de lui succéder dans la distribution de ses secours aux malades du hameau, j'aimais cet emploi, Édouard ; ces bonnes gens l'ont vue, et n'en parlent qu'avec attendrissement : je parlais d'elle avec eux.

Hier, c'était l'anniversaire d'un jour bien douloureux, j'étais allé renouveler, au tombeau de mon père, cette cérémonie de deuil, à laquelle, absent et condamné, je n'avais pu assister la première fois. Latour devait me remplacer auprès de nos pauvres ; il rentre de bonne heure, dans une grande agitation. Il a rencontré sur son chemin la petite fille de la chaumière, qui venait en grande hâte demander M. de Séligni et moi, de la part de M. de Montbreuse mourant.

Je ne sais pas si je t'ai dit que, depuis quelques jours, Montbreuse avait paru se retirer tout-à-fait de la société, et qu'il s'était à peu près renfermé dans le château abandonné qu'il possède près d'ici, quoiqu'il ne soit plus guère propre qu'à loger les oiseaux de proie de la contrée, dont ses vieilles tourelles sont le rendez-vous ordinaire. Son absence était couverte cependant du prétexte

de la chasse. — Hier, en essayant de franchir un fossé sur le revers duquel il avait appuyé la crosse de son fusil, le malheureux Montbreuse avait fait partir la détente, et la charge tout entière venait de traverser sa poitrine. Un valet et quelques paysans l'avaient transporté dans la maison de cet épileptique et de ses parents.

Comme j'étais encore loin de revenir, M. de Séligni ne perdit pas un moment pour aller voir l'agonisant. Montbreuse expirait ; mais l'exclamation de M. de Séligni effrayé, qui proféra involontairement le nom de Maugis en le reconnaissant, le réveilla pour un moment du sommeil de la mort. — Maugis, dit-il en remuant la tête avec effort, que Dieu me pardonne !... — Hélas !... puisse-t-il lui pardonner !... — Il fut ensuite quelque temps sans mouvement et sans respiration, mais les soins qu'il recevait de M. de Séligni et des gens de la maison ayant encore ranimé un instant sa vie, il sembla pressé du besoin d'une révélation importante, des sons inarticulés se succédaient, s'embarrassaient sur ses lèvres ; Adèle, dit-il... — Je sais bien, reprit M. de Séligni, qui cherchait à lui épargner la difficulté des explications inutiles. — Adèle, reprit Montbreuse, la fille

d'Angélique... – Je le sais... – Adèle, la plus vertueuse, la plus parfaite des créatures ! – Eh bien ! – Adèle innocente, digne de vous, digne de lui... elle est retenue par mon ordre... – Maugis mourut sans achever.

Je t'épargnerai les angoisses de cette nuit. Ce domestique de Montbreuse que Latour avait été sur le point de surprendre, instruit de la mort de son maître, s'est rendu ce matin chez moi ; il a tout dit, tout avoué. Montbreuse avait ourdi cette infernale trahison, sous l'apparence des intérêts d'Eudoxie, qui était probablement étrangère à ses desseins secrets ; elle avait pu croire, elle avait dû par conséquent tâcher de prouver à Adèle que c'était un grand mal de souffrir, d'autoriser mon amour, qu'il y allait de mon bonheur d'être éloigné d'elle et de l'oublier, – car ils pensaient que je l'oublierais ; – que tout lui prescrivait, enfin, d'entrer, jusqu'à nouvel ordre, dans une retraite religieuse où elle vivrait à l'abri de mes poursuites. Madame la prieure elle-même avait approuvé ce plan, et indiqué la maison où l'on voulait me la cacher. Mais telles n'étaient pas les vues de Maugis, qui adorait Adèle depuis longtemps, et qui ne prenait une part active à cette intrigue que

pour se ménager une victime de plus. À quelque distance du village, la voiture changea de direction, et conduisit Adèle au château par des chemins détournés ; la nuit était profonde et avancée ; personne ne l'aperçut. C'est là qu'Adèle est captive, sous une triple clef dont ce domestique est seul dépositaire, car Montbreuse, fidèle à son hypocrisie, affectait encore de ne communiquer avec Adèle que par des messages passionnés, et c'était aujourd'hui seulement qu'il devait, pour la première fois, se présenter à ses yeux. À la nouvelle de cette visite, Adèle s'est écriée ; – Que le monstre ne paraisse point ou qu'il ne s'attende pas à me trouver vivante ! – Cet homme le répétait là tout-à-l'heure.

Tu vois, Édouard, si je suis heureux, et si Adèle est digne de moi. Elle n'avait consenti à cela que par déférence pour sa marraine dont elle ne pouvait méconnaître la tendresse et les bonnes intentions, que par dévouement pour moi qui l'ai calomniée. Oublie, oublie mes indignes soupçons !

Ne t'étonne pas si je mets tout ce temps à t'écrire avant qu'elle me soit rendue. Que ferais-je pour distraire mon impatience du bonheur qu'elle

attend ? Il faut bien, avant qu'elle me soit rendue, que je m'occupe d'elle, et c'était à son père, j'ai dû respecter ces touchantes bienséances – c'était à M. de Séligni à la tirer de sa prison. Juges de la lenteur avec laquelle les moments se sont écoulés ce soir !

Mais, je ne fermerai pas ma lettre. – Une voiture entre dans l'avenue ! Inexprimable bonheur ! – Adèle, mon père, mon ami ! Venez tous !...

Viens, Édouard, viens près de moi !

LATOUR, À M. ÉDOUARD DE MILLANGES.

Le même jour.

Oui, monsieur, venez, ne perdez pas une minute, mon pauvre maître a besoin de vous. Il vous écrivait son bonheur. – Il ne savait pas...

J'ai accompagné M. de Séligni au château. Nous montons l'escalier du corps-de-logis où ma-

demoiselle Évrard était enfermée. Nous arrivons à l'étage le plus élevé. À peine la clef tourne dans la serrure, elle jette un cri de frayeur. – Adèle ! Adèle ! dit M. de Séligni hors de lui-même. – Nous entrons. La chambre est vide. Une idée me frappe. La croisée était ouverte, et j'y cours ! Quel tableau, monsieur Édouard ! L'infortunée avait cru entendre Maugis. – Elle avait dit qu'elle mourrait s'il se présentait devant elle.

Point de ressources, pas un souffle de vie ! Pauvre père ! Et lui surtout ! concevez son désespoir !

Venez, venez, monsieur Édouard ! vous seul peut-être... – Mais quel bruit !... serait-ce encore... Ah ! Dieu tout-puissant ! qu'avons-nous fait pour attirer à ce point votre colère ? Hélas ! monsieur Édouard, ne venez pas !

Ce livre numérique :

a été édité par :

**l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande**

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en janvier 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après Romans de Charles Nodier de l'Académie Française Nouvelles éditions revues et accompagnées de Notes, Paris, Charpentier, 1850. La photo de première page, Nuages et soleil dans le Jura, a été prise par Dom Vuichard le 21.07.2011.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. N'en déplaise aux puristes, nous avons modernisé l'orthographe de ce roman afin de le rendre plus accessible au lecteur d'aujourd'hui. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des

livres numériques gratuits auprès des
<http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://fr.wikisource.org>,
<http://www.gutenberg.org>.